

Histomag

39-45

LA SECONDE GUERRE MONDIALE PAR DES PASSIONNES POUR DES PASSIONNES - N°88- JUILLET AOUT SEPTEMBRE 2014

Juin 1940

Retour sur une défaite



**160
Pages**

Avec la participation de :

Alexandre Sanguedolce, Alain Adam
Jean Cotrez, Cédric Mas, Erik Barbanson ...





Sommaire

N° 88 — JUILLET - AOUT - SEPTEMBRE 2014

Ligne éditoriale

Histomag est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire.

À ce titre, ce magazine est le premier trimestriel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toutes les personnes qui souhaitent y publier un article, communiquer des informations, faire une annonce ...

Si vous souhaitez devenir partenaire d'Histomag, vous avez la possibilité de contacter notre rédacteur en chef.

Rédaction

Responsable d'Édition : Prosper Vandenbroucke

Rédacteur en Chef : Vincent Dupont

Conseillers de rédaction : Patrick Babelaere, Alexandre Sanguedolce, Frédéric Bonnus

Responsable communication et partenariats : Jean Cotrez

Premières Corrections : Yvonnick Bobe

Relecture et correction définitive : Vincent Dupont, Frédéric Bonnus, Pierre Guiraud, Patrick Babelaere, Marc Taffoureau

Infographie et Mise en pages : Frédéric Bonnus

Rubrique Commémoration : Marc Taffoureau

Responsable rubriques : Jean Cotrez

Numéro ISSN : 2267 - 0785

Contacts :

Forum : contact@39-45.org

Histomag : histomag@39-45.org

Web :

Forum : <http://www.39-45.org>

Histomag : <http://www.39-45.org/histomag>

Histomag est une publication trimestrielle gratuite du Forum « Le Monde en Guerre » sous format pdf. Marque, logos, design et contenus déposés et protégés. Toute reproduction sous quelque support que ce soit est interdite sans notre autorisation et/ou celle de l'auteur concerné. Le format « pdf » est une propriété d'Adobe inc.

3 **Editorial** (Vincent Dupont)

4 **Interview de Jean Michel Vecchiet** (Jean Cotrez)

Le Dossier :

Juin 1940 : Retour sur une défaite

12 **Les combats de Verberie** (Erik Barbanson)

30 **Rommel perce la ligne Weygand** (Cédric Mas)

41 **Les chars FT dans la défense du territoire français** (Alain Adam)

64 **La défense de la Loire par la 5^e BLM** (Vincent Dupont)

72 **Les derniers combats du Donon** (Jean-Michel "JD")

99 **Les combats des Alpes** (Alexandre Sanguedolce)

114 **Coin maquettiste : le FCM2C** (Frédéric Bailloeu)

119 **Le capitaine Jean Fougère** (Nicolas Moreau)

124 **La vie d'Audie Murphy 3/4** (Philippe Gruslin)

133 **Les dents des résistants** (Xavier Riaud)

139 **La ligne Maginot** (Jean Cotrez)

150 **Ceux qui restaurent : les casemates de la ligne Maginot des Vosges** (Jean Cotrez)

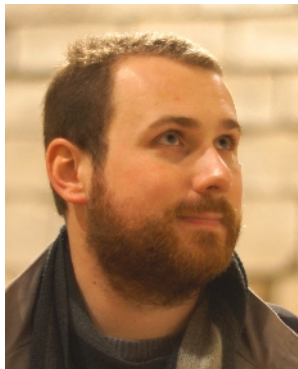
154 **Le coin des lecteurs** (Vincent Dupont)



La couverture

10 mai 1940. Réfugiés luxembourgeois croisant un camion d'une unité d'artillerie de la 3^e armée française. ecpad.fr





par Vincent Dupont

D-Day, feux d'artifice et grand show. Triste évolution de la manière dont on devrait se souvenir, tributaire d'un sensationnel désormais seul capable d'intéresser les masses. Quand des journalistes évoquent l'embrassement de la côte comme un parallèle aux feux de DCA dans la nuit du 5 au 6 juin on ne peut que s'indigner. La guerre c'est l'odeur de la mort, de la poudre, de la boue, les explosions tout autour des hommes aux âmes et aux corps meurtris, et non un grand show destiné à utiliser un devoir de mémoire récupéré à des fins politiques. En 1998, Antoine Prost déclarait : *« Quand on commémore un événement passé, c'est toujours avec une intention présente, pour lui donner un sens qui concerne les vivants. »* Il nous faut donc être très prudent avec cette notion de « devoir de mémoire » et lui privilégier sans doute le « devoir d'histoire ». Car comme il l'annonçait à ses étudiants lors de ce dernier cours en Sorbonne : *« L'Histoire ne consiste pas à cultiver le souvenir d'un passé lourd de ressentiments ou d'identités qui séparent irrémédiablement : elle est effort pour comprendre ce qui s'est passé, et pourquoi cela s'est passé. Elle est du côté de la recherche des explications ; elle cherche à identifier les causes et les conséquences, et pour ce faire, elle embrasse nécessairement un temps plus long que celui de l'évènement. »*

Prenant donc du recul sur tout ces événements médiatiques, la rédaction de l'Histomag 39-45 a décidé de satisfaire à ce devoir d'Histoire auquel nous devons tous nous soumettre et de prendre du recul sur la Libération de l'Europe qui ne sera traitée que dans le prochain numéro. En attendant nous traiterons aujourd'hui d'un sujet tout aussi chronologiquement "commémorable" bien qu'oublié : les combats de la fin du mois de mai et de juin 1940 qui virent les troupes de l'Axe pénétrer en France tandis que les forces alliées tentaient désespérément de les contenir par des actions retardatrices. C'est ainsi qu'après l'interview de Jean-Michel Vecchiet que vous trouverez en début de numéro, vous pourrez en découvrir un peu sur ce sujet. En premier lieu ce sont les combats de Picardie qui seront traités par Erik Barbanson, avant que Cédric Mas n'aborde la 7^{ème} Panzerdivision, la "division fantôme" d'Erwin Rommel et son périple dans cette campagne. Puis Alain Adam nous présentera les vénérables FT qui furent encore employés pour la défense du territoire français. Votre serviteur reviendra ensuite sur un épisode de la défense de la Loire avant que Jean-Michel alias "JD" ne puisse nous conter la défense du Donon qui lui est si cher. Enfin Alexandre Sanguedolce clôturera ce dossier spécial par un aperçu des combats qui furent menés dans les Alpes par les Italiens.

Bien évidemment, outre notre dossier spécial, vous pourrez trouver en deuxième partie, comme à l'accoutumée, nos rubriques « hors-dossier », pour continuer de vous faire découvrir l'histoire de la Seconde Guerre sous d'autres angles thématiques. Vous retrouverez ainsi le parcours du capitaine Jean Fougère par Nicolas Moreau puis Philippe Gruslin présentera le 3^e opus de son histoire d'Audie Murphy. Xavier Riaud nous parlera des dents des résistants puis Jean Cotrez se penchera sur la Ligne Maginot ainsi que sur ceux qui la restaurent dans les Vosges. Enfin nos lecteurs retrouveront, comme d'habitude, la présentation de quelques ouvrages que la rédaction a jugés bon de vous recommander.

Toute la rédaction de l'Histomag 39-45 vous souhaite une excellente lecture et de bonnes vacances estivales !

Je rappelle que l'Histomag 39-45, fier de compter dans ses contributeurs des historiens professionnels et des passionnés avertis, ouvre ses colonnes à tous, y compris et surtout aux historiens de demain. Donc si vous avez une idée, un projet, n'hésitez pas ! Contactez la rédaction !



Interview Exclusive

Jean Michel Vecchiet

par Jean COTREZ

Jean-Michel Vecchiet, réalisateur de nombreux documentaires depuis 1997, a accepté de répondre aux questions de Histomag39-45, à l'occasion de la diffusion sur France 5 de son dernier travail sur les parachutistes britanniques de la 6^{ème} division aéroportée. Ce documentaire s'intitule « **6 juin 1944, ils étaient les premiers** ». Depuis Jean-Marc s'est inscrit sur notre forum et a pu répondre en direct aux félicitations de nos membres qui ont visionné ce documentaire. Quand vous lirez ces lignes, le film de Jean-Michel aura de nouveau été projeté au Mémorial Pegasus le 5 juin 2014 dans le cadre des cérémonies officielles du 70^{ème} anniversaire du débarquement en présence à nouveaux de vétérans de la 6^{ème} Airborne.

Histomag : Souvent les noms des réalisateurs de documentaires n'apparaissent que furtivement à l'écran contrairement à leur collègues du cinéma de fiction. Donc pour ceux qui vous connaissent mal, pourriez-vous d'abord vous présenter un peu et nous parler de votre travail avant le documentaire dont nous allons parler aujourd'hui ?

Jean-Michel Vecchiet : Difficile de parler de soi, surtout quand le parcours est long et complexe. On va dire qu'au départ, ce qui m'intéresse c'est de raconter des histoires, des vies, des destins. La difficulté étant de renverser les propositions, d'apporter un nouvel angle à une histoire qui semblerait connue de tous. Les sujets sur lesquels j'ai travaillé depuis quelques années peuvent a priori avoir été tellement explorés qu'il n'y aurait plus grand-chose à en dire.



JEAN MICHEL VECCHIET

C'est là que j'interviens avec mes films d'histoire sur la Chine de Mao, l'Iran depuis la dynastie Qadjar, ou la création d'Israël et la fameuse Odyssée de l'Exodus avec mon film « Nous étions l'Exodus ». Je me suis rendu compte que le livre de Léon Ulris, « Exodus » et le film d'Otto Preminger qui en a découlé n'avaient absolument rien voir avec la véritable histoire et les événements de l'été 1947. Un seul exemple. Dans le livre et le film l'action se situe en partie à Chypre où l'Exodus n'a jamais accosté. En fait il y eut quatre navires pour cette opération. Cette histoire, cette fable devrais-je dire a donc servi de « Vérité » historique pour beaucoup de lecteurs et de spectateurs. Je me suis plongé pendant un an dans les archives de la Haganah et du Palmach à Tel Aviv. Je savais, grâce au magnifique travail de Jacques Derogy, un immense journaliste et écrivain que l'histoire était tout autre et beaucoup plus passionnante.

De plus, Leon Ulris a complètement gommé la participation essentielle du gouvernement de la France en cet été 1947. J'ai enquêté à Marseille, Jérusalem, Tel Aviv et New York, et ensuite j'ai rencontré les véritables personnages de l'opération. Commandant, capitaine, équipage, membres des services secrets, de la résistance, des pouvoirs publics et bien sûr passagers. Je peux dire non sans fierté que j'ai rétabli la vérité historique. A la suite du film, frustré de la perte d'une partie des longs témoignages que j'avais recueillis en vidéo de fait de la durée d'un documentaire, j'ai écrit un livre aux éditions Actes Sud qui regroupait plusieurs centaines de photographies originales jamais publiées et que conservaient chez eux les témoins de la véritable opération. J'estime que j'ai fait là office de réalisateur, d'historien et d'iconographe. J'ai fait la même chose pour d'autres sujets sur la Chine avec mon ami Claude Hudelot avec les véritables « photographes de Mao » où nous avons refait une grande partie de la révolution chinoise depuis les grottes de ya'nan jusqu'à la mort du grand timonier. J'aime associer la petite et la grande histoire et être au plus près des personnages qui étaient là au moment des faits comme dans « 6 Juin 1944, ils étaient les Premiers ». Bon, je réalise énormément de films sur l'Art avec de grands portraits, là aussi apparemment vus et revus et j'accroche un angle particulier. Plusieurs grands musées et festivals ont organisé des rétrospectives de mon travail à tra

vers la planète. Mes films sont diffusés dans plus d'une cinquantaine de pays depuis

35 ans maintenant.

HM : Vous cassez les codes en faisant un reportage sur la 6^{ème} Airborne britannique. La 82^{ème} et encore plus la 101^{ème} Airborne américaine depuis « Band of Brothers » sont beaucoup plus populaires. Pourquoi donc avoir choisi cette division ?

JMV : Lorsque l'on parle de l'invasion alliée, c'est essentiellement des États-Unis dont les films et les médias se souviennent. L'image du débarquement sur les plages supplante le reste des opérations qui fut tout aussi spectaculaire. On a du mal à imaginer que plus de 12000 avions vont participer à l'opération dans la nuit du 5 au 6 Juin à partir de 00h17, heure de l'atterrissage du Major Howard et de ses hommes à Bénouville. Ces atterrissages sur la plaine de Ranville, Hérouvillette, dans les marées de la Dives pour faire sauter les ponts, ou encore sur la batterie de Merville sont d'authentiques faits d'armes où le courage et le sacrifice des britanniques de la 6^{ème} Airborne ont très largement été sous estimés. On se souvient d'un océan de navires qui déferlèrent sur les côtes françaises à l'aube du 6 Juin 1944. On connaît la force de frappe de l'industrie du cinéma américain avec Hollywood comme chef d'orchestre et ce, bien avant les séries comme « Band of Brothers ». C'est redoutablement bien fait, très efficace et persuasif. Le problème d'Hollywood, c'est que les studios ont l'habitude de s'arranger avec l'histoire. On connaît tous cette réplique définitive de « L'homme qui tua Liberty valence », chef d'oeuvre de John

Ford, vie té

où le journaliste qui nt d'écouter la vérité historique du sénateur joué par James Stewart, vérité qui semble ne pas lui convenir, déchire ses notes en lui répondant, « When the legend becomes facts, print the legend. », (quand la légende devient des faits, imprimez la légende).



John Ford qui avait grandement participé aux tournages sur les fronts de la guerre dans le Pacifique et pendant la campagne de France savait de quoi il parlait. Donc, depuis près d'un siècle, Hollywood réécrit les histoires du monde. Griffith, Cecil B de Mille, Howard Hawks, John Ford, Coppola, Spielberg ou Clint Eastwood et bien d'autres ont rempli leur rôle avec virtuosité.....et devrais-je dire une bonne part de propagande et de romantisme, voire de nationalisme et bien sûr de contre vérités historiques. On en arrive donc à ce petit garçon que j'étais et qui à l'âge de dix, onze ans découvre au cinéma, « The Longest Day » et en sort bouleversé à jamais. Ce film magistralement bien fait continue pour moi à être un exemple. On a beau dire, moi le premier, que le déséquilibre du récit entre l'engagement des différentes nations alliées dans le conflit qui fait la part belle aux Américains est criant et partial mais la fiction reste une magnifique gageure cinématographique. Par contre les Canadiens, les Australiens sont pratiquement absents du film et on ne parle pratiquement pas de Gold, ni de Juno ou Utah beach. Quant à Sword Beach, cela semble une promenade de santé pour les Britanniques qui y débarquent alors qu'il y eut plus de 700 victimes. Bien sûr les morceaux de bravoure du « jour le plus long » sont le terrible carnage d'Omaha beach et celui de la veille à Sainte Mère Eglise. L'axe choisi, le débarquement maritime, efface grandement la première partie de l'opération, l'opération Tonga où des milliers d'avions vont dans la nuit précédent le débarquement, désorganiser les troupes allemandes qui sont à l'intérieur des terres, à l'Est. Ce terrain d'opération, c'est celui des paras de la 6^{ème} Airborne britannique qui par planeurs ou parachutés déferlent peu après minuit au dessus de Caen, Ouistreham, Ranville, Merville, Troufreville, mais avant tout à Bénouville, lieu mythique où se situe l'action de mon film et la première victoire alliée pendant cette nuit du 5 au 6 Juin 1944.

Pourquoi et comment ce pan de l'invasion alliée a-t-il été autant sous estimé par le cinéma et la télévision depuis tant d'années, y compris la BBC? Pour moi cela reste un mystère et il en va de même pour les vétérans qui ont combattu là. Donc, l'enfant que j'étais avait été fasciné par ce passage de « The Longest Day » où le major Howard et les trois planeurs descendent sur l'Orne et s'emparent de ce premier objectif, le Pont de Bénouville, rebaptisé dès le 6 Juin 1944, Pegasus



Bridge, du nom de l'écusson que portaient les hommes de la 6^{ème} Airborne Britannique. Chaque fois que j'ai revu le film de Zanuck j'ai toujours été attentif à cette séquence et au courage de ces hommes qui en pleine nuit, à bord de planeurs, atterrirent au milieu des marais et réussirent en quelques minutes à peine à s'emparer d'un objectif diablement stratégique.

HM : Sur votre blog, vous dites que la réalisation vous a pris 3 ans. Pouvez-vous nous faire pénétrer dans les coulisses et nous expliquer comment on réalise un tel documentaire ?

JMV : Je dirais trois ans comme je pourrais dire quarante cinq, l'âge auquel j'ai découvert « Le jour le plus long » avec la célèbre séquence du Pegasus Bridge. Mais bon, oui, trois ans, c'est le temps qu'il m'a fallu depuis ma première visite en Normandie. Il y a toujours une part de hasard et de chance (même si je ne crois pas à la chance), pour qu'une telle aventure puisse exister. Je n'étais jamais allé sur les sites du débarquement. Ma première visite je l'ai faite pour aller me recueillir sur les lieux des opérations. Je voulais voir Pegasus Bridge et le musée, ainsi que les plages du débarquement. C'était il y a quatre ans. J'ai visité le musée de Ranville et à la fin de la visite j'ai fait un tour à la boutique du Mémorial. Je cherchais un film britannique qui aurait relaté l'opération mais on m'a dit qu'il n'y en avait pas, qu'il n'en existait pas, même en Grande Bretagne. Pourtant, il s'agissait du premier morceau de terre libéré et le premier village français aussi, Ranville. Comment une telle symbolique avait pu échapper à l'histoire et aux télévisions? Je n'allais pas laisser passer l'occasion. Je me suis dit alors que j'allais faire ce film, ce chaînon manquant et j'en ai parlé aux responsables du musée qui étaient sur place ce jour là. Il faut être un peu inconscient pour dire des choses pareilles. J'ai commencé par demander s'il restait des témoins vivants de l'opération parmi ceux qui s'étaient posés dans la nuit dans l'un des trois planeurs. Ils devaient approcher des quatre vingt dix ans alors! Je n'aime pas les documentaires dans lesquels une voix off remplace les témoins directs. Je préfère entendre les récits de ceux qui ont été les acteurs des faits. A moi ensuite de vérifier les faits historiques, leur justesse et leur pertinence. Malheureusement, les années ont passé et le temps a fait son oeuvre. Peu de vétérans sont encore en vie aujourd'hui. Mais il en restait une petite dizaine dont le premier pilote du planeur numéro un à s'être posé, Jim Walwork, véritable héros. Ensuite, c'est un travail long et solitaire mais passionnant. J'ai lu quelques ouvrages essentiels, dont ceux de l'historien Niels Barber que j'ai rencontré par la suite. Cette opération qui fût la toute première victoire des alliés sur le sol français avait été si peu traitée qu'il me fallait tout trouver. Témoins, archives photographiques, filmiques, sonores. J'ai eu le soutien total et constant de l'équipe du Mémorial Pegasus. Mark Worthington, le conservateur, m'a confié une copie des images de l'Imperial War Museum qu'il avait collectées pour le musée et j'ai commencé

grâce à elles à retrouver les vétérans. Certains d'entre eux se sont rendus depuis la fin de la guerre en Normandie et participent aux commémorations chaque année, mais d'autres n'ont jamais voulu ou pu revenir. Nous étions en Avril et Mark m'a dit que le mieux était que je revienne les 5 et 6 juin pour les rencontrer de visu. J'y suis allé et là ce fût un grand moment que de serrer la main de ceux qui avaient libéré notre pays. Je fus surpris d'apprendre que pour la plupart, ils n'aient jamais été interviewés ou alors quelques secondes pour des reportages lors des commémorations. Je me suis demandé comment je pouvais raconter l'histoire de ce moment si important de la libération de ce tout premier bout de territoire français où les tout premiers hommes allaient laisser pour beaucoup leur jeunesse et leur vie. Je me suis dit que le mieux était de faire revivre « en direct » l'évènement, mois après mois, semaines après semaines, jours après jours, heures par heures, minutes par minutes, secondes après secondes. C'est ce que j'ai réussi à faire. Ce fut un travail colossal. Il fallait que je retrouve les témoins susceptibles de me raconter la formation de la division aéroportée, les entraînements, les lieux où ils se trouvaient en Angleterre, les aérodromes d'où ils ont décollé cette nuit là, le numéro de leurs planeurs ou des différents quadrimoteurs à partir desquels ils furent parachuté, les lieux d'atterrissage (LZ) ou de parachutage (DZ), les bâtiments de l'état major dans les tunnels au dessous de Southwick où les plotters suivaient minute après minute la progression des milliers d'avions et de navires qui se dirigeaient vers les côtes Normandes. Je suis allé ensuite à l'Imperial War Museum et j'ai visionné les films, les photographies mais aussi les fichiers de renseignements de l'époque, les messages codés, les comptes rendus des opérateurs cinéma pour repérer exactement où avaient été tournées les images, tout cela étant consigné jour après jour par les équipes de l'AF-PU, le service cinématographique des armées qui pendant les combats rédigeaient avec une machine à écrire le contenu des plans qu'ils tournaient sur les lieux même. Et puis j'ai fait le parallèle entre les récits des témoins et les données techniques et j'ai recoupé tout ça. Où s'étaient entraînés Cyril Tasker, John Tillet, Jeffrey Patisson au printemps 1944, d'où avait décollé l'éclaireur Robert Stoodley à 21h55 le 5 Juin, à quel endroit avait été parachuté le docteur David Tibbs à 03h00 du matin au dessus de Ranville,

comment s'était passé l'atterrissage devant le pont Pégasus pour Jim Wallwork, comment s'étaient passés les combats sur le même pont avec Pat Turner, comment Robert Sullivan avait fait sauter le pont de Robehomme à 6h00 du matin, dans quelles circonstances Doug Baines avait failli se noyer dans les marais de la Dives, à quel prix la batterie de Merville fut prise aux Allemands avec Gordon Newton. Je me suis aperçu qu'à certains moments il y avait des caméramen sur certains des lieux des opérations. J'ai donc montré pendant les interviews les images d'archives aux vétérans. Ils regardaient les archives et ils me décrivaient seconde après seconde les choses qu'ils revoyaient et qu'ils avaient vécues. Et là, récompense suprême pour toute cette recherche entamée depuis presque un an, Robert Stoodley s'est reconnu sur les images. C'est l'une des grandes séquences du film et tout lui est revenu. Il m'a décrit toutes les images qu'il revoyait mettant un nom et une histoire pour chacun de ces soldats que l'on croyait anonymes pour toujours et qui étaient en fait ses amis, ses copains. Les archives n'étaient plus des archives mais des moments d'une histoire, de la grande histoire en « direct ».

HM : J'ai trouvé que les matchings entre les photos d'époque puis sur l'image suivante le vétéran apparaissant sur la photo ou le film qui commente la photo ou l'extrait, particulièrement intéressants. Je suppose que cela a nécessité des heures de visionnage en leur compagnie. Comment s'y prend-on ?

JMV : Oui, il y a eu des centaines d'heures de recherches. J'ai fait transcrire sur papier toutes les interviews, puis j'ai cherché à localiser tous les lieux que les vétérans me décrivaient. Je suis allé avec eux sur place. Ainsi, j'ai parcouru en Grande Bretagne les aérodromes d'où ils étaient partis : Tarrant Rushtom, Harwell, Brize Norton. J'avais le type et le numéro de tous les avions, de tous les planeurs ainsi que la composition au nom près de tous les équipages, pilotes, commandants, heures de décollages, routes suivies par les avions jusqu'à leur destination. J'ai essayé avec la typologie des paysages filmés en 1944 de me positionner au même endroit sur les terrains. En France je suis allé dans le village et la plaine de Ranville, au Bois de Bavent, à Hérouvillette, à Breville, dans les marais de la Dives, à la batterie de Merville et bien sûr au pont de Bénouville avec les vétérans. J'avais apporté les

photographies et les films. Nous avons fait les interviews sur place. Au montage, je me suis servi des indications des opérateurs, jours, heures, lieux de tournage puisque ça figurait sur les ardoises des claps du tournage avec le nom des opérateurs inscrits dessus. Ensuite j'ai construit le récit à ma façon. J'ai utilisé aussi les enregistrements des opérateurs radios de la BBC qui avaient embarqué avec les soldats dans les avions. Ils ont eu un courage exceptionnel. Je m'en suis servi pour la bande son, ce qui donne cette impression de direct pendant toute l'opération. On a la sensation de vivre en même temps que les vétérans ce qui se passe. Oui, ce fût un monstrueux travail, mais tellement passionnant. Nous n'étions plus dans le passé mais dans le présent.



SERGEANT TED EAGLEN

HM : Un des temps forts de votre doc est l'aveu du sergent Ted Eaglen quand il dit avoir abattu des soldats allemands qui se rendaient. Je suppose que l'émotion était au paroxysme lorsque vous avez tourné cette séquence. Vous pouvez nous raconter comment s'est passé le tournage de cette scène ?

JMV : Terrible moment de tournage. Il y a toujours des choses auxquelles on ne s'attend pas dans les interviews, des questions auxquelles on pense mais que l'on n'ose pas poser. Lors d'un entretien que j'avais fait pour "La Marche du Siècle" à propos de la guerre d'Algérie, j'évoquais avec les témoins "La Question" de la torture. Mais j'avais eu l'accord préalable de ceux qui allaient s'exprimer. Ils savaient que je venais les interviewer à ce sujet et ils étaient d'accord pour y répondre et ils s'y étaient préparés. Pour eux c'était un soulagement, une confession. Une interview c'est toujours une sorte de confession, on répond aux questions de quelqu'un que l'on ne connaît pas et souvent il est plus facile de répondre à un inconnu qu'à des proches surtout quand il est question de guerre, de combats et de mort. Pour l'interview avec Ted Eaglen, rien de tout cela.

Je voulais juste qu'il me raconte les différentes étapes de l'opération. Il était même plutôt joyeux au souvenir de cette époque en début d'interview. C'était un entretien très long, presque deux heures, ce qui est rare, mais il était très bavard et sa mémoire lui permettait d'aller puiser très précisément dans ses souvenirs. Nous avons tourné une première fois à Hérouvillette, sur les lieux même où il avait été parachuté. C'était en extérieur, mais il me fallait une plus grande intimité. Lorsque l'on est assis, face à face les choses se disent autrement. Ted Eaglen a été parachuté très tôt dans la nuit du 6 Juin. Il faisait parti des éclaireurs et leur mission était de baliser les zones de parachutage des unités qui allaient déferler plus tard dans la nuit. C'était une mission très dangereuse au milieu des Allemands et en pleine campagne. Lui et ses compagnons furent largués très bas, à moins de 250 mètres du sol et dès qu'ils eurent touché le sol les combats s'engagèrent. Nombre de ses camarades furent tués des les premières minutes. Dans la journée du 6 Juin son meilleur ami fut tué devant lui, d'une balle dans la tête. C'est au moment de ce passage de l'interview que Ted Eaglen s'est arrêté de parler, le souffle court, le regard perdu, comme s'il revivait ce terrible moment. Je lui demandais alors s'il voulait que je coupe la caméra, s'il voulait un verre d'eau, s'il souhaitait que l'on évoque un autre sujet ou que l'on arrête l'entretien pour faire une pause. Il me répondit s'aidant de sa main, "non non, on continue". Je voyais bien à ses yeux perdus qu'il avait autre chose à dire. Il s'est repris et a recommencé à raconter. Et c'est là qu'il a évoqué ce qu'il s'était passé après la mort de son ami. D'une voix blanche, presque éteinte le héros c'est transformé en homme et il nous a fait cette terrible confession, au milieu de sa famille présente lors de l'interview et de quelques amis proches. On sentait malgré la douleur qu'il voulait parler, qu'il avait porté cela toute sa vie comme un fardeau et que là, devant la caméra, comme à confesse, il fallait qu'il dise cette terrible chose. Personne n'osait plus interrompre ce vieil homme face à lui même, face à l'histoire. Ce jour là, j'ai compris définitivement ce qu'était la guerre pour tous ces combattants qui avaient perdu leur jeunesse une nuit du 6 juin 1944. A la fin de l'interview, certains étaient en larmes, d'autres silencieux. L'un de ses neveux qui l'accompagnait

depuis des années en Normandie est venu me trouver et m'a dit que Ted n'avait jamais évoqué cela avant. Lors de l'avant première en Normandie l'année dernière au mémorial, Ted était présent au milieu des autres vétérans et du public très nombreux. J'avais gardé la séquence de la confession et il y eut un immense silence dans l'assistance. Le temps semblait suspendu. Le public venait d'entendre ce qu'était un crime de guerre de la bouche même de l'un des héros du 6 juin. Oui, des crimes de guerre, il y en a toujours eu et il y en aura toujours, parce qu'à la guerre, on tue pour ne pas se faire tuer. Même le plus honnête et le plus doux des hommes devient cet "animal" cette "machine à tuer", se sont les termes que Ted avait employés pendant l'interview. Je suis allé le voir à l'issue de la projection pour lui demander comment il allait. Il m'a regardé, m'a serré la main très fort et m'a dit, "Thank you, thank you". J'ai senti qu'il pouvait affronter la mort et l'au delà le coeur libéré.

HM : On connaît tous l'acte de bravoure de ceux qui « croyaient que c'était impossible, alors ils l'ont fait » lors de l'attaque de la batterie de Merville sous les ordres du Lt Colonel Otway. Qu'en reprenez-vous, vous, après avoir entendu les vétérans vous raconter l'assaut ?

JMV : L'assaut sur la Batterie de Merville est l'un des plus haut fait d'arme du D-Day. Il était prévu 700 hommes pour cette opération. Pour la plupart, ils devaient être parachutés près de la batterie et se regrouper avant l'assaut. Trois planeurs devaient se poser aussi au milieu de la batterie en pleine nuit et surprendre les Allemands en poste. L'opération ne devait durer que quelques minutes. Mais rien ne s'est passé comme prévu. Les hommes ont été parachutés loin des drop zones, beaucoup se sont perdus ou pire, noyés dans les marais de la Dives, et aucun des trois planeurs n'a réussi à se poser à l'intérieur du périmètre de la batterie. Il faut imaginer que c'était la nuit, que le vent soufflait, que la Flak tirait sur les avions très nombreux dans le ciel. C'était une nuit de feu, de sang et de mort, une véritable apocalypse. Lorsque le Lt Colonel Otway est arrivé près de la batterie, ils étaient beaucoup moins nombreux que ce qui était prévu. Ils ont donné l'assaut et ce fût un terrible combat. Il ne restait au matin que 70 hommes sur les 700 prévus. Les vétérans qui racontent l'attaque sont toujours d'une grande modestie, d'une grande humilité.

C'est nous qui réécrivons les histoires et qui avons parfois tendance à les sublimer. Et nous avons raison car leur courage va au delà de ce qui est imaginable. Il n'avaient pas envie de devenir des héros, ils avaient juste envie de remplir leur mission et de rentrer chez eux. Beaucoup ne sont jamais rentrés.

J'ai eu le privilège d'avoir des instituteurs et des professeurs qui m'ont enseigné l'histoire avec un grand H. Ma vie a été jalonnée de témoins incroyables. Lorsque j'étais tout petit, j'avais une arrière grand-mère très âgée qui me gardait parfois le Jeudi, c'était dans les années soixante et elle n'avait pas loin de cent ans. Elle était née en 1870 et son grand père avait combattu aux côtés de Bonaparte pendant le siège de Toulon en 1793. Il lui racontait lorsqu'elle était enfant les



BATTERIE DE MERVILLE

HM : Est-ce que votre documentaire s'inscrit dans ce que l'on appelle aujourd'hui, le devoir de mémoire ?

JMV : Oui, définitivement. Je trouve terrible que la télévision remplit de moins en moins son rôle et préfère le côté spectaculaire et recolorisé d'"Apocalypse" qui est à mon avis tout, sauf un devoir de mémoire. Nous sommes loin, très loin du film "De Nuremberg à Nuremberg" de Frédéric Rossif. La guerre n'est pas un spectacle. La guerre se sont des hommes qui la font et qui souvent n'en reviennent pas. La guerre se sont des millions de vies volées, brisées. Se sont ces jeunes hommes qui n'auront jamais eu vingt ans et qui sont allongés à perte de vue dans les cimetières Normands. Nous leur devons notre liberté retrouvée. J'ai eu la chance de grandir dans une famille où l'histoire était présente.

terribles combats. Vestige de l'histoire, elle me racontait à son tour cette histoire. Sans le savoir et sans que je m'en aperçoive elle me transmettait et faisait en cela le devoir de mémoire. Le Napoléon de mes livres d'histoire surgissait en vrai à mes côtés et ça m'avait beaucoup impressionné. A la même époque, j'étais en primaire et nous avions le devoir d'accompagner chaque 11 Novembre les survivants de la Grande Guerre pour les aider à vendre les vignettes du souvenir et des petits coquelicots rouges à mettre en bandoulière. Une année, je devais être en CE1, je me rendis devant l'école le matin du 11 pour rejoindre l'un de ceux qui était revenu des tranchées et avec qui je devais me rendre dans le centre ville pour proposer aux passants d'acheter un ticket ou une petite fleur et de mettre de l'argent dans un tronc métallique peint aux couleurs de la France.

Je fus très impressionné lorsqu'on me présenta à un homme que je croisais souvent en ville et qui me faisait peur. Il était très grand, assez gros. Il avait une cicatrice qui lui barrait la joue et surtout une jambe de bois. Et nous voilà partis dans les rues de la ville, sur le marché. Bien sûr je comprenais que la mission que l'on nous avait confiée à l'école était importante. J'en ai gardé un grand souvenir. Dans les jours et les années qui ont suivi, lorsque je croisais mon illustre compagnon de quête, ce survivant du carnage de la guerre de 14-18, je m'arrêtais et nous parlions un instant. Je ne l'ai jamais oublié.

HM : Parlez-nous de la première projection de votre film, à proximité du vrai Pegasus Bridge dans les jardins du Mémorial Pegasus de Ranville en juin dernier.

JMV : Ce fût un moment particulier, un mélange d'émotion et d'inquiétude, une récompense pour tous ceux qui s'étaient investis dans ce projet depuis plus de trois ans. Le chemin avait été difficile et j'avais mis un an et demi pour convaincre une chaîne du service public d'accepter le projet. Plus de temps que ce qu'il avait fallu aux alliés pour mettre en place l'opération Overlord, c'est dire... Toutes les télés avaient dans un premier temps refusé cette magnifique histoire. Et pourtant, il s'agissait de raconter les premiers instants de la libération de la France, de son premier objectif et de son premier village. Mais la télé aujourd'hui n'aime pas montrer des gens âgés à l'image et moi je me souviens de mon vieux poilu que j'accompagnais à l'école. Et puis c'est vrai que cette histoire sortait de l'histoire officielle. Il n'y était pas question des Américains ni des débarquements sur les plages. La télé n'aime pas ce qu'elle ne connaît pas et ignore que les spectateurs sont intelligents et prêts à

entendre d'autres choses. Alors ce soir du 5 juin 2013 résonnait comme une petite victoire. Mais surtout, ce qui comptait, c'est que les acteurs de ce qui s'était passé 69 ans plus tôt étaient à nouveau là, sur les lieux où ils avaient du, la peur au ventre, se battre pour un pays qui n'était pas le leur, loin de chez eux. Ce soir là, devant le véritable pont Pegasus, les vétérans survivants allaient voir leur histoire sur un écran et allaient pouvoir nous la raconter. J'avais travaillé depuis trois ans avec des historiens, des spécialistes, mais je craignais de m'être trompé, d'avoir fait des erreurs. Nous avons eu de la chance et c'est sous un beau ciel étoilé que la projection a commencé. Le public était très nombreux et attentif. Seuls manquaient à l'appel Jim Wallwork, le premier pilote de planeur décédé deux mois après que je sois allé l'interviewer à Vancouver et Robert Stoodley trop fatigué pour faire le voyage. Mais ils étaient tous là et pendant la projection c'est vers eux que mon regard était tourné. A la fin de la projection, nous leur avons demandé de se lever et ils ont reçu une magnifique standing ovation qui dura longtemps et qui résonne encore aujourd'hui dans mes oreilles.

HM : Quelle est la bonne question que je ne vous ai pas posée ?

JMV : Est-ce que ce film m'a changé? Et la réponse est qu'il y a des choses qui donnent un sens à votre vie. Et ce film fait partie de ces choses. 📺

Pour en voir et en savoir plus sur la 6^{ème} Airborne en Normandie :

<http://www.batterie-merville.com/>

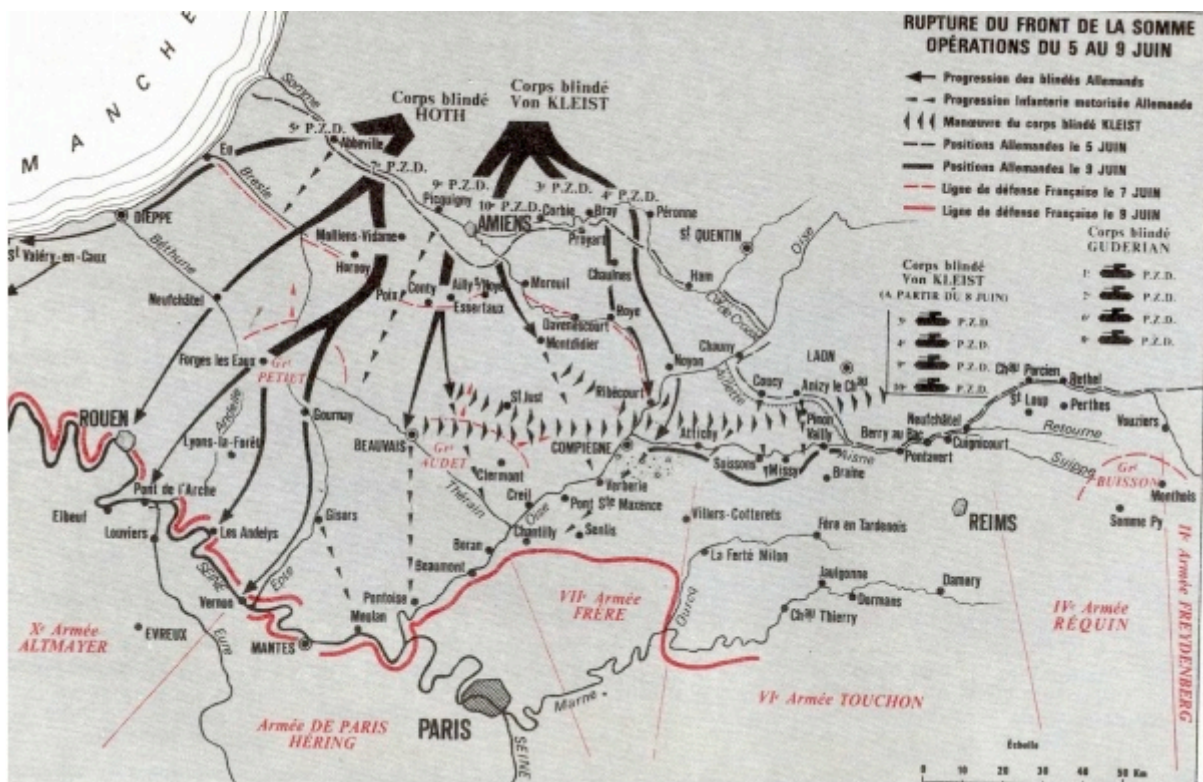
http://www.memorial-pegasus.org/mmp/musee_debarquement/index.php

<http://www.ranville.fr/Le-cimetiere-militaire,2,0,36.html>



Verberie - Juin 1940

par Erik Barbanson



Le Poilu de 1940 a montré une bravoure égale à son aîné de 1914-18, forçant à plusieurs reprises, le respect de son adversaire lors de faits d'armes, souvent oubliés par la défaite. Ainsi en juin 1940, Verberie est l'un d'eux, particulièrement exceptionnel par la diversité des troupes qui s'y sont battues pour sauver l'honneur.

Après la percée allemande sur le Meuse, la première phase de la bataille se termine par l'encerclement des armées du nord et l'évacuation de Dunkerque. L'armée française a perdu un énorme matériel et les pertes humaines ne sont pas négligeables. Cependant le GQG espère pouvoir résister sur un nouveau front suivant la Somme et l'Aisne et en tenant le terrain en profondeur suivant un quadrillage de points d'appuis destinés à stopper les troupes qui soutiennent l'avance des panzers.

En une quinzaine de jours, le GQG réalise l'exploit de créer ce front avec cinq nouvelles armées composées d'unités prélevées sur la Ligne Maginot, les Alpes, voire en Afrique du Nord. Malgré l'échec de plusieurs contre-attaques locales pour réduire les têtes de pont allemandes d'Abbeville, Picquigny, Amiens et de Péronne, ce front est cohérent même si la valeur des divisions engagées est très variable. Le plus pénalisant est le faible nombre d'unités mobiles et de blindés.

De la Somme à l'Oise

Verberie, tranquille village sur l'Oise se trouve en arrière de la zone occupée par la 7e Armée du général Frère, dont le front s'étale entre Sailly-le-Sec, à l'est d'Amiens et Coucy-le-Château, au nord-est de Soissons, en suivant la Somme et divers canaux. En première ligne se trouvent les 7e DINA, 19e DI, 29e DIA, 3e DLI, 23e DIA et 87^e DINA. En réserve se trouvent, les 7e DIC, 47e DI, 11e DI et la 1re Dcr



CHAR RENAULT R35 DU 34^E BCC DÉTRUIT PRÈS DE LIEUVILLERS (COLL DE L'AUTEUR)

reconstituée avec 124 chars, ainsi que divers unités de soutien comme le 52e BMM, le 1e BCC où encore le 25e GRCA que nous retrouverons à Verberie. Face à elle, la 6e Armée allemande possède dix divisions d'infanterie et le groupe Von Kleist composé de quatre Panzersdivisions et trois divisions d'infanterie motorisées. Son objectif : atteindre la ligne Creil, Compiègne, Soissons.

Lorsque le 5 juin, les Allemandes lancent leur offensive sur la Somme, l'effet de surprise du début de campagne est passé et malgré une infériorité numérique flagrante les troupes françaises se battent avec acharnement, bloquant d'abord l'ennemi. Cependant, petit à petit des poches se forment. Dans le secteur de la 7e Armée, les 3e et 4e Pz Div débouchant de la tête de pont de Péronne, parviennent devant Chaulnes, coupant en deux la 19e DI qui continuent à résister, faisant près de 200 prisonniers.

Le 6 juin, la poche au sud de Péronne s'agrandit malgré l'intervention des chars de la 1re DCr. Après deux jours d'intenses combats qui ont provoqué de part et d'autres de lourdes pertes, fort est de constater que le front est percé. Les 4e DIC et 7e DINA menacées sur leurs arrières quittent la Somme sans avoir eu à combattre. A droite du front, les Allemands s'infiltrèrent entre les 23e DIA et 7e DINA, menaçant Noyon. Le 7 juin, le danger s'accroît sur les ailes de la 7e Armée. Au sud d'Amiens, l'ennemi occupe Ailly-sur-Noye. Au centre du dispositif, autour de Roye, la 47e DI pourtant de série B donc de moindre valeur, arrête toute la journée les 3e et 4e Pz Div. A l'Est, la ville de Noyon est occupée. Le sacrifice de nombreux éléments permet le repli en bon ordre

La matinée du 8 juin marque le dernier sursaut français, car dans l'après-midi c'est l'effondrement. La 87e DINA à l'extrême Est du front de la 7e Armée, se replie sur l'Aisne tenue par la 11e DI. La 47e DI, dispersée sous les coups de butoir de l'ennemi, ne doit son salut qu'à l'action de quelques chars. Venant d'Amiens, la 10e Pz Div investit Montdidier, tandis que la 9e Pz Div occupe successivement Conty, Saint-Just-en-Chaussée puis Clermont se heurtant à la 1re DCr dont le 34e BCC est quasiment anéanti.

A 18 heures, le général Frère ordonne un repli général derrière l'Oise, espérant sauver le maximum de troupes afin de former un dernier rempart devant Paris. Dans la nuit, les unités s'écoulent en bon ordre vers les ponts de Creil, Pont-Saint-Maxence, Verberie, Lacroix-Saint-Ouen et Compiègne qui deviennent ainsi un enjeu capital pour les deux camps. Pour les Français, il s'agit de les conserver le plus longtemps possible pour permettre le repli de la 7e Armée. Pour les Allemands, détruire ou prendre rapidement les ponts permettrait d'éliminer la 7e Armée qui reste un adversaire coriace malgré ses pertes.

Verberie, 8 juin

Avec l'évolution de la bataille, Verberie devient une position stratégique car ouvrant la route de Senlis et donc celle de Paris, par la percée naturelle située entre les massifs forestiers de Compiègne et d'Halatte, peu propice à l'avance de l'adversaire. Devant la localité s'étend une zone plane est dégagée, à l'opposée elle s'appuie sur une pente à pic où serpente une unique route menant au plateau qui s'étend jusqu'à Senlis. Dès le 7 juin au soir, il est clair que l'ennemi va tenter de forcer les trois passages sur l'Oise, à savoir : le pont routier au centre de la localité, avec le faubourg de Port-Salut sur la rive opposée, la passerelle de l'écluse et le pont ferroviaire proche de la gare de Verberie.

Pour l'instant, seul le 24e RR est disponible pour défendre l'Oise. Depuis le 2 juin, la 10e Cie du capitaine Connesson, effectue des travaux défensifs à Verberie, creusant des tranchées et préparant des barrages. Au matin du 8 juin, elle est renforcée par la 11e Cie du capitaine Blanc. Le total des forces ne représente que 310 hommes armés de vieux fusils dont la moitié s'avère défectueux, comme les 6 FM et 4 mitrailleuses datant de la

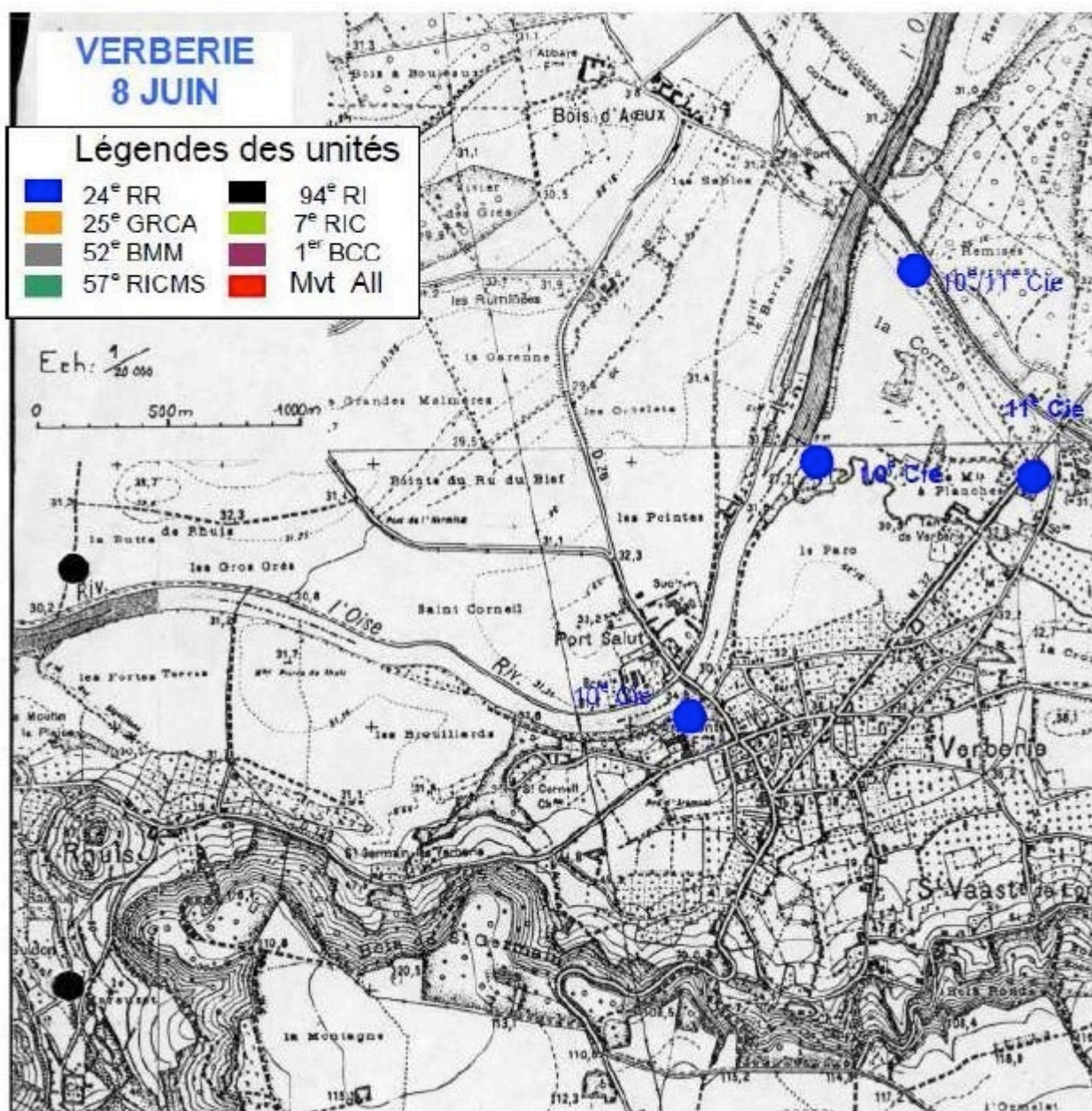
Grande Guerre. Il est certain qu'ils ne pourront pas arrêter un coup de main allemand. Ces éléments sont ainsi répartis :

Une section de la 10e Cie et les mitrailleuses occupent Port Salut,

Une section se trouve à l'écluse

Une section garde le pont ferroviaire

La 11e Cie défend le secteur de la gare.



9 juin, premier contact

La journée se passe sans heurt. Troupes et civils traversent l'Oise.

Pendant ce temps, la 7e Armée rameute toutes les troupes disponibles pour défendre les ponts sur l'Oise. Ainsi, le 1er bataillon du 94e RI du commandant Bel et la 8e batterie de 75 du 61e RA, détachés de la 42e DI, sont transportés en camions depuis le secteur de Reims vers Senlis, avant d'être répartis entre Creil, Pont-Sainte-Maxence et Verberie.

Le commandant Bel du 94e RI rejoint Verberie en soirée, afin de reconnaître les positions qu'occupera un détachement d'environ 250 hommes, composé de cinq sections de fusiliers dont les quatre de la 3e Cie du lieutenant Baisse, de deux sections de mitrailleuses, un groupe de deux mortiers de 81, un canon de 25 du 94e RI et un canon de 75 du 61e RA. Suite à l'embouteillage des routes ces éléments ne parviendront à destination que vers 2 heures.

De 2 à 5 heures, le commandant Bel place ses troupes entre le ruisseau de Rhuis à l'ouest de Verberie et le pont de chemin de fer à l'est.

3e Cie du 94e RI (lieutenant Baisse) :

Section Vuillemin et deux mitrailleuses, au château de Saint-Corneil entre Verberie et le ruisseau de Rhuis.

Section Demey, avec les mortiers et les canons de 25 et 75, au faubourg de Port Salut

Section Catteau et deux mitrailleuses, à l'écluse

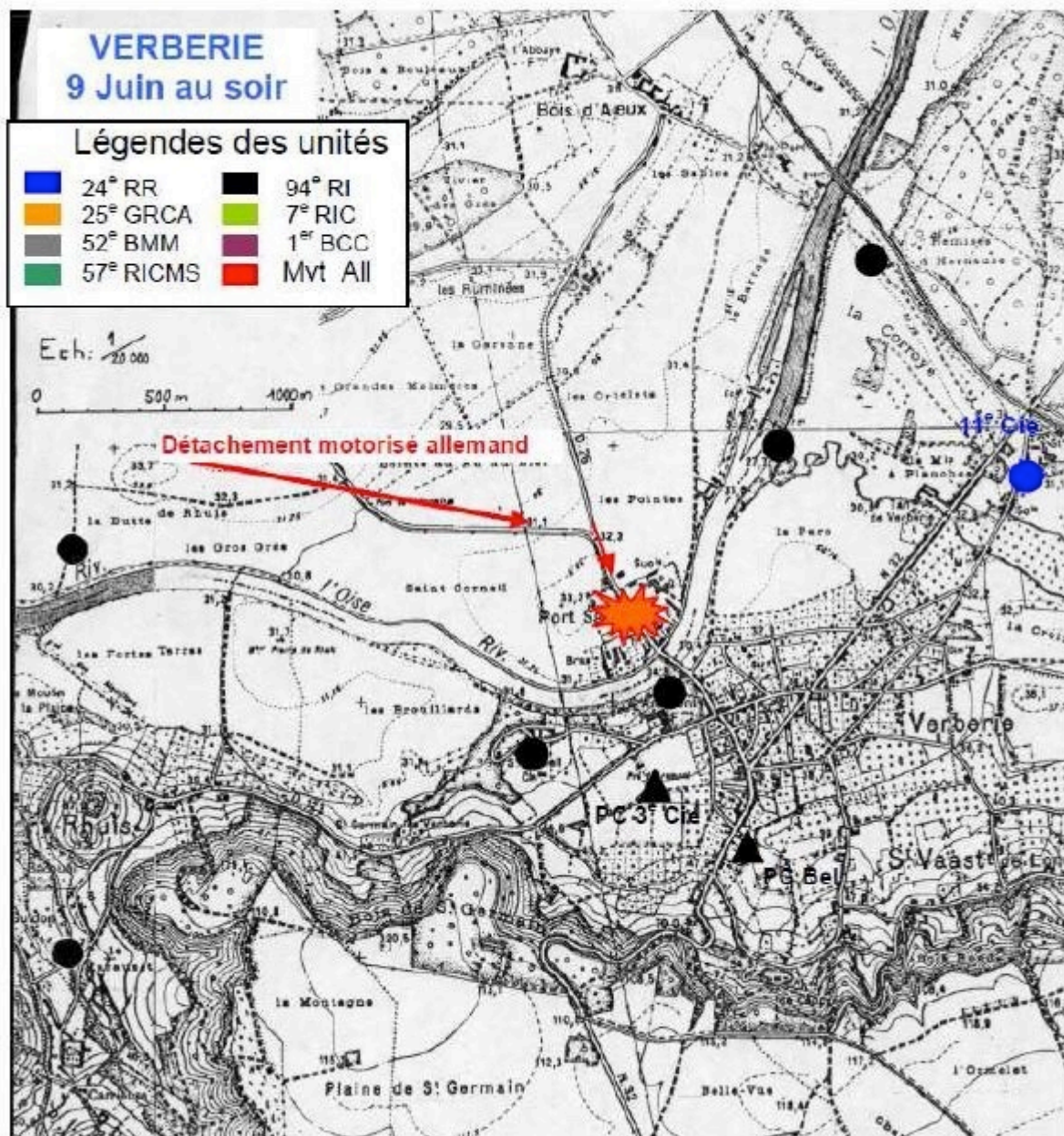
Au PC de la compagnie situé au château de Verberie, la section de l'adjudant-chef Mogin garde la route venant de Pont-Sainte-Maxence

24e RR :

La 11e Cie au pont du chemin de fer et à la gare

La 10e Cie en réserve près de la gare.

Le commandant Bel installe son PC dans une ferme à la sortie de Verberie, près de la route de Senlis. Il dispose en réserve des fusiliers de la section de Villers et la section de mitrailleuses Pinault en position antiaérienne.



Le 9 juin au petit jour, seules deux divisions ont traversé l'Oise dont la défense des ponts se met en place. Le repli des troupes s'effectue lentement suite à l'encombrement extrême des routes où se mélangent convois automobiles et hippomobiles. La matinée étant calme, les défenseurs de Verberie en profitent pour parfaire leurs positions. En fin de matinée, la 10e Cie du 24e RR est envoyée plus en arrière sur Raray, tandis que le commandant Bel est averti de la subordination du point d'appui de Verberie au 24e CA.



PONT DE L'OISE DÉTRUIT À CREIL. (DR)

En milieu d'après-midi, des Stukas tentent de détruire tous les passages de l'Oise. En effet, l'adversaire freiné par les arrières gardes françaises qui résistent pas à pas, sent que la majeure partie de la 7e Armée est en train de lui échapper. Près du pont routier de Verberie, les colonnes où se mêlent civils et militaires, subissent des pertes sérieuses, mais ce dernier reste intact.

Les bombardements n'ayant pas permis d'atteindre les ponts, des détachements motorisés comprenant automitrailleuses, motocyclistes et fusiliers sur camions, tentent des coups de mains cette fois pour capturer les ponts.

Pour cela, ils s'infiltrèrent au milieu des colonnes françaises. L'un d'eux approchant de Pont-Sainte-Maxence, est bloqué par des chars de la 1re DCr. Le pont de la localité saute tout comme ceux de Creil et de Compiègne, où le contact avec l'ennemi a été établi. Seuls les ponts de Verberie et de Lacroix-Saint-Ouen restent disponibles. Les troupes s'y ruent. L'embouteillage est indescriptible. Le détachement motorisé de la 9e Pz Div ayant atteint Pont-Sainte-Maxence se dirige vers Verberie, en longeant l'Oise.

A 17 heures, le général Noiret commandant la 7e DIC, avertit le commandant Bel qu'il prend le commandement du secteur et qu'il envisage la relève des éléments présents par sa division qui traverse actuellement l'Oise.

A 19 heures, un premier contact se produit avec le détachement motorisé allemand. La riposte des défenseurs est immédiate. Les éléments se trouvant sur la rive opposé appuient ceux de la barricade de Port Salut qui tirent de toutes leurs armes, permettant encore le passage de quelques éléments du 7e RIC. A 20h15, le passage des troupes en retraite cesse, avant une attaque en force vers la barricade de Port Salut. Le sous-lieutenant Demey met le feu à des bottes de pailles imbibées d'essence et dressées en avant de sa barricade, maintenant à distances les automitrailleuses qui appuient de leurs feux, les motocyclistes qui se dirigent vers le pont. La lutte dure plus d'une heure. Des deux côtés, les pertes sont importantes, à l'image du sous-lieutenant Demey tué à la tête de ses hommes. Les rescapés repassent le pont qui saute à 21h40, non sans avoir détruit ou immobilisé quatre blindées allemandes. Le combat se poursuit encore pendant une heure d'une rive à l'autre. Verberie encombrée quelques heures auparavant de convois, s'est vidée. A la demande du commandant Bel, la 10e Cie du 24e RR, renvoie une section sur Verberie, afin de compenser les pertes subies.



La plupart du temps l'infanterie française se déplace à pied. Les lourdes capotes associées à un soleil dardant les hommes de ses rayons, rendent épuisant le repli des hommes vers l'Oise. (ECPAD)

Dans la nuit, de nouvelles unités sont désignées pour renforcer la localité. Provenant de la 7e DIC, il s'agit d'éléments du 32e RAC et du 3e bataillon du 7e RIC (commandant Musso). Le colonel Boivin, commandant le 7e RIC, est nommé responsable du secteur de Verberie par le général Noiret. Ce dernier ne rend pas compte de sa décision auprès du 24e CA, ignorant sans doute l'emplacement de son PC. Le colonel Boivin installe son PC à 4 kilomètres en arrière de Verberie au chêne Saint-Sauveur. Le 7e RIC qui a quitté le secteur de Noyon dans la matinée, a perdu un bataillon à Mareuil la Motte, lors d'un combat d'arrière garde avant de passer l'Oise à Verberie et Lacroix-Saint-Ouen, entre 19h30 et 20h15. Les hommes harassés par une longue journée de marche, sont d'abord rassemblés avant d'être dirigés vers leurs nouvelles positions. Depuis ses premiers engagements, le 3e bataillon a perdu la moitié de son effectif.

Aux coloniaux s'ajoutent une section de mitrailleuses du 52e BMM (lieutenant Smaghe) et des éléments du 25e GRCA du lieutenant-colonel Lesage qui a été chargé par le général Fougère, commandant le 24e CA, de prendre le commandement du secteur de Verberie. Quelle cacophonie dans le commandement !

Côté allemand, la résistance inattendue de Verberie modifie quelques peu les plans et dans la nuit, le détachement motorisé cède sa place à la 4e ID.

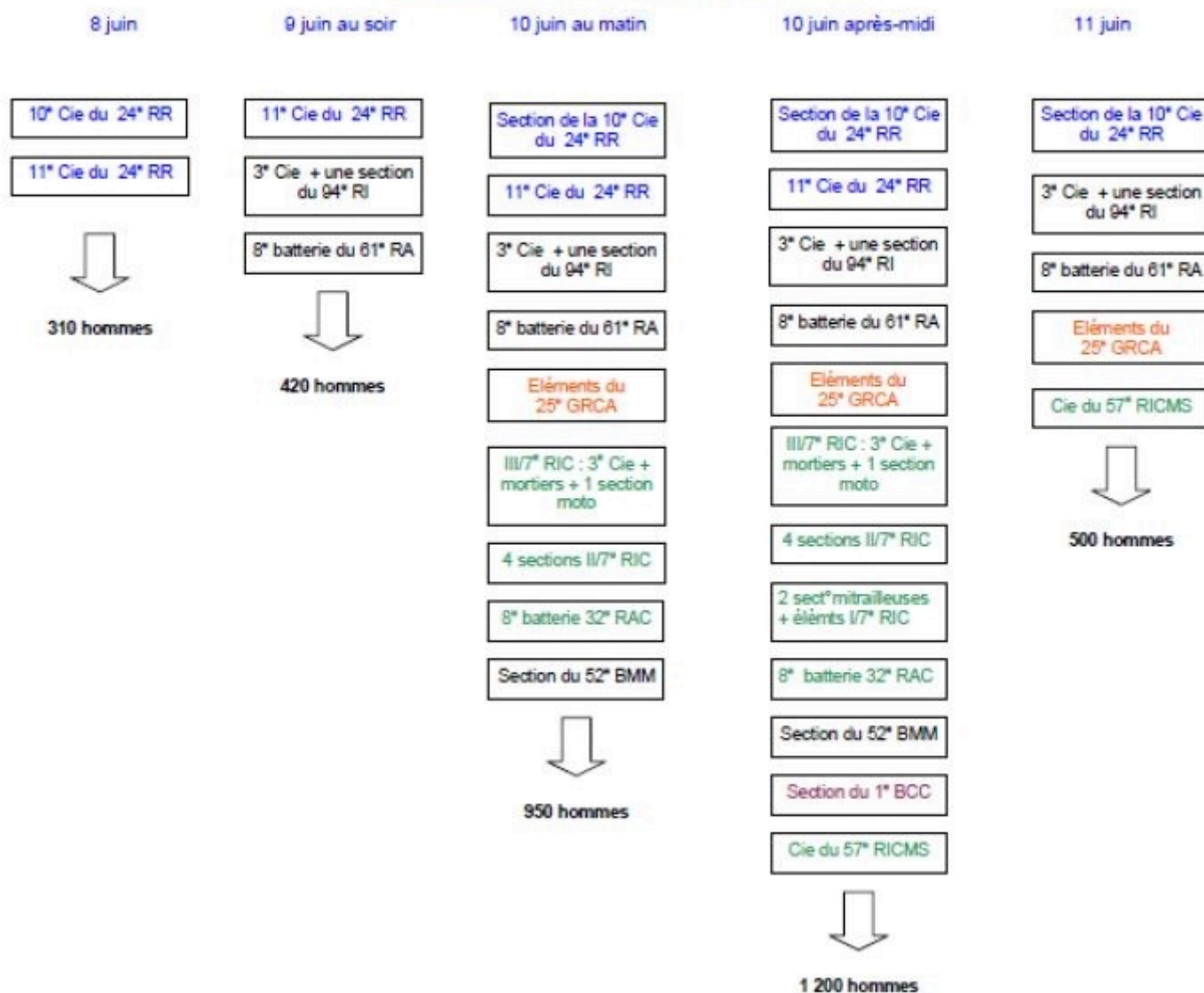
Le lieutenant-colonel Lesage arrive à Verberie à 1h30. Le commandant Bel lui explique la situation et en particulier l'entrée en lice des éléments de la 7e DIC. Sans en discuter avec le colonel Boivin, Lesage décide d'organiser trois groupements sur l'Oise et dissocie ses cavaliers afin de mieux encadrer les éléments sur place.

Le secteur de Verberie est théoriquement encadré à l'Est par des éléments de la 11e DI, mais ceux-ci se sont repliés de Lacroix-Saint-Ouen, créant un vide que la 7e DIC doit combler. A l'ouest, aucun contact ne sera établi avec le 1re CA. Cette absence de troupe sera rapidement mise à profit par les Allemands.

Le commandant Pannier qui effectue une liaison pour le compte du 24e CA, est mis au courant des dispositions prises par le lieutenant-colonel Lesage qui installe son PC dans un bois surplombant la route de Senlis qui gravit la côte menant au plateau, lui permettant ainsi d'avoir un excellent observatoire sur le secteur centre et est de Verberie. Les chevaux des escadrons de Séze et Naud sont parqués à proximité.

Au lever du jour, le colonel Boivin oriente le bataillon Musso vers le pont du chemin de fer, la gare et l'écluse, mettant à sa disposition les rescapés de la section moto du régiment. La compagnie du lieutenant Léger et les mortiers de 81 sont transportés par camions jusqu'à la gare. Le colonel Boivin part ensuite reconnaître le secteur. Découvrant que Lacroix-Saint-Ouen est libre de troupe, il décide d'y envoyer son 1er bataillon (mais ce dernier restera longtemps introuvable). Il prend ensuite contact avec le commandant Pierrot du 32e RAC qui est chargé de soutenir le secteur. Après avoir rencontré le commandant Bel, le colonel Boivin se rend à 9h30, à l'observatoire du lieutenant-colonel Lesage. Là, il précise à ce dernier que son PC est installé à Saint-Sauveur et qu'il prend le commandement de l'ensemble du secteur de Verberie. En fait, Lesage garde pour l'instant le commandement des groupements Ouest et Centre, tandis que Boivin commandera le groupement Est.

Répartition des effectifs tout au long de la bataille



Entre 3 et 7 heures, le dispositif se met en place, camouflé par le brouillard matinal qui recouvre la vallée :

Groupement Ouest : Commandant Blanchard du GRCA, PC à la ferme de Saint-Germain-les-Verberie avec un canon de 25 aux ordres du lieutenant Delagrave

1^{er} escadron du capitaine de Séze :

Château de Verberie à 400 mètres à l'ouest du pont central de Verberie, deux pelotons aux ordres du lieutenant de Goulaine

Depuis Saint-Corneil inclus jusqu'au ruisseau de Rhuis, groupe de mitrailleuses et peloton moto du Mdl-chef Nicod

Au confluent du ruisseau de Rhuis, les pelotons Debargue et Coupery

Groupement centre : Commandant Bel

Le pont de Verberie et ses abords avec ses éléments et une section de la 10^e Cie du 24^e RR.

Groupement Est : Commandant Danglade du GRCA et commandant Musso du 7^e RIC, PC à la gare. A l'Ecluse, Section Catteau du 94^e RI avec deux mitrailleuses

Entre l'écluse et le pont de chemin de fer : la compagnie Léger du 3^e bataillon du 7^e RIC moins une section et un peloton moto du GRCA.

Au pont ferroviaire, la section de mitrailleuses du 52^e BMM, un canon de 25 du GRCA placé dans l'axe du pont, une section de la compagnie Léger, les mortiers et les

motocyclistes du lieutenant Jannot du 7e RIC et un peloton moto du GRCA. Le tout est placé sous les ordres du lieutenant Smaghe.

A la gare l'escadron du capitaine Naud (25e GRCA), réduit à trois pelotons et un groupe de mitrailleuses et la 11^e Cie du 24e RR. Ce sous-secteur est soutenu par une batterie du 32e RAC.

La mission des défenseurs est simple, il s'agit de défendre l'Oise sans esprit de recul.

Côté allemand, la 4e ID place le 52e IR face aux groupements Blanchard et Bel et 103e IR face au groupement Danglade-Musso, le 10e IR est gardé en réserve. L'infanterie est soutenue par les batteries d'artillerie des 4e et 40^e AR répartis face au secteur de Verberie. Sa mission est de capturer le pont du chemin de fer et en cas d'échec de tourner le dispositif français afin de rapidement franchir l'Oise pour continuer à marcher sur Paris.

La disproportion des forces est flagrante. Face à une division d'environ 16 000 hommes, les français disposent d'un peu moins de 900 hommes : 205 du 24e RR, 250 des 94e RI et 61e RA, 165 du 25e GRCA, 30 du 52e BMM, 220 des 7e RIC et 32e RAC, plus des éléments du génie. L'effectif global engagé à Verberie ne dépassera pas 1200 hommes et sera, compte tenu des pertes et des mouvements, de l'ordre de 1000 hommes au plus fort du combat.

En matinée, actions sur le pont du chemin de fer

Face aux groupements Ouest et Centre, la situation est calme. Le seul fait marquant consiste en une patrouille d'automitrailleuses vue vers 9 heures à Port-Salut. En fait l'ennemi a découvert qu'il n'existe aucune troupe entre le ruisseau de Rhuis et Pont-Sainte-Maxence. Ainsi dans la matinée, il traverse l'Oise face à Moru et s'organise sur l'autre rive avant de pousser vers Roberval. Dans Verberie, le commandant Bel qui entend les combats qui se déroulent vers le pont ferroviaire, renforce son côté Est au cas où l'ennemi percerait.

Face au groupement Est, la situation est très différente. Le pont du chemin de fer est encombré de véhicules abandonnés. Leurs chauffeurs ont tenté de passer l'Oise au jour, mais la voie détériorée par l'intense circulation de la nuit, empêche tout franchissement aux véhicules. A 5 heures, un tir de 105 tombe près du pont. Il y a un tué et des blessés à l'observatoire du 32e RAC.

A 7 heures, le brouillard se dissipe. Une trentaine de véhicules allemands accompagnés de motos se dirigent vers le pont à proximité duquel débarque le personnel. Le lieutenant Smaghe ouvre le feu, dispersant les véhicules qui se replient sur Rivecourt. Malheureusement l'artillerie n'est pas encore en place pour battre l'avant du pont et à 7h30, l'infanterie allemande lance une attaque pour traverser ce dernier, en profitant de la protection des véhicules abandonnés. Cette action est cependant repoussée.

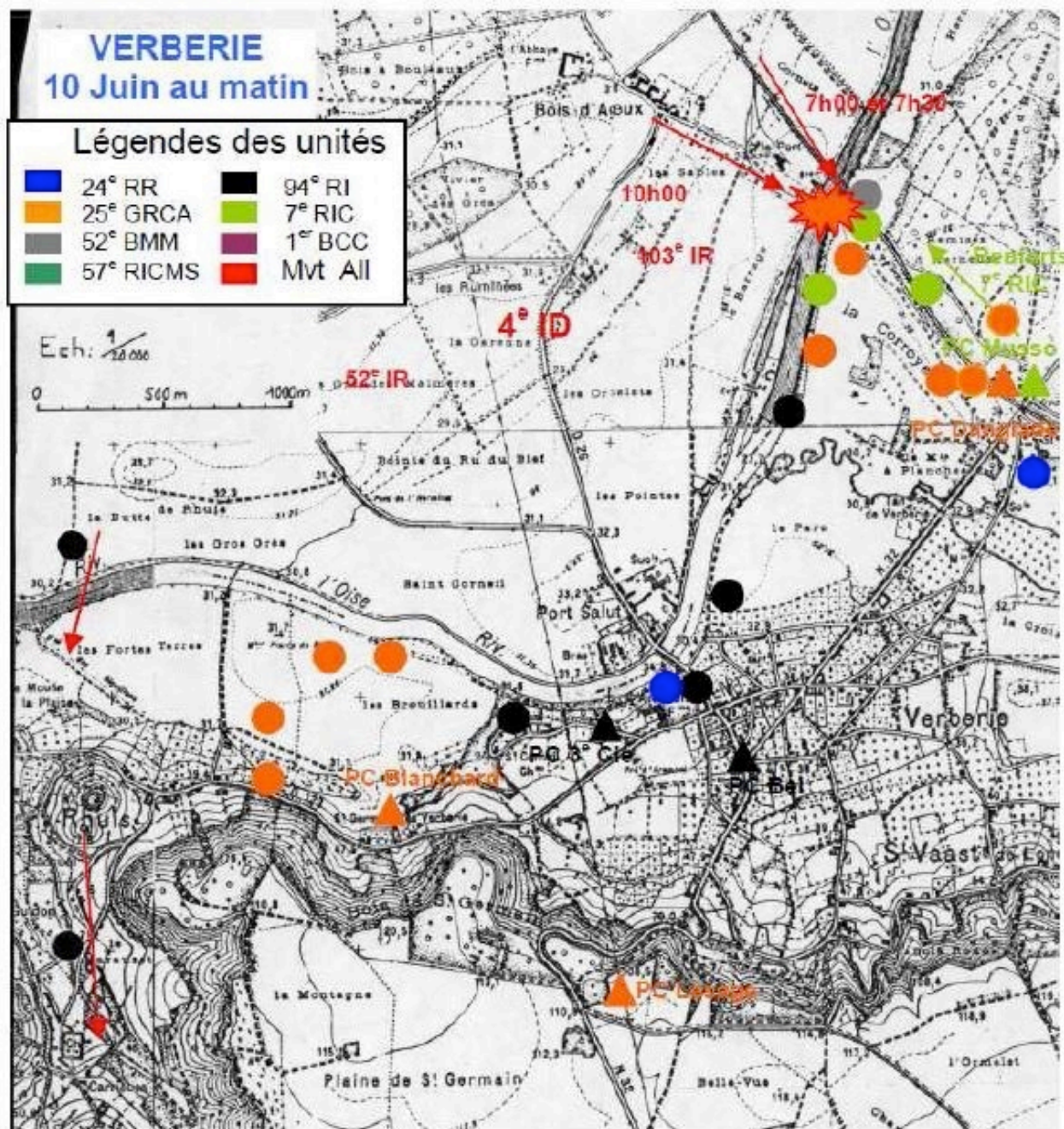
A 8h30, les rescapés du 2e bataillon du 7e RIC rejoignent le colonel Boivin qui décide alors d'envoyer deux sections de la 9e Cie et deux autres de la 10e Cie aux ordres du lieutenant Laurendeau, vers le groupement Est. Le commandant Musso pousse la 10e Cie sur les bords de l'Oise pour couvrir l'est du pont et garde la 9e Cie à la gare.

A 9h20, Laurendeau parvient à destination sans perte, malgré un violent tir d'artillerie et de mortiers autour du pont. C'est la prémisse à une nouvelle attaque. La 8e batterie du 32e RAC du lieutenant Lemaçon est poussée en avant. Deux canons de 75 sont postés près du pont et deux autres à la gare, déclenchant une riposte d'artillerie qui bouleverse les positions du 24e RR.

A 10 heures, l'adversaire lance son action. Il atteint le pont sans pouvoir s'y maintenir grâce à l'action courageuse des coloniaux. Le lieutenant Smaghe ordonne la destruction du pont qui est exécutée par un aspirant et un sergent du génie, tué dans l'action. A 10h20, le pont ferroviaire saute. Une poutre maîtresse reste intacte mais l'ennemi qui a subi d'importantes pertes abandonne provisoirement stoppe son action directe.

Vers 11 heures, des bateaux pneumatiques sont vus, traversant l'Oise entre le pont ferroviaire et Lacroix-Saint-Ouen. Un tir de la 8e batterie les disperse provisoirement car rapidement la traversée reprend. En effet, à 11h20, d'importants rassemblements et des véhicules autos sont vus depuis l'observatoire du lieutenant-colonel Lesage qui fait immédiatement prévenir le colonel Boivin. Des hommes transportent de lourds fardeaux qui semblent être du matériel de franchissement. Cinq soldats français restés de l'autre rive sont vus levant les mains devant une automitrailleuse.

En fin de matinée, il est prévu que les motocyclistes du GRCA très éprouvés par leurs récents combats, soient envoyés vers l'arrière à Montepillois, mais défense manquant d'hommes, ils resteront sur place. A midi une chenillette ravitaille les coloniaux.



Dans l'après-midi, le combat se généralise

Au groupement Ouest, des reconnaissances permettent en fin de matinée de déterminer que les Allemands ont traversé l'Oise face à Moru. Devant cette menace, le lieutenant-colonel Lesage demande au colonel Boivin de récupérer le groupement Danglade suite à l'arrivée des renforts du 7e RIC. Le lieutenant-colonel réitère sa demande auprès du général commandant le CA qui lui confirme que tous les éléments du GRCA et ceux du 94e RI sont sous ses ordres, contrairement aux affirmations du colonel Boivin. Le lieutenant-colonel Lesage demande alors au commandant Danglade de le rejoindre à son PC avec l'escadron du capitaine Naud pour que ce dernier récupère ses chevaux, avant de se diriger vers le secteur de Rhuis-Moru.

A 12h45, le général Noiret précise que son 77e GRDI est mis à la disposition du lieutenant-colonel Lesage qui envisage de l'utiliser pour tenir Moru. En raison de l'extension du front vers l'Ouest, ce dernier place le groupement Bel sous les ordres du colonel Boivin puis envisage de déplacer son PC pour être au centre de son nouveau dispositif.

A 13h30, le commandant Danglage prévient le commandant Musso du départ du capitaine Naud, avant de rejoindre le lieutenant-colonel Lesage. A 13h45, une liaison téléphonique avec le 24e CA permet d'obtenir quelques chars en renfort mais en attendant, il faut agir pour refouler les Allemands qui ont traversé l'Oise. Sans réserve pour couvrir le groupement Blanchard, Lesage téléphone au commandant Bel afin de lui demander l'envoi d'une reconnaissance sur Roberval pour



Cette photo date de la fin de la campagne, le lieutenant-colonel Lesage salue quelques sous-officiers au moment de la dissolution du 25^e GRCA. Son képi porte encore le trou qu'il a reçu durant les combats de Verberie. (Coll GRCA)

évaluer la situation et pour repousser tout ennemi ayant franchi la rivière. Bel désigne le groupe franc du lieutenant de Villers. La quinzaine d'hommes chargés de cette mission, partent à pied.



INSIGNE DU 25^E GRCA. (COLL DE L'AUTEUR)

A 14 heures, des artilleurs rejoignent le PC de Blanchard puis Lesage. Leur officier précise qu'arrivé la veille à proximité du château de Roberval, sa batterie vient d'être capturée par une centaine d'Allemands. Informé, le lieutenant-colonel fait rassembler en hâte une dizaine d'hommes et leur donne la mission de reconnaître le ravin au Nord de Noël Saint-Martin en direction du château de Roberval. Le lieutenant Guillais venu en liaison, s'offre pour prendre le commandement du détachement. En parallèle, Lesage demande à Bel de nouveaux éléments afin d'appuyer ses éléments lors d'une attaque en direction de Roberval avec l'appui de chars, dont l'arrivée est imminente. Mais cette fois Bel ne dispose plus de réserve. Il réussit tout de même à fournir une dizaine d'hommes, aux ordres du sergent-chef Fosse.

Le lieutenant-colonel Lesage charge le lieutenant Deknuydt, venu aux ordres pour le ravitaillement, de prévenir le PC du 24^e CA à Ognon sur la situation. Empruntant la route de Senlis, Deknuydt essuie des coups de feu à la ferme du Murget, située à 1800 mètres au Sud du PC de Lesage. Il est 15 heures et quelques éléments ennemis sont maintenant dans le dos des défenseurs de Verberie.

Le commandant du 77e GRDI arrive au PC de Lesage. Ce dernier lui demande de prendre position dans la boucle de l'Oise entre Moru et Saint-Paterne, mais cet ordre ne pourra s'exécuter du fait de l'avance allemande. A 15h45, arrive Fosse aussitôt dirigé au Sud du PC afin de barrer la tête du ravin de Roberval.

Entre temps, le lieutenant de Villers est parvenu au PC du commandant Blanchard situé dans une ferme à Saint-Germain-les-Verberie. Conduit par l'adjudant-chef du Pontavice, il aborde le château de Roberval à 16 heures. Les 200 Allemands présents, sont surpris par l'irruption des Français et se replient vers un bois proche. Le lieutenant de Villers libère la batterie d'artillerie. Il envoie ensuite un homme auprès de Bel pour lui demander des renforts afin de tenir les positions prises mais Bel vient d'envoyer ses dernières réserves au PC de Lesage. De Villers ne peut se maintenir car la surprise passée, une contre-attaque le rejette vers le groupement Blanchard, déplorant quatre morts et plusieurs blessés.

Une demi-heure plus tard, les hommes du lieutenant Guillais et du sergent-chef Fosse pénètrent dans Roberval par un autre chemin, sans les chars promis. Le château est atteint mais repoussés, ils se replient en direction du PC de Lesage. Le lieutenant Guillais découvre que l'ennemi a engagé un large mouvement tournant, bloquant sa route. Cela confirme le premier contact de la ferme du Murget, mais sans radio, il ne peut avertir une autorité supérieure. Guillais atteint la route de Senlis où il trouve une camionnette qui le ramène à Montepillois avec sa petite troupe. De son côté, Fosse gagne la lisière ouest de Verberie, retrouvant à 17 heures, la section de Villers. Sans nouvelle de Guillais, Lesage envoie le maréchal des logis Messenger et le cavalier Baillou en side-car à sa recherche. Sur la route de Senlis, ils doivent forcer leur passage en tirant en marche quelques rafales de FM sur un peloton allemand.

Vers 16h20, le lieutenant-colonel Lesage reçoit du 24e CA, un ordre lui prescrivant d'organiser avec le général Noiret commandant la 7e DIC, le repli de Verberie dans la nuit. Laissant le commandement à Danglade, il rejoint Noiret. Ce dernier envoie au colonel Boivin un ordre de repli pour 23 heures, après la relève des défenseurs du secteur par deux bataillons du 57e RICMS.

Mais la situation évolue rapidement. Sur les ailes du secteur défensif, l'ennemi traverse l'Oise et avance vers le sud et Senlis, encerclant le centre de résistance de Verberie avant de le réduire. Les combats redoublent et la proximité des protagonistes ne permet plus au 32e RAC d'agir utilement.

Vers 16h30 au centre du dispositif, l'ennemi intensifie ses tirs sur le pont de Verberie et ses abords. Les défenseurs déplorent deux tués et 10 blessés et la perte d'une mitrailleuse.

Le commandant Bel qui revient à son PC à 18h30, après une liaison auprès du colonel Boivin, croise des officiers du 57e RICMS, envoyés en reconnaissance afin d'organiser la relève des troupes de ce secteur. Galvanisé par cette nouvelle, Bel décide de résister sur place le plus longtemps possible, en attendant sa relève.

Venant de Rhuis, les Allemands abordent le groupement Ouest vers 17h30. Ils sont arrêtés à la sortie Est de Rhuis, mais s'infiltrèrent avec une rapidité surprenante, non pas du côté de l'Oise, mais vers le Sud, le long des pentes boisées du plateau dominant Verberie, contournant les défenseurs.

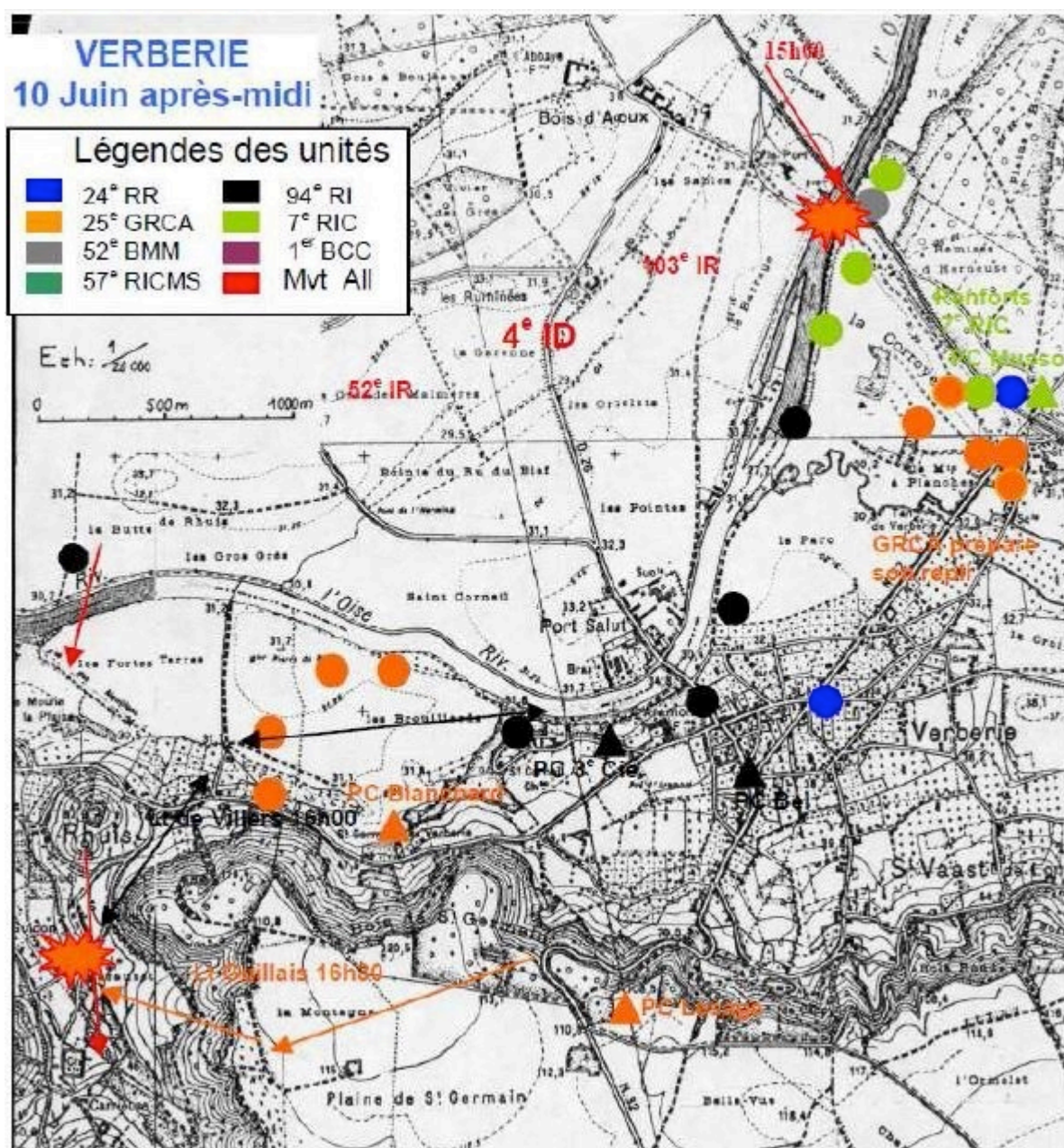
Le PC du commandant Blanchard est quasiment encerclé. Les défenseurs qui se composent d'un groupe de combat, d'une pièce de 25 et de 10 agents de liaison tiennent tête à l'ennemi, lui causant des pertes sérieuses en tirant par les meurtrières aménagées dans les murs de la ferme. Le cavalier Fleury Gabriel tire obstinément avec son FM sous les balles de mitraillettes. Blessé, il est immédiatement remplacé par un autre tireur. Le maréchal des logis Trigoust grièvement blessé à son tour, est chargé sur les épaules de brigadier-chef Durandart qui l'emporte à Verberie. Le PC étant maintenant largement débordé et les munitions étant presque épuisées, le commandant Blanchard décide de se replier avec la gauche de son secteur, d'abord vers le carrefour marqué d'un calvaire, à 600 mètres à l'est de la Ferme, puis sur la lisière Ouest de Verberie. Blanchard rejoint le château de Verberie à 19 heures. Cavaliers et fantassins situés près de la rivière et au château Saint-Corneil décrochent aussi vers Verberie, serrés de près par l'ennemi. Le capitaine de Séze rétablit ainsi son dispositif : les pelotons Debargue, Coupery et Nicod à la lisière Ouest de Verberie, en liaison au Nord avec les deux pelotons du lieutenant de Goulaine à cheval sur la route de Verberie-Rhuis.

Blanchard rejoint le PC de Lesage afin d'obtenir du renfort. Ce dernier étant en liaison auprès du général Noiret, le commandant Danglade l'informe qu'il n'a plus de réserve hormis les hommes envoyés sur Roberval, mais qu'il attend l'escadron Naud dont la relève s'effectue. Le commandant Blanchard retourne auprès de ses hommes.

A 18h45, le lieutenant-colonel Lesage passe au PC du commandant Bel pour lui conseiller de se mettre en relation avec le colonel Boivin pour l'organisation du repli de nuit, avant de rejoindre le sien où l'attend fébrilement Danglade. Mis au courant de la situation difficile du commandant Blanchard et sur la présence d'Allemands sur ses arrières, il fait activer le retour du capitaine Naud. En attendant, le resserrement du dispositif français dans Verberie permet d'augmenter la densité des tirs et de ralentir notablement l'adversaire.



INSIGNE DU 7^E RIC. (DR)





MITRAILLEUSE HOTCHKISS EN ACTION. (EGPAD)

La chute du groupement Est

Les deux sections de mitrailleuses du 7e RIC qui ont rejoint dans l'après-midi, sont réparties. Après une violente préparation d'artillerie, les Allemands lancent à 15 heures, une nouvelle action en direction du pont ferroviaire et de la gare, alors que les cavaliers du GRCA commencent à se rassembler pour quitter ce secteur.

Près du pont des fantassins s'avancent sur les ruines du pont pour traverser l'Oise, tandis que d'autres utilisent des bateaux pneumatiques. Le lieutenant Somprou du 32e RAC est tué à son observatoire. Les coloniaux *se battent comme des Lions*, selon les termes utilisés par un officier du GRCA, témoin de l'engagement qui va jusqu'au corps à corps. C'est un nouvel échec pour les Allemands, mais cette action, la dernière en direction du pont, a sans doute servi à détourner l'attention des défenseurs sur la traversée de l'Oise que l'ennemi effectue entre le pont ferroviaire et Lacroix-Saint-Ouen, bousculant les rares éléments du 1er bataillon du 7e RIC présents dont certains se replient sur la gare de Verberie.

A 17 heures, des Allemands sont vus à proximité de la gare. Refusant de se replier car il risquerait de faire tomber toute la défense de Verberie, le commandant Musso décide de résister jusqu'au bout. Près de la gare, l'arrivée d'une section de mitrailleuses et de coloniaux du 2e bataillon du 7e RIC, ont permis de renforcer la barricade coupant la route venant de Lacroix-Saint-Ouen et de relever l'escadron Naud que le GRCA réclame.

A 17h30, la valeur de près de deux bataillons attaquent simultanément la gare et le pont ferroviaire qu'ils prennent maintenant à revers. Les coloniaux se battent avec courage tenant l'ennemi en respect. A 19 heures, la 8e batterie se replie, tout comme les cavaliers de Naud. A 20h30,

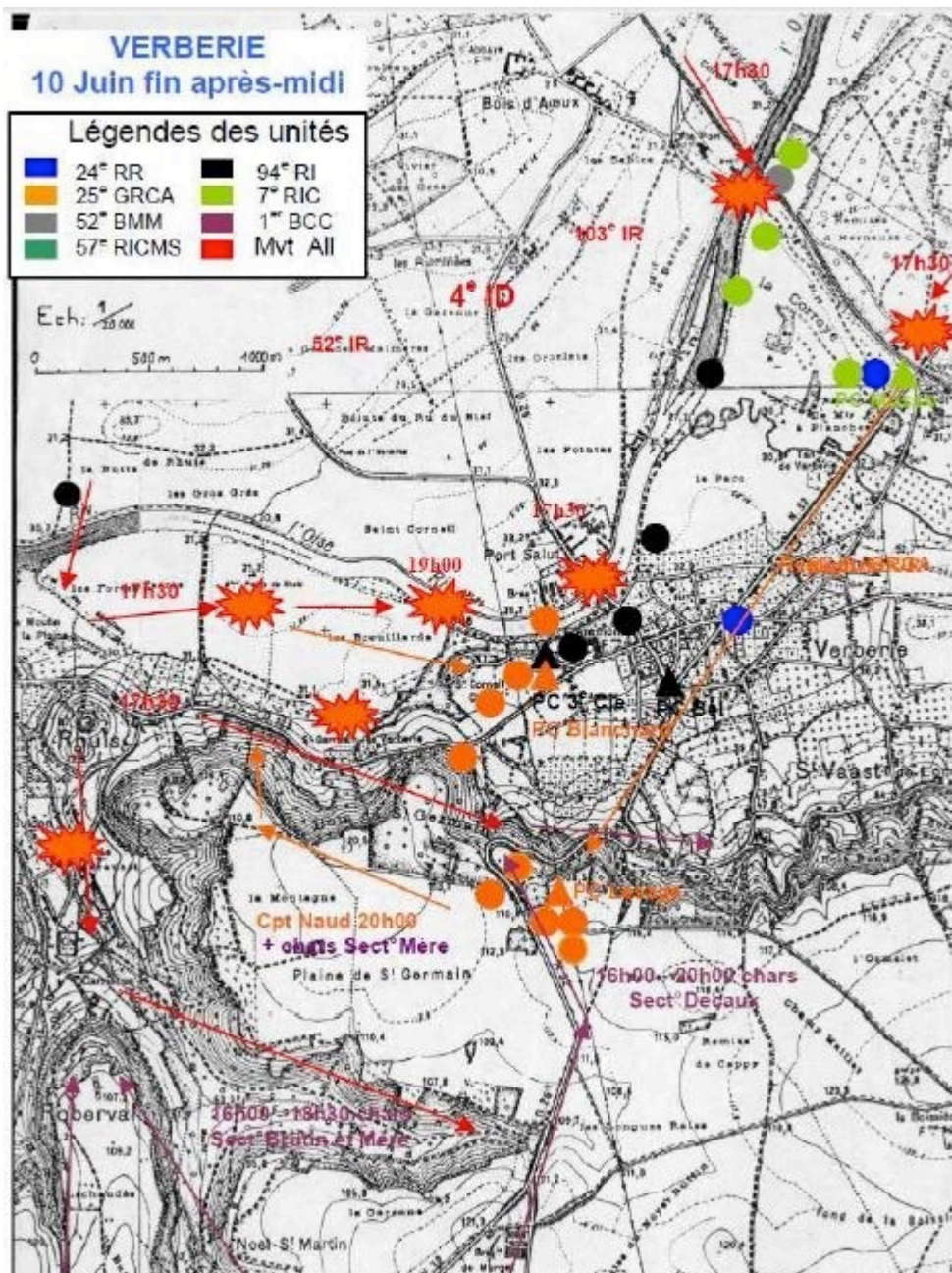
c'est au tour du 24e RR de quitter la gare. A 21 heures, la résistance faiblit faute de munitions. Ainsi les mortiers sont réduits au silence. Au pont, le lieutenant Laurendeau qui galvanisait ses hommes par son exemple, est tué. Les rescapés se replient vers la gare où un dernier carré est formé. A 21h45, une dernière attaque à la grenade a raison des défenseurs de la gare qui se rendent. Ceux de l'écluse se sont repliés vers Verberie.

Côté français une douzaine de blessés et une vingtaine de morts jonchent le secteur. Côté allemand, une vingtaine de corps seront enterrés près du pont et la gare, montrant la dureté des combats.

L'action des chars

A 10h30, le commandant Warabiot, chef de corps du 1er BCC, se trouve au PC du 24e CA, où il reçoit l'ordre d'appuyer les défenseurs de Verberie, mais ses chars ne peuvent intervenir immédiatement. En effet, suite aux combats menés depuis le 5 juin, le 1er BCC ne possède plus que 10 chars Renault R35 sur 45 que l'on rassemble depuis le matin, pour former une compagnie de marche aux ordres du capitaine Duchet-Suchaux, avec la section Brutin, Decaux et Mère et le section d'échelon Delvaque avec quatre tracteurs de ravitaillement.

Entre-temps, la capitaine de Sèze ayant signalé des infiltrations, la section Mère en réserve, est engagée vers Roberval mais elle se trompe d'itinéraire. Croisant la section Burtin, elle se joint à cette dernière. Les deux sections regagnent le bois de Raray à 18h30. Mère est alors envoyé vers le PC de Lesage où l'a précédé la section Decaux.



A 20 heures, l'escadron Naud (trois pelotons, un groupe de mitrailleuses et un canon de 25) rejoint enfin le PC de Lesage qui ordonne au capitaine Naud de se porter le plus vite possible, en suivant le rebord boisé du plateau, sur le PC du commandant Blanchard pour le dégager. Dans sa précipitation, Naud engage l'action avec seulement le lieutenant Droulers, deux ou trois sous-officiers et une dizaine de cavaliers. Des cavaliers protègent son avance avec des mitrailleuses. En fait cet ordre est caduc car Blanchard s'est replié mais sans liaison radio, Lesage l'ignore. Le lieutenant Cuchet-Cherzel avec un groupe de combat est posté au premier virage de la route qui descend vers Verberie où rapidement il s'oppose à des infiltrations ennemies.

A 20h20, les chars rejoignent enfin le PC de Lesage qui engage la section Decaux vers le centre Verberie tandis que la section Mère appuie Naud en longeant le plateau. Mission remplie, les chars rejoignent le bois de Raray à 21h30. Depuis le plateau, le capitaine Naud est parvenu près de la ferme mais il est stoppé par des tirs croisés le forçant à regagner le PC de Lesage, maintenant la cible de quelques rafales d'armes automatiques. Le lieutenant-colonel renvoie les voitures et les chevaux en direction de la ferme de la Boissière, tant que cela est encore possible.

A 14h30, les premiers chars gagnent le PC de Lesage. Le capitaine de Rebol (officier adjoint de Lesage) est parti à leur rencontre pour faire activer le mouvement et les orienter. La compagnie se rassemble dans le bois de Raray avant d'engager les sections Decaux et Brutin vers le château de Saint-Vaast et Noël-Saint-Martin. Ceux-ci interviennent trop tôt, car l'ennemi n'a pas encore complètement contourné Verberie et ils ne repoussent que de rares adversaires.

Au bois de Raray, la section Burtin est engagée en direction de Roberval d'où maintenant l'ennemi débouche en force. Elle se heurte à deux canons antichars et les détruits, mais les chars ont reçu de nombreux obus. Un char fortement endommagé (barbotin brisé, moteur percé) est sabordé. Un second tombé en panne est sommairement réparé. La section regagne le bois de Raray et décime un peloton de cavaliers au voisinage de la ferme du Murget.

Les chasseurs Gaigner et Cournou chargés d'une liaison vers le PC de Lesage afin de rallier la section Decaux, ont leur route coupée par l'adversaire. L'encercllement de Verberie est effectif. Leur moto tombant en panne, ils rallient à pied le bois de Raray où les attendent le lieutenant Delvaque et le sergent Sempey, car la compagnie du 1er BCC a évacué le bois à 22h15. Ce petit groupe profite de la nuit pour se faufiler au milieu de l'ennemi, rejoignant leur camarade le lendemain matin.



INSIGNE DU 1ER BCC. (COLL DE L'AUTEUR)

A 20h30, les deux chars de la section Decaux qui ont rejoint le PC du commandant Bel, sont engagés vers les abords du château de Verberie. Decaux rencontre le commandant Blanchard et lui précise qu'il doit attaquer en direction de la ferme de Saint-Germai-les-Verberie. Blanchard fait accompagner les chars par le capitaine Séze et une dizaine de cavaliers. Ils parviennent à 400 mètres de la ferme ayant servi de PC de Blanchard, dégage quelques cavaliers et les fantassins du lieutenant de Villers qui rejoignent Bel à 22 heures. Un char tombé en panne d'essence est sabordé car il ne peut être remorqué, tandis que la mitrailleuse du second s'est enrayée.

A 21h15, le troisième char de la section Decaux qui a eu des ennuis mécaniques, rejoint. Envoyé vers la gare, il ne rencontre aucun ennemi. En effet, ce dernier panse ses plaies après le dur combat qui vient de s'achever, stoppant provisoirement son action.

Bel escomptait garder ces chars pour sa défense, mais le sous-lieutenant Decaux lui signale qu'il est à court d'essence et de munitions mais promet de revenir dès que possible. Les chars regagnent alors leur base de départ. En abordant le plateau à 23 heures, ils sont bloqués par une barricade où plusieurs antichars détruisent le char du sous-lieutenant Decaux, tuant ce dernier et blessant son conducteur. Profitant de l'obscurité, le second char parvient à contourner l'obstacle et à rejoindre le 1er BCC.

4e section de la 2e compagnie du 1er BCC, la seule de cette compagnie à être entière au 10 juin. Elle sera l'une des trois sections à combattre à Verberie.



Une poignée d'hommes dont le capitaine Naud, le commandant Danglade et le lieutenant-colonel Lesage, se replie à travers champs. Quelques cavaliers sont blessés ou tués. A 22h30, ils arrivent à la ferme de la Boissière où ils sont encadrés de fusées blanches. Continuant leur progression, ils atteignent Baron à 4 heures. Dans un dernier effort en profitant de son petit nombre, le groupe parvient au bois de Montlogaton à 5 heures, rejoignant les lignes françaises.

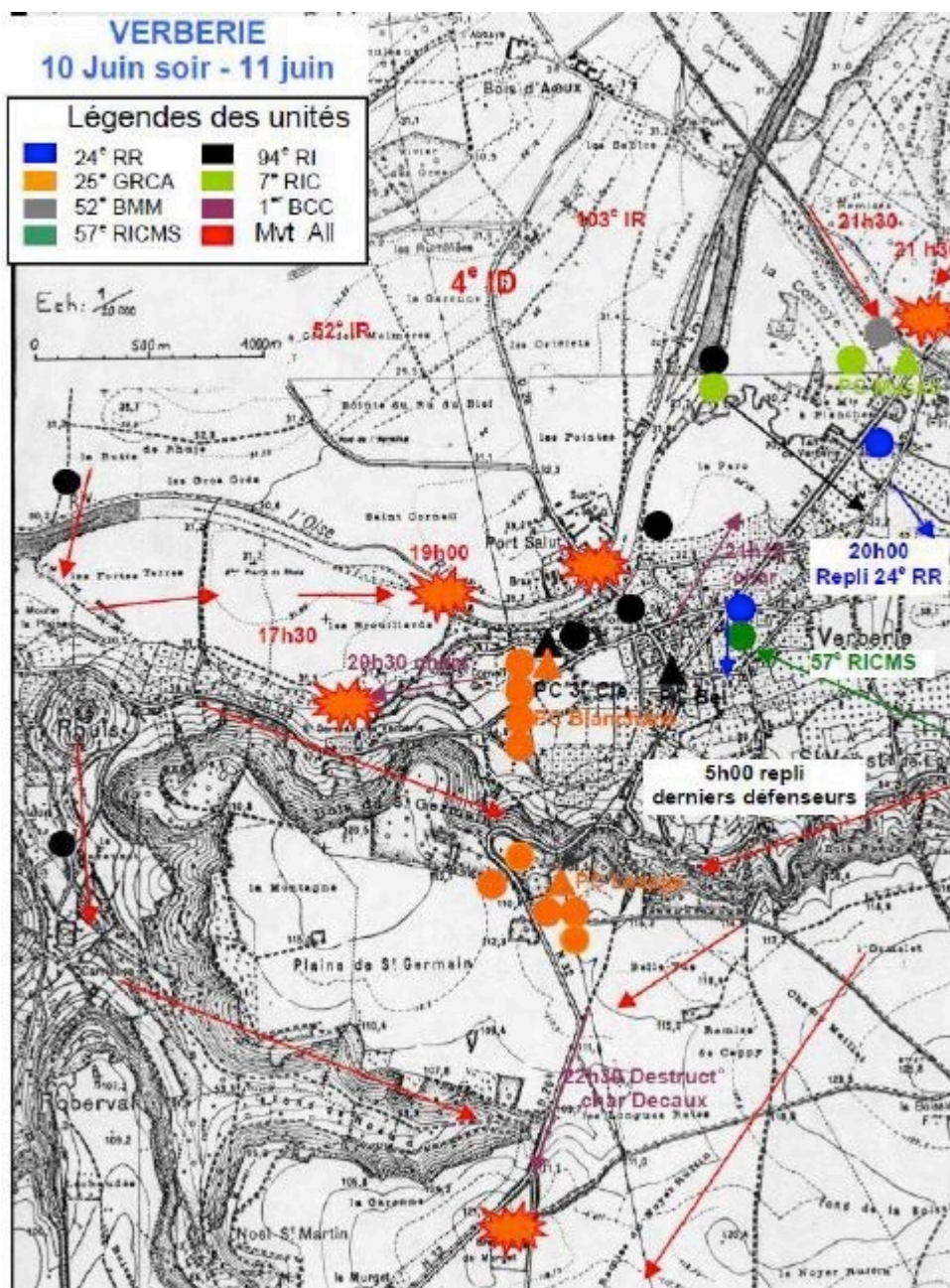
A 21 heures, le colonel Boivin qui a reçu l'ordre de se replier annule l'action du 57e RICMS et part sur Raray déjà aux mains de l'ennemi. Là, il est capturé avec les hommes l'entourant. Emmené auprès d'un général allemand, ce dernier lui confirma que *ses coloniaux s'étaient bien battus*.

De son côté, le commandant Bel attend sa relève. A partir de 22 heures son dispositif est le suivant :

PC du commandant Bel, au sud de la ville : sections de Villers Château de Verberie : peloton Delagrave du GRCA et sections Fosse et Mogin du 94e RI
A cheval sur la route de Rhuys : les deux pelotons de Goulaine du GRCA

Près du pont et le long des berges vers l'écluse : section Demey du 94e RI
A l'écluse : éléments de la compagnie Léger du 7e RIC
Sur la route venant de la gare : section Vuillemin du 94e RI

Au matin du 11 juin, les heures ont passé sans que les défenseurs de Verberie voient l'arrivée de la relève tant attendue et pour cause, comme nous venons de le lire. Seule une compagnie du 57e RICMS qui n'a pas été touchée par l'ordre de repli, rejoint Verberie. Elle s'installe à la lisière Est, face à la gare.



Le repli

A partir de 20h30, toute liaison lancée depuis Verberie vers le PC du lieutenant-colonel Lesage, est devenue impossible, l'adversaire occupant les lacets de la route de Senlis. Les derniers défenseurs sont encerclés, leur seul espoir consiste en une action du 57e RICMS.

A 20h45, l'ennemi aborde le PC du lieutenant-colonel Lesage qui tente, sans succès, de faire parvenir l'ordre de repli au commandant Blanchard. Une violente fusillade s'engage. Au loin la ferme du Murget flambe, les Allemands marchent sur Raray, Le temps presse, la nuit étant tombée, le repli est décidé à 21h35.

Avant le lever du jour, des tirs d'artillerie pilonnent Verberie. Une nouvelle attaque est pressentie. Les commandants Bel et Blanchard discutent de la marche à tenir. Ne pouvant espérer de secours, le repli est décidé à 3 heures. Un premier détachement comprenant le canon de 75, les cavaliers, la compagnie du 57e RICMS, la section Vuillemin et un groupe de mitrailleuses du 94e RI se présentent à 5 heures, à la sortie sud de la localité.

Les fantassins rendent les honneurs en passant devant le commandant Bel. Sous une pluie d'obus et de balles, ils commencent à gravir la route en lacets menant au plateau. En arrivant sur ce dernier, les tirs ennemis se font plus précis et le détachement subit de lourdes pertes. Les lieutenants Couprey et Debargue du GRCA sont tués ainsi que six soldats. Onze autres sont blessés.

Bel et Blanchard attendent encore le passage du lieutenant Baisse et des défenseurs de l'écluse mais ces derniers se fauillent entre Verberie et la gare, avant de s'enfoncer par les bois, évitant ainsi d'être capturés. Le lieutenant Baisse encerclé au château de Verberie, avec les sections Fosse et Mogin, se défend jusqu'à épuisement des munitions. Baisse est tué dans l'action.

Sous la pression de l'ennemi qui investit Verberie, les derniers défenseurs partent à 6 heures : Commandants Bel et Blanchard, section de Villers, une section de mitrailleuses et 22 cavaliers.

A 6h30, la majeure partie du premier détachement à bout de fatigue et de munitions, se rend au moment où rejoint le second détachement. Cette arrivée inattendue rallume la lutte. Manœuvrant, les français parviennent à prendre le dessus sur leur adversaire.

Afin de poursuivre leur progression d'une façon inaperçue, les rescapés se scindent en deux groupes. Les cavaliers partent à 7 heures, en direction de Raray appuyés par le feu des armes automatiques des fantassins. En arrivant à Raray, ils sont accueillis par des mitrailleuses allemandes. Sept cavaliers sont blessés. Les autres se jettent dans un champ où l'herbe est haute. Les deux FM tirent leurs dernières munitions. Toute lutte étant devenue inutile, le commandant Blanchard et le capitaine de Séze se rendent avec une dizaine de cavaliers encore valides.

A 7h15, la trentaine de fantassins du 94e RI, avec quelques mitrailleuses et FM, gagnent l'ancienne voie romaine pour rejoindre Senlis, afin d'éviter la nationale utilisée par l'ennemi. Cependant, ils sont repérés à 9 heures par une patrouille à cheval. Après 8 kilomètres à pied et près de 6 heures de cache-cache avec l'adversaire, ils arrivent exténués près de Rully. Encerclé par la valeur de deux bataillons d'infanterie accompagnés de blindés, le commandant Bel se rend à 18 heures, la bataille de Verberie est terminée.

Réflexions et Conclusion

La stratégie utilisée par l'armée allemande durant la bataille de Verberie est à l'image de celle utilisée durant toute la campagne de 1940. Attaquant en force un point précis, si les Allemands ne parviennent pas à le conquérir, ils recherchent alors les points faibles du dispositif adverse pour mieux s'infiltrer afin d'encercler le point de résistance qui sera ensuite réduit le plus souvent suite à l'épuisement des munitions des défenseurs, tandis l'avance reprend.

Cette bataille est du côté français, un microcosme des problèmes rencontrés durant la campagne. La carence des transmissions radios n'a pas permis aux officiers supérieurs de suivre en temps réel les événements sur le terrain, empêchant toute action coordonnée, créant même dans notre cas une forte dualité dans le commandement entre le colonel Boivin et le lieutenant-colonel Lesage d'un côté et les généraux Noiret et Fougère de l'autre. Cela a été quelque peu compensé sur le terrain par les initiatives des commandements locaux. Cette carence explique aussi l'ignorance dans la position des troupes, comme pour la batterie d'artillerie à Roberval, les ordres inadaptés face à une situation changeante, comme l'attaque sur le PC du commandant Blanchard déjà abandonné, ou encore l'ordre de repli général trop tardif. A cela s'ajoute l'envoi et l'attente interminable des renforts se déplaçant à pied. A la fin de la bataille, on a même l'impression que les défenseurs sont sacrifiés, voir oubliés.

Cette bataille est aussi un bon exemple des combats menés en juin 1940, où sous la pression des événements des unités métropolitaines et coloniales, d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, de char et du génie, déjà éprouvées par de précédents combats, se sont amalgamés pour tenir tête à l'adversaire.

Les pertes sont difficiles à évaluer, mais nous savons que 22 tombes allemandes ont été recensées après les combats dans le secteur de Verberie, laissant à penser que l'ennemi a chèrement payé cette victoire locale. Les pertes françaises se montent à environ 80 morts : 24 au 94e RI, 20 au 25e GRCA, 22 au 7e RIC, 4 au 24e RR, 3 au 52e BMM, 3 au 32e RAC, 1 au 1er BCC, 1 au 18e Génie, 1 au 61e RAD et 1 au 57e RICMS. A cela s'ajoute de nombreux blessés et prisonniers. Ainsi le 25e GRCA déplore 26 blessés, 36 disparus dont sans doute quelques blessés supplémentaires et 46 prisonniers. Il ne reste que 35 cavaliers sur les 163 engagés.

Le relevé des corps permet de savoir que la moyenne d'âge des combattants français était de 33 ans, la moitié ayant même plus de 35 ans, alors que l'âge moyen dans le camp adverse était de 26 ans. Les défenseurs de Verberie venaient de régions ou pays très divers : Compiègne, Bordeaux, Bayonne, Chartes, Le Mans, Côte d'Ivoire, Haute Volta ou encore d'Afrique du Nord. Ils ont donc été nombreux à mourir loin de chez eux.

Ces pertes peuvent paraître anecdotiques par rapport à celles de la campagne, mais cela souligne bien la qualité des combattants de 1940 que le poids de la défaite a occulté. Ils ont été nombreux à se battre jusqu'au sacrifice total, comme à Verberie, tenant l'ennemi en échec pendant plus de 48 heures, sans ravitaillement, sans quasiment dormir et ceci malgré des pertes importantes et une disproportion flagrante des moyens. Le mot de la fin revient à Henri Amouroux qui a écrit dans *le peuple du désastre* : « A Verberie, dans l'Oise, ils sont plusieurs dizaines, chairs gonflées et noircies, visages couverts de mouches vertes, soldats tombés dans des batailles pour l'honneur, que des équipes de prisonniers ossoyeurs, commandées par des Allemands, enterreront finalement dans des fossés ou des trous d'obus, dont le fond a été comblé par des cadavres d'animaux. »



Traversée de la Nonette par les troupes allemandes dans le secteur de Senlis. Certains de ces soldats viennent peut-être de Verberie. (DR)

Lexique des abréviations :

AR Régiment d'artillerie allemand
BCC Bataillon de Chars de Combat
BMM Bataillon de Mitrailleurs Motorisés
CA Corps d'Armée
Cie Compagnie
DCr Division Cuirassée
DI Division d'Infanterie
DIA Division d'Infanterie d'Afrique
DIC Division d'Infanterie Coloniale
DINA Division d'Infanterie Nord-Africaine
DLI Division Légère d'Infanterie
FM Fusil Mitrailleur
GRCA Groupe de Reconnaissance de Corps d'Armée
GRDI Groupe de Reconnaissance de Division d'Infanterie
GQG Grand Quartier Général
ID Division d'infanterie allemande
IR Régiment d'infanterie allemande
PC Poste de commandement
Pz Div Panzerdivision
RA Régiment d'Artillerie
RAC Régiment d'Artillerie Coloniale
RI Régiment d'Infanterie
RIC Régiment d'Infanterie Colonial
RICMS Régiment d'Infanterie Coloniale Mixte Sénégalais
RR Régiment Régional

Bibliographie :

Rapport du commandant Bel (94e RI)
Rapport du colonel Boivin (7e RIC)
JMO du 25e GRC A
JMO du 1er BCC
Extrait du JMO de la 4e ID
Ouvrage :
Verberie Juin 1940, Edition Mairie de Verberie, juin 1940, avec la participation d'Erik Barbanson
Historique de la 2e Cie du 1re BCC de Erik Barbanson et Patrick Binet, Editions PBCO, 2009

Remerciements :

Je remercie l'association GRCA pour son apport. Cette association, dans un souci de compléter son site :
<http://grca.free.fr/index.htm> recherche tous documents et photos sur les GRDI et GRCA.

Rommel

perce la ligne Weygand

par Cédric Mas



HITLER ET ROMMEL

Lorsque la poche de Dunkerque est définitivement réduite, les Allemands préparent déjà la phase suivante de l'invasion de la France. Hitler a diffusé une nouvelle circulaire le 31 mai décrivant ce qui va devenir l'opération "Fall Rot", l'offensive qui doit *"détruire les forces alliées restant en France qui suivra de plus près les combats d'Artois et de Flandre"*. Si les Allemands ont renforcé leurs effectifs en infanterie en engageant plusieurs corps d'armée frais, les divisions de panzer n'ont pu reconstituer complètement leurs effectifs. Elles ont toutefois bénéficié d'un temps de récupération, et leur moral est au plus haut après l'incroyable succès obtenu dans le nord de la France. Il s'agit maintenant d'exploiter la destruction des unités mobiles et le rembarquement du corps expéditionnaire britannique⁽¹⁾, et attaquant tout au long de la ligne de front. La disponibilité des forces fait que les offensives vont s'échelonner de la côte jusqu'à la ligne Maginot, les premiers coups devant être portés dans le secteur de la Somme, et notamment de la tête de pont d'Abbeville, objet de récents combats.

C'est le Heeresgruppe B de von Bock qui englobe trois armées en première ligne qui va mener les opérations. Il dispose de la moitié des panzers, dont le 15^{ème} corps d'armée motorisé⁽²⁾, auquel est rattachée la 7^{ème} division de panzers commandée par le général Rommel. Cette unité s'est taillée en quelques jours une réputation et une célébrité au sein de l'armée allemande mais aussi auprès des médias. Elle a ainsi été la première à franchir la Meuse, avec une journée d'avance sur les prévisions. Sa "chevauchée fantastique" dans la nuit du 16 au 17 mai a joué un rôle essentiel dans l'effondrement du front français, précédant les Français sur leur ligne de repli de la Sambre et de l'Oise⁽³⁾. Si ces épisodes, comme les combats autour d'Arras de Rommel contre les Britanniques sont souvent relatés et connus, la suite de la campagne est moins connue, et nous vous proposons d'étudier les opérations qui vont amener Rommel à percer la ligne Weygand lors du "Fall Rot". Cette bataille est pourtant intéressante car elle recèle de nombreuses informations sur la méthode Rommel et sur sa personnalité.

Face à la Ligne Weygand

Le généralissime Weygand, qui a pris la suite de Gamelin, a mis en place une nouvelle ligne de défense, la "ligne Weygand" sur laquelle il a déployé les unités disponibles, formée de divisions de réserves et d'unités motorisées reconstituées en groupes mobiles. Cette ligne est pourtant faiblement tenue, car malgré l'avis de plusieurs de ses subordonnés, Weygand a refusé d'évacuer la ligne Maginot ou de la dégarnir pour renforcer ses défenses. En revanche, il a diffusé une nouvelle doctrine tactique, issue des enseignements tirés de la campagne en mai en Belgique, et imposée par la faiblesse de ses effectifs : quadrillage du terrain en profondeur, regroupement des fantassins dans des points d'appui défendus tout azimut et renforcés par de l'artillerie, et placés aux carrefours et sur les routes, afin de priver les panzers de leur capacité à percer en profondeur le dispositif.

1 - Il ne reste d'une division d'infanterie, la 51st Highland division renforcée par les tanks de la 1st Armoured division.

2 - Du général Hoth, il encadre les 5^{ème} et 7^{ème} divisions de panzer et la 2^{ème} division d'infanterie motorisée.

3 - Voir Cédric MAS, *Rommel*, Economica 2014, pp. 58-62.

4 - Entre Hangest sur Somme et Condé-Folie, à proximité du hameau de La Breilloire ;

5 - La reconnaissance aérienne effectuée par Saint-Exupéry ne les a pas vus, et les Allemands se contentent de tenir le pont, sans étendre leur tête de pont sur la rive sud de la Somme ;

6 - Deux régiment d'infanterie coloniale mixte sénégalais ;

Dès le 3 juin, Rommel effectue le repérage de la zone dans laquelle sa division va attaquer, que les Allemands appellent "secteur de Condé-Folie". Le déploiement de la division est effectué à partir du 4 juin au soir et dans la nuit, afin que l'arrivée des panzers ne soit pas repérée par l'ennemi. Le plan de Rommel est simple : une fois en possession d'une tête de pont au sud de la Somme⁽⁴⁾, il foncera sur Airaines, carrefour important, tandis que son infanterie élargira la brèche en prenant Hangest s/ Somme (à gauche) et Condé-Folie et Longpré les Corps Saints (à droite). Même s'il n'a pas encore été confronté à la nouvelle tactique défensive des Français, Rommel a une grande expérience de l'offensive, depuis la Première guerre mondiale, et son plan montre d'emblée qu'il ne compte pas s'attarder à réduire les nombreux points défensifs mais s'enfoncer le plus en profondeur possible en profitant de la mobilité de ses panzers, capables d'avancer et de tirer en même temps. Il doit ainsi foncer sur Rouen et prendre les ponts sur la Seine, ce qui est l'objectif de la première phase de l'offensive. Du côté allemand, l'assaut initial est le fait du Pionier-bataillon 58 et du Schützen-regiment 6, mais Rommel souhaite rapidement faire passer ses blindés du Panzer-regiment 25 et de l'Aufklärung-abteilung 7 pour percer en profondeur. Les Allemands sont confiants et ils ont raison.

Pour son attaque, Rommel bénéficie de deux ponts intacts⁽⁵⁾ sur la Somme solidement tenus par les Allemands, malgré plusieurs tentatives de contre-attaques françaises. Il profite aussi, sans le savoir, du fait que ces points de passage ont été "oubliés" par le haut commandement, Weygand n'est pas au courant du fait que les Allemands possèdent dans cette zone des ponts intacts. C'est ce qui explique que les réserves mobiles positionnées par les Français, principalement le groupe motorisé de Langle de Cary est plus à l'est. Mais Rommel va aussi avoir la chance d'attaquer les Français en pleine relève. En effet, face à sa zone d'attaque, les unités de la 5^{ème} division d'infanterie coloniale remplacent celles de la 5^{ème} brigade de cavalerie (3^{ème} division légère de cavalerie). Outre le fait que les défenseurs français qui vont combattre les panzers ne connaissent pas le terrain, leur soutien d'artillerie n'est pas en place au matin du 5 juin. Au moment de l'offensive, les Français sont donc en train de déployer deux régiments d'infanterie coloniale, les 44^{ème} et 53^{ème} RICMS⁽⁶⁾, chacun avec deux bataillons sur les points d'appui de la première ligne et un bataillon en réserve.

L'artillerie est en train de se mettre en position, mais les retards pris dans la nuit du 4 au 5 juin font que des éléments du 6^{ème} Dragons, qui tenait jusque-là le front, n'ont pas encore été relevés et vont devoir combattre. Les unités coloniales ont reçu l'ordre de tenir sans esprit de recul, mais outre le manque de connaissance d'un terrain trop important pour les effectifs disponibles, elles n'ont pas récupéré d'une longue marche du 3 juin de 32 km effectuée sous une chaleur accablante.

Les positions françaises sont les suivantes :

1^{er} bataillon du 53^{ème} (commandant Brusa) défend la première ligne de la vallée de la Somme entre Longpré et Condé-Folie (soit 3 km) : Condé-Folie est tenue par la 2^{ème} compagnie avec mitrailleuses, mortiers de 81 et canons antichars de 25 de la compagnie de soutien, la 3^{ème} compagnie est dans le bois de Rivière à l'est du village, le PC du bataillon et la 1^{ère} compagnie tient le village de Rivière.



LE GÉNÉRAL ERWIN ROMMEL

La gauche du bataillon est tenue par des éléments de Dragons non encore relevés avec lesquels aucun contact n'a encore été pris.

Airaines est tenu par le 2^{ème} bataillon du 53^{ème} (Commandant Seymour), avec les compagnies déployées dans toutes les directions (5^{ème} compagnie face l'est et le sud-est, la 6^{ème} compagnie vers l'ouest et le sud-ouest et la 7^{ème} compagnie vers le nord et le nord-est) et bien renforcées par les armes collectives du régiment (canons de 25 et un même canons de 37 antichar).

Le 3^{ème} bataillon du 53^{ème} (Commandant Costa) tient le village du Quesnoy sur Airaines, transformé en point d'appui : la 9^{ème} compagnie vers l'ouest et le nord-ouest, la 10^{ème} compagnie vers le sud-ouest et la 11^{ème} compagnie face au sud et au nord-est.

L'état-major du 53^{ème} régiment commandé par le colonel Polidori est dans le Château du Quesnoy.

Les positions du 44^{ème} RICMS sont plus étendues vers l'est, avec le 1^{er} bataillon défendant la vallée de la Somme entre Picquigny et Hangest sur Somme (les deux localités exclues), le 2^{ème} bataillon prolongeant la ligne d'Hangest sur Somme inclus jusqu'à Condé-Folie exclu, et le 3^{ème} bataillon en réserve le long de la rivière St Landon (points d'appui de Soues, Le Mesges et Cavillon).

L'artillerie de la 5^{ème} division étant en train d'arriver, la 3^{ème} division légère de cavalerie a laissé 4 batteries en place (3 batteries de 75 du 72^{ème} R.A., une batterie de 75 du 21^{ème} R.A.C. et deux pièces de 155 court du 5^{ème} groupe du 221^{ème} R.A.L.).

L'attaque initiale

L'attaque commence par l'avance des pionniers allemands de Rommel qui sécurisent les deux ponts sur la Somme, et enlèvent les rails et les traverses afin de permettre aux panzers d'emprunter le pont de voie ferrée intact. La préparation d'artillerie débute à 3h30 et ne dure qu'une demi-heure mais elle surprend les Français qui arrivent à peine sur leurs positions.

Dès 4h30, les fantassins s'élancent avec un soutien en artillerie limité (deux abteilung seulement) tandis que plus à l'ouest, l'assaut est effectué en canots par la 2^{ème} division d'infanterie motorisée contre Longpré.

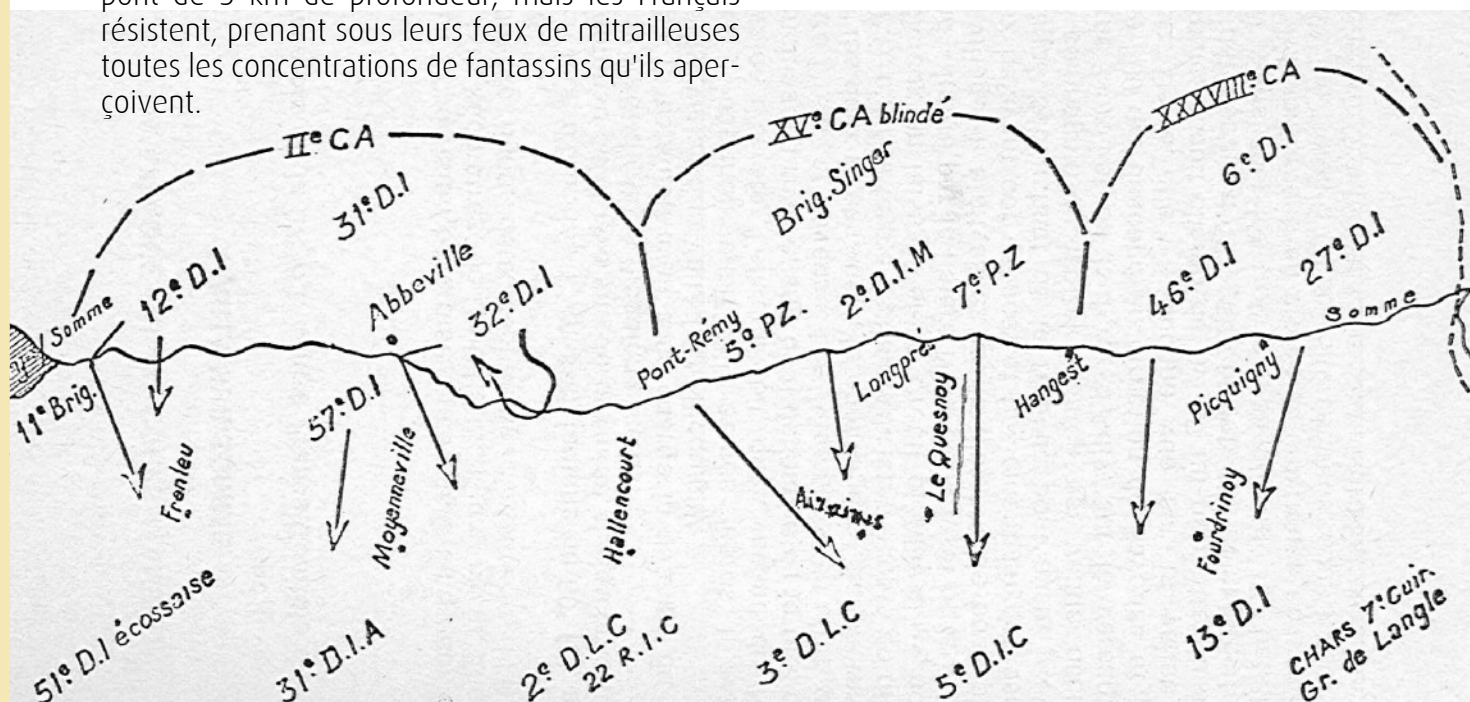
Le Schützen-regiment 6 s'étend, repoussant les postes du 2^{ème} bataillon du 44^{ème} RICMS commandé par le commandant Mercury, qui a posté dans la nuit ses compagnies comme il a pu : la 5^{ème} compagnie renforcée tient Hangest-sur-Somme, la 6^{ème} compagnie sur l'éperon de la Breilloire et la 7^{ème} compagnie tient le bois des Communes. C'est donc la 6^{ème} compagnie du capitaine Husson qui subit de plein fouet l'assaut lancé par l'infanterie allemande.

Les sections sont arrivées dans la nuit et se sont déployées le long du chemin allant de Condé-Folie à Hangest, environ 800 mètres au sud de la Somme. Les hommes ont creusé quelques trous et profitent aussi des nombreux petits bois qui parsèment une zone assez plate. C'est la section du lieutenant Philippe, renforcée par un groupe de mitrailleuses qui subit le premier assaut.

Les Allemands établissent rapidement une tête de pont de 3 km de profondeur, mais les Français résistent, prenant sous leurs feux de mitrailleuses toutes les concentrations de fantassins qu'ils aperçoivent.

Les Français résistent et infligent des pertes sensibles aux assaillants, même s'ils sont soumis aux bombardements en piqué des stukas. Les tirs de mitrailleuses clouent les fantassins allemands, tandis que l'artillerie française arrose la zone. Les officiers coloniaux qui tiennent ainsi entendent le cliquetis de chenilles de chars dans la vallée, ce qui ne présage rien de bon. La priorité de Rommel est d'abord de faire traverser ses blindés mais un Panzer IV se met en travers du pont, bloquant toute la colonne. Et la traversée prend du retard, car il fait dégager le char lourd. Rommel est présent et dirige personnellement la manœuvre, pressant tout le monde. Ce n'est que vers 10h30 que les premiers panzers peuvent déboucher de la vallée de la Somme et parviennent sur le plateau par un vallon face à la Breilloire.

Les 3^{ème} et 4^{ème} sections de la 6^{ème} compagnie sont submergées, malgré l'engagement de quelques automitrailleuses positionnées en réserve (une section de la CAB 1). Arrivés dans la nuit, les tirailleurs sénégalais ont mal placé leurs deux canons antichars de 25, qui ne couvrent pas un ravin à fond plat par lequel les panzers débouchent. D'après des témoignages, les Allemands commencent dès cet instant à exécuter des tirailleurs sénégalais capturés. Les panzers progressent vers le bois des communes tenu par la 7^{ème} compagnie du 44^{ème}, et où sont placées les batteries d'artillerie du secteur. Le bois est attaqué en fin de matinée. Les panzers pénètrent dans les layons du bois et détruisent les canons antichars et les mitrailleuses. Le bois est rapidement dépassé et les défenseurs qui refluent se retrouvent coincés à la lisière sud, la plaine face à eux étant battues par les tanks ennemis.





LES ALLEMANDS FRANCHISSENT LA SOMME AVEC L'APPUI DE LEURS CANONS AUTOMOTEURS

C'est à ce moment qu'une contre-attaque prescrite vers 7 heures du matin se développe. Les deux bataillons qui tiennent Airaines et Quesnoy sur Airaines se déploient et s'avancent dans la plaine vers le nord-est. Ils recueillent des rescapés, et s'établissent dans des bois dessinant un arc de cercle du bois de Rivière à celui de la Fosse à Chaudrons. Le front à l'air de tenir même si cet effort a dégarni les points d'appui, qui ne sont plus occupés que par une compagnie chacun. La résistance des Français ne faiblit pas, même si en plusieurs endroits, les tirailleurs se débandent face aux panzers.

A partir de midi, les positions d'Airaines et de Quesnoy voient refluer de nombreux éléments épars, à commencer par plusieurs canons anti-chars qui sont immédiatement mis en batterie. Au même moment, les panzers semblent se regrouper en arrière et la situation semble se calmer. En fait, Rommel rassemble sa division dans une tête de pont suffisamment profonde.

A 15 heures, le gros de la division est passé et rassemblé : le Panzer-regiment 25, le Schützen-regiment 7, une partie de l'artillerie, la Flak, l'Aufklärung-abteilung 37, le Kradschützen-bataillon 7. Tandis que les fantassins du Schützen-regiment 6 s'infiltrèrent pour élargir la brèche comme convenu, le reste de la division fonce plein sud à travers champs à partir de 16h00. Les véhicules sont toutefois en butte aux tirs émanant des bois et des points d'appui sur les flancs. Rommel doit envoyer des hommes, des pionniers,

des motocyclistes vers Hangest-sur-Somme qui résiste bravement. La résistance d'Hangest l'oblige même à engager un bataillon de panzer qui arrose à distance sans s'engager dans le village. Dans l'après-midi, après le départ des panzers, Rommel engage la compagnie d'obusiers lourds motorisés qui tire à bout portant sur les habitations.

La division emmenée par Rommel s'enfonça donc, et se heurte aux positions françaises au Quesnoy sur Airaines. L'attaque est lancée en trois colonnes de panzers, entourés de motocyclistes, qui ouvrent la marche aux autres véhicules. Une des colonnes défonce la grille du château et capture l'état-major du régiment, qui a essayé de résister malgré l'absence de canons antichars. Tandis que les Français font face et tiennent le village, les colonnes contournent le point d'appui, et s'enfoncent, poussant les batteries de 75 qui se replient après des tirs qui infligent de nouvelles pertes aux panzers.

La résistance est héroïque dans Quesnoy sur Airaines, surtout que plus à l'est, le groupement motorisé Langle de Cary reçoit l'ordre de lancer une contre-attaque vers Hangest, le long de la rive gauche du St Landon. Il s'agit de dégager les points d'appui encerclés de Riencourt, Cavillon, Le Mesges et Soues. La contre-attaque fixée pour 15 heures est annulée à deux reprises, et le groupement Langle de Cary restera inemployé le 5 juin, du fait des hésitations du commandement. Ses chars seront déployés en arrière et échangeront quelques tirs avec les panzers sans conséquences. Rommel ordonne, malgré les tirs d'artillerie et la résistance sur ses flancs et arrières des points d'appui français, de poursuivre vers le sud-ouest jusqu'à Montagne-Fayel, qui est même dépassé. Il pousse ses hommes à exploiter au maximum la percée de la ligne Weygand. Au soir du 5 juin, la tête de pont de Rommel fait déjà plus de 13 km de profondeur, tandis que tout au long de la Somme, les brèches dans la ligne Weygand se succèdent. Mais les points d'appui tenus par les coloniaux résistent tous admirablement. Rommel se concentre sur Quesnoy et Airaines, qui bloquent sa route de ravitaillement. Il ordonne une attaque à revers du village à partir de 18 heures.



Pour autant, l'attention de Rommel est portée vers l'avant, et il se désintéresse d'autant plus des positions ennemies laissées en arrière que la plupart vont résister plusieurs jours (Airaines ne se rendra que le 7 juin, et de nombreux soldats noirs prisonniers seront exécutés pour être "punis" de cette résistance, à commencer par le capitaine N'Tchoréré).

L'exploitation

Le 6 juin, la 7^{ème} division de panzers continue à avancer (jusqu'à une ligne Beaucamps-Eplessier), soit une avance de 20 km. La progression est contrariée par la présence en avant et sur les flancs de blindés français, et aussi par la résistance des coloniaux dans les villages sur la Somme, qui réduisent le ravitaillement. Le ralentissement est tel que le 6 juin au soir, les panzers sont rejoints par les éléments de tête des divisions d'infanterie qui suivent !

SECTION DE MORTIER ET FANTASSINS À L'ASSAUT DES HAUTEURS ENTRE HANGEST ET CONDÉ-FOLIE AU NIVEAU DE LA VOIE FERRÉE PARIS-BOULOGNE

A l'aube du 7 juin, la situation reste confuse car les Allemands ont repéré la constitution d'un nouveau front, formé d'unités françaises en arrière, sur une ligne le long de la Bresle et de la Poix. La position est formée autour de la 40^{ème} division d'infanterie rassemblée autour d'Aumale, et qui regroupe trois demi-brigades de chasseurs alpins, dont une de retour de Norvège. Le 15^{ème} corps blindé est réorienté vers l'ouest pour encercler les unités contre la côte atlantique, comme une réédition de la manœuvre de Dunkerque. Il faut donc foncer sur Rouen et traverser la Seine pour se rabattre ensuite. Rommel reçoit l'ordre de foncer à l'ouest de Poix, dans une zone où les reconnaissances aériennes ont cru repérer un vide dans ce dispositif en formation.

Il s'élançait donc le 7 juin à l'aube en deux colonnes : à droite une colonne menée par une compagnie de panzers, avec le Schützen-regiment 7 renforcé d'artillerie et à gauche, la colonne du régiment de panzers, avec l'Aufklärung-abteilung 37, le Schützen-regiment 6, une abteilung d'artillerie de campagne, la Flak. Rommel commande personnellement la colonne principale de gauche. L'avance est rapide, et les prisonniers capturés sont nombreux. Les ordres de Rommel sont simples : "éviter les villages (dont la plupart étaient barricadés) et toutes les routes principales ; progresser droit à travers champs, nous assurant ainsi un effet de surprise sur le flanc et l'arrière de l'ennemi".



FANTASSINS À L'ASSAUT DES HAUTEURS ENTRE HANGEST ET CONDÉ-FOLIE AU NIVEAU DE LA VOIE FERRÉE PARIS-BOULOGNE

Au soir du 7 juin, la 7^{ème} division de panzer a atteint une zone Saumont – Ménerval – Feuquières, à plus de 40 km de sa base de départ.

La 7^{ème} division a parcouru des positions ennemies en tout terrain à pleine vitesse. Le journal de marche du bataillon de reconnaissance divisionnaire signalera : "à cette occasion, les chauffeurs doivent être particulièrement félicités car ils ont dû conduire sous les ordres d'un général qui n'avait qu'un mot : "pour ma division, rien n'est impossible !" Rommel soumet ses unités à une cadence exceptionnelle car il a l'expérience de ces phases d'exploitation où la vitesse et la témérité obtiennent plus de résultats que la prudence et la méticulosité. L'ennemi est battu et il importe de lui enlever toute possibilité de rétablir ses positions. C'est ainsi qu'il désobéit même à un ordre d'arrêt reçu du corps vers 13h40, et continue la marche en avant contre l'ennemi comme contre ses supérieurs...

Des groupes importants sont capturés sans combats avec leurs officiers, des dépôts de munitions sont saisis, et à part quelques accrochages, les combats sont rares. Le journal de marche de la division signale même qu'un bombardier français est abattu au fusil ! C'est ainsi qu'il ordonne à ses unités de reconnaissance de poursuivre l'avance dans la nuit du 7 au 8 juin, or, des tanks britanniques sont repé-

rés, et Rommel décide de replier ses reconnaissances au petit matin pour éviter des pertes, et préserver ses automitrailleuses, non sans avoir intercepté les ordres de repli français. En effet, les tanks de la 3rd armoured brigade se replient bientôt suivis par la 17^{ème} division légère qui recule derrière l'Andelle.

Au matin du 8 juin, après avoir percé la ligne Weygand et avancé pendant 3 jours, Rommel doit maintenant foncer vers la Seine dans l'espoir de prendre un pont intact. Une fois son plan audacieux validé par le 15^{ème} corps, Rommel organise une conférence le 9 juin au matin à Ménerval, puis la division s'élance vers 10h30. Rommel fonce à la tête d'une avant-garde forte et mobile (l'Aufklärung-abteilung 37, le Kradschützen-bataillon 7, une compagnie de panzer, une batterie d'artillerie et une de Flak). Ce n'est que vers midi le 8 qu'il essaie de forcer l'Andelle à Sigy sur Andelle, par un gué qui est bloqué par un panzer en panne. Finalement ses automitrailleuses capturent deux ponts intacts à Normanville. Rommel envoie donc sa division passer la rivière à Normanville puis avancer jusqu'à La Chapelle.

L'échec final de la poursuite

L'avance se fait toujours sur deux colonnes, à droite l'Aufklärung-abteilung 37 renforcé d'une compagnie de panzer, d'une batterie d'artillerie, une batterie de Flak, et à gauche le Panzerregiment 25, le Kradschützen-bataillon 7 suivi du reste de l'artillerie et du Schützen-regiment 6. Rommel est renforcé par la brigade de cavalerie du général Senger un Etterlin, pour compenser les pertes et l'usure de sa division. L'avance sur Rouen débute à 18 heures le 8 juin. Il se heurte dans sa progression à de nombreux détachements français ou anglais en pleine retraite. La progression se fait une nouvelle fois à travers champs pour contourner les mûles de résistance ennemis, placés aux carrefours. L'avance de Rommel est cependant ralentie par l'absence de cartes, et la destruction des panneaux indicateurs qui font que les colonnes sont en permanence éclairées par des petits groupes (le bataillon de reconnaissance est ainsi séparé en trois ou quatre éléments) pour identifier la bonne route. Ce morcellement des unités occasionne des pertes.

Au soir du 8 juin, la 7^{ème} division est à 7 km à l'est de Rouen. Les accrochages sont fréquents et le nombre de prisonniers capturés augmente. Les Allemands sont l'objet de plusieurs attaques aériennes de chasseurs Morane, dont un est abattu. Les colonnes sont finalement arrêtées à l'entrée de Boos par des chars français.


La défense des ponts est assurée par 5 groupes francs de cavalerie français, déterminés à ne pas se laisser surprendre, et qui rempliront admirablement leur mission, dans l'obscurité et au milieu des convois de véhicules civils et militaires de toutes armes.

A 21h, Rommel relance l'attaque des panzers et des automitrailleuses de son bataillon de reconnaissance vers les ponts sur la Seine : Tourville puis Elbeuf. Vers 1 heure du matin, les motocyclistes sont à proximité des ponts. Mais les panzers arrivent trop tard, et lorsque les Allemands attaquent les barricades dressées devant le pont, ceux-ci sautent les uns après les autres dans la nuit.

Tandis que la 5^{ème} division s'enfonce dans un combat dans Rouen en flamme, la 7^{ème} division de panzers de Rommel est coincée dans la boucle de la Seine à l'est de la cité martyr. Rommel se montrera particulièrement vexé de cet échec, mais il aura rapidement l'occasion de se rattraper.



COLONNE DE LA 7. PZ DIV. LONGEANT LE MASSIF CALCAIRE AU DESSUS D'HANGEST



DÉGÂTS DES MORTIERS DE PART ET D'AUTRES DE LA DOLINE ENTRE HANGEST ET CONDÉ-FOLIE. LES PREMIERS ÉLÉMENTS ALLEMANDS Y STATIONNENT DÉJÀ

Bilan et conclusion

Lorsque Rommel attaque, il bénéficie par rapport aux autres unités de deux ponts intacts, et il va donc pouvoir établir rapidement une tête de pont et s'enfoncer dans le dispositif. Confronté à un terrain plat, parsemé de bois et de villages fortifiés, Rommel adopte pour sa 7^{ème} division de panzers une formation lui permettant d'avancer en formation de combat à travers champs. Les unités sont déployées et parcourent ainsi en combattant (ou en arrosant le moindre bosquet suspect) des distances de plus en plus grandes. Ce que les Allemands appelleront un "Rommel" est né.

Cette formation déployée est une tactique conçue de manière empirique par Rommel lors de son attaque de la ligne Weygand, et qu'il va rapidement améliorer. Bien que très difficile pour les véhicules, particulièrement les voitures et les camions, cette manière de combattre va se révéler particulièrement adaptée au tempérament du bouillant général comme à la nouvelle tactique défensive des Français. Appelées "Fläschensmarsch", Rommel va constamment s'attacher à perfectionner cette tactique offensive, qui répond

au besoin d'avancer le plus vite possible tout en étant prêt à combattre dans toutes les directions. C'est cette tactique qui sera mise en place lors de son offensive majeure à Gazala par l'Afrikakorps, lui permettant de remporter deux ans après son succès face à la ligne Weygand sa plus grande victoire, et le bâton de Maréchal. Enfin, cette étude ne serait pas complète sans un rappel que, consulté par la propagande de Goebbels pour conseiller le tournage du film célébrant la victoire à l'ouest, Rommel choisira justement l'offensive du 5 juin, qui sera donc intégralement "rejouée" à l'été 1940, ce qui donnera lieu à de nombreux clichés célèbres d'une telle vraisemblance qu'ils sont encore aujourd'hui souvent confondus avec les photos prises lors des "vraies" opérations. 📷

Bibliographie

Les archives NARA et principalement les journaux de marche de la 7^{ème} division de panzers et de l'Aufklärung-abteilung 37 (Rolls NARA T84 - 276 - 00966 à 01051).

Cédric MAS (avec la participation de Daniel Feldmann), *Rommel*, éditions Economica, collection Guerres & Guerriers, Paris 2014.

Jean-Yves MARY, *Le carrousel des panzers "Durch die Weygand Linie"*, vol. 1, Heimdal, Bayeux 2011.

Georges FFORTY, *The Armies of Rommel*, Arms and Armour, London 1997.

P. VASSELLE, *Juin 1940 sur la Basse-Somme*, Imp. Carpentier, Montdidier (Somme).

André LABOULET, *Les combats d'Airaines et environs - Juin 1940*, Imp. Lafosse, Abbeville 1972.

Paul LE TREVIER, *9 juin 1940 - Ce jour où Rouen tomba*, Comever, Rouen 2010.



LE GÉNÉRAL ROMMEL
OBSERVE LES MOUVEMENTS
DE TROUPE



PANZERS DANS LA DOLINE ENTRE HANGEST ET
CONDÉ-FOLIE



LES PANZERS DANS LA DOLINE AU
DESSUS DES MARAIS D'HANGEST SUR
SOMME



SOLDAT FRANÇAIS ET
COLONIAL PRISONNIERS





« ADOPTER UNE FORMATION DE COMBAT
PERMETTANT D'AVANCER A TRAVERS CHAMPS
POUR PARCOURIR EN COMBATTANT DES DISTANCES
DE PLUS EN PLUS GRANDES ... »



Les chars FT dans la défense du territoire français

par Alain Adam



Nous allons nous intéresser, à travers ces quelques pages, au char qui constitue, encore, de nos jours, la plus importante production en série dans l'histoire des matériels blindés français. Ce char de combat, né sur les planches à dessins de l'industriel Renault, courant 1916, aura, de surcroît, une longue carrière opérationnelle et on le retrouvera dans de très nombreux pays, que cela soit pour l'étude ou pour doter des unités de combat, qu'il soit fabriqué par la France ou par des industriels locaux, sous licence. Il y a quelques années des exemplaires ont été récupérés en Afghanistan - l'un d'entre eux se trouve, aujourd'hui, au Musée des blindés de Saumur -, et il semble probable que ces vénérables chars aient servi lors de l'invasion soviétique de 1979, soit une soixantaine d'années après leur sortie de chaîne de fabrication !

À la fin de la Première Guerre mondiale, un peu plus de 4500 chars FT avaient été assemblés par quatre constructeurs (Renault, Berliet, Somua, Delaunay-Belleville), les industries Renault en ayant, à elles seules, fabriqué plus de la moitié. Sur ces chiffres, environ 3500 chars subsisteront dans les dotations de l'armée Française jusqu'en 1934, constituant ainsi la dotation principale de ses unités blindées (soit 27 bataillons).

En 1935, après quelques années de tâtonnement, débute enfin un programme ambitieux de modernisation de l'arme blindée. Si les chars ont quitté l'artillerie (AS : Artillerie Spéciale), les rivalités entre l'Infanterie et la Cavalerie, alors « propriétaires » des chars, aboutiront à des projets réalisés en parallèle, selon des concepts différents, mais dont les matériels se révéleront parfois similaires (la notion « d'arme blindée » ou « arme blindée cavalerie » n'existant pas stricto sensu à l'époque, on parlait de chars de l'infanterie et automitrailleuses de la cavalerie). Dans le cas qui nous intéresse, le char FT fut réservé à l'Infanterie, dans un rôle d'accompagnement du fantassin. Doté de deux armements différents, le canon de 37mm ou la mitrailleuse, notre char sera la victime indirecte du programme de modernisation (en excluant de notre propos le char TSF, le char BS, doté d'un canon de 75mm, mais produit en très petite série, ainsi que diverses expérimentations avec d'autres armements) car, lorsque les constructeurs français proposeront des chars destinés à remplacer le FT, comme le Renault R.35 ou le char Hotchkiss H.35, il sera décidé de conserver l'armement de 37mm dans la mission d'accompagnement d'infanterie et, par souci d'économie, on procédera à la cannibalisation des canons sur les FT.

FT ? Vous avez dit FT ?

Innombrables sont les ouvrages et sites internet utilisant la désignation « FT17 », « FT18 » et « FT31 » ; tout comme des explications plus farfelues les unes que les autres sur l'origine du sigle FT. Ainsi si certains traduisent FT par « Faible Tonnage » ou « Fighting Tank », il ne faut y lire simplement que la désignation habituelle dans la nomenclature de Renault, et ainsi le FT précède par exemple le camion porte char « FU », et succède au châssis tourisme « FS » du même constructeur. Les chiffres accolés au signe FT ne sont bien entendu pas liés non plus au constructeur, ni à la désignation officielle ou à une quelconque notion d'année de fabrication ou de modernisation, mais proviennent d'une source pour le moins particulière ...

L'armée Allemande ! En effet, cette dernière a constitué des manuels à l'usage de ses troupes, décrivant le matériel Français, et dans lesquels on trouvera des désignations pour le moins peu communes, car ne correspondant à rien d'existant en France. Dans le genre, le char de forteresse FCM 2C, qui est lui aussi un rescapé de la première guerre mondiale (mais fabriqué après la fin des combats), se verra nommé « 3C » par nos amis d'outre-Rhin. Le char FT, quand à lui, est désigné FT17 ou FT18 selon si sa tourelle est octogonale ou ronde. De fil en aiguille, une variante « FT31 » fut aussi imaginée, se voulant correspondre au programme de modernisation des mitrailleuses, mené en 1935 - qui avait consisté à remplacer la mitrailleuse Hotchkiss Mle 1914 de 8mm par une mitrailleuse Reibel Mle 31 de 7.5mm. La réalité est que cette désignation n'a jamais été utilisée dans les documents militaires ou industriels mais est apparue après-guerre dans un premier temps dans des ouvrages anglo-saxons, puis par la suite en France.

Définitivement, et pour simplifier (car y compris en France, l'engin reçut de multiples appellations), la désignation la plus officielle à retenir est « **Char FT** » avec l'éventuelle distinction « **char canon** » lorsque doté du canon de 37mm APX SA18, ou « **char mitrailleuse** » lorsque armé de la mitrailleuse Hotchkiss de 8mm ; cette dernière désignation sera également utilisée, sans distinction particulière, pour les chars ayant perçu la mitrailleuse Reibel.

La modernisation

Le nombre de chars désarmés ne cesse donc de progresser et la France se retrouve, à la déclaration de guerre, en septembre 1939, avec, sur les bras, un parc de 1200 blindés sans masques ni canons, incapables de jouer un quelconque rôle dans les combats à venir ; on n'aura de cesse, dès lors, d'essayer de leur trouver de nouveaux emplois, de leur offrir une seconde vie. Il y aura de multiples tentatives, conversion en tracteur, aide au franchissement avec système de lance-fascines ou porteur de passerelles, dragueur de mines, poseur de câbles télégraphiques, excavateur de tranchées, jusqu'à imaginer un char « torpille » (sans équipage mais bourré d'explosifs), et bien d'autres projets qui sortent du cadre de notre propos. Dans certains cas, on dota simplement l'équipage d'un fusil mitrailleur, comme nous le verrons un peu plus tard.

Ainsi, lorsque la guerre est déclarée en septembre 1939, la France dispose en métropole de 1445 chars FT en service, et 1235 sans armement. On arrivera au chiffre de 1580 chars armés au 15 novembre 1939 en comptant l'outre-mer (AFN et Levant, excluant les chars se trouvant en Indochine et à Madagascar).

Sur les 1580 chars dotés d'armement nous pouvons identifier 10 BCC en France (630 ex.), 4 bataillons stationnent en Outre-mer (135 ex. ; dotation partielle pour certaines unités en cours de modernisation), 200 chars se trouvent en unités régionales en France (50 sections de 4 chars), 60 en pelotons de défense des grandes villes outre mer (20 sections de 3 chars), 330 arment encore les bataillons de manœuvre (futurs BCC de la série 40 à 49), et 225 sont en réserve pour les armées et à l'instruction.

Sur les 1235 chars sans armement, 233 sont prévus à titre de remplacement des unités de combat, pendant que les autres ont des utilisations secondaires (ponts Bourguignon, dragueurs de mines, char-rues Bajac, pionniers SARM etc.). Dans la réalité, très peu de ces chars furent utilisés dans la mission prévue, et on a même du mal à trouver les 2 ou 3 chars désarmés réglementaires par BCC.

En novembre 1939, 8 bataillons de manœuvre sont transformés en BCC (40^e, 41^e, 42^e, 43^e, 44^e, 46^e, 47^e, 48^e BCC). À l'origine, un bataillon de manœuvre, composé au deux tiers de la dotation d'un BCC, est équipé par quelques chars modernes (3 en théorie) et 33 chars FT. Sont versés dans les réserves 264 chars FT armés, remplacés par des B1bis, R35 ou H35 neufs à hauteur d'une dotation complète par BCC, à savoir 45 pour les chars légers et 34 pour les chars moyens. Les 40^e BCC et 48^e BCC ne recevront leurs chars modernes qu'à partir du 19 mai 1940, le 45^e BCC ne sera formé qu'en décembre 1940, sur char Hotchkiss et le 49^e BCC ne sera finalement formé qu'en janvier 1940, sur char B1bis. C'est ainsi qu'au cours de l'hiver 1939-1940, la France compte environ 480 chars FT armés, sans mission affectée si ce n'est l'instruction au sein des dépôts, et servir de remplacement pour les bataillons encore armés avec le char FT.

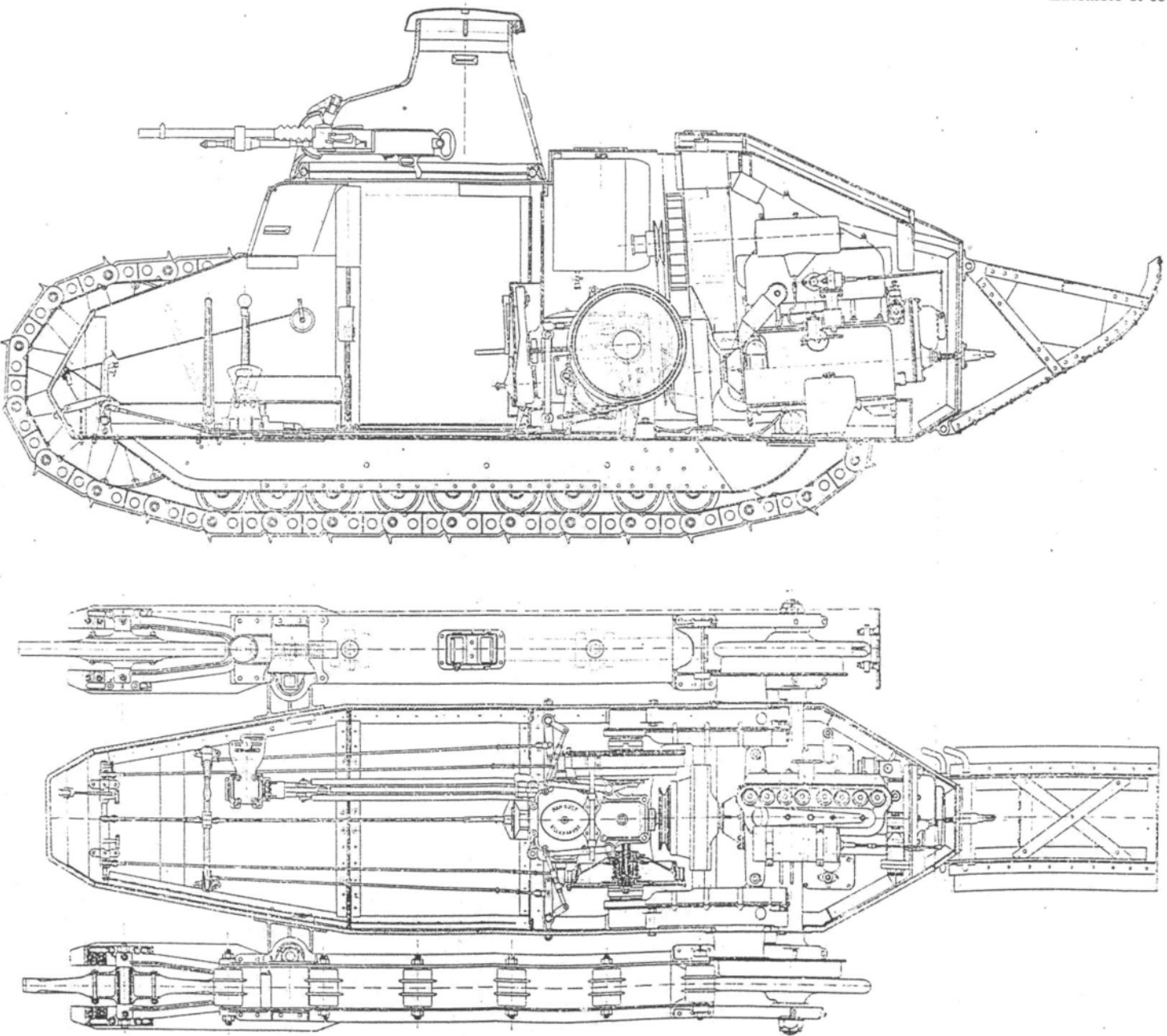
Les 6^e et 32^e BCC, formés en septembre 1939, seront dotés de chars modernes Renault en novembre de la même année, tandis que les 11^e, 18^e, 29^e, 30^e, 31^e, 33^e, 36^e et BCTC resteront dotés de chars FT. Chacun de ces bataillons est à la dotation réglementaire de 63 chars FT. En Afrique du nord et au Levant existent alors les 62^e BCC (15 FT), 63^e BCC (30 FT), 64^e BCC (45 FT) et 66^e BCC (45 FT). Pour mémoire, en mars 1940 le 63^e BCC sera complètement modernisé et doté de chars R.35, ses chars FT servant à la formation de la



CACL (Compagnie Autonome des chars du Levant).

Précisons qu'il existe aussi à l'époque la CAFT (Compagnie Autonome du Front Tunisien), qui a été formée suite à la modernisation d'une unité en AFN, et que l'on trouve aussi quelques chars en Indochine (CCLI : Compagnie de chars légers d'Indochine) et à Madagascar, que nous écartons de cette étude.

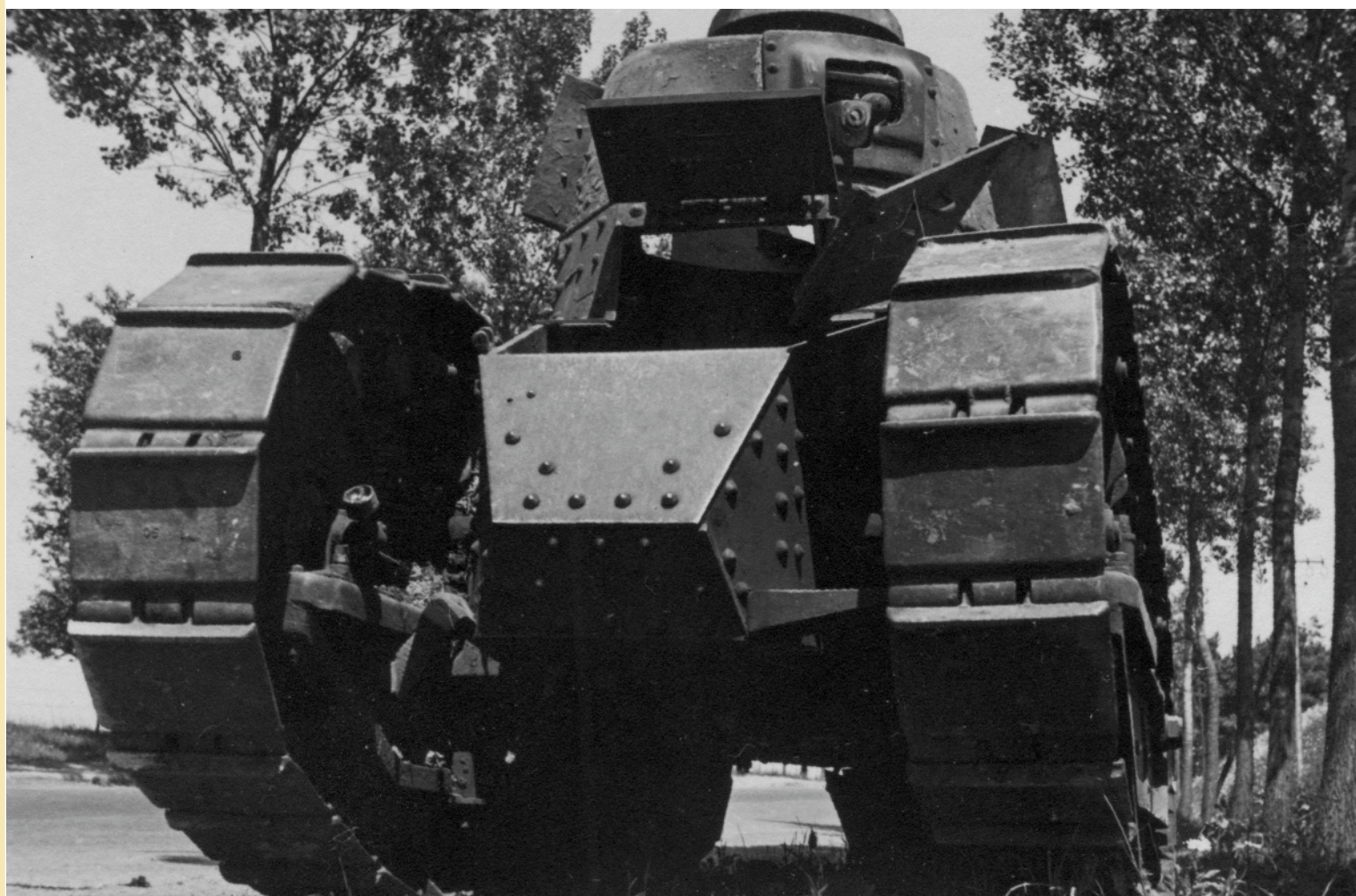
PLANCHE n° 15
Ensemble et coupe du cha



EXTRAIT DU MANUEL

Les sections régionales de chars FT portés

Dans un but d'appui des troupes situées sur les arrières (régiments régionaux), il fut décidé de leur octroyer un petit parc de chars FT mitrailleuses. Ainsi c'est par section de 4 chars (et 4 porteurs de chars pour leur faciliter les déplacements, 1 des matériels de chaque type étant de remplacement) que 200 chars furent déployés dans toute la France. Différentes analyses précédentes apportent des chiffres sensiblement différents : 46 sections / 184 chars, ou encore 48 sections / 192 chars, mais il semble d'après la numérotation identifiée que le nombre final - et au passage plus « rond » - de 200 chars pour 50 sections soit le bon, sachant qu'à la mobilisation, 46 sections avaient été, effectivement, formées. Ci-dessous, la liste ainsi établie par nos soins.



Le Dossier

N° de section	Région	Localisation	Dépôt	n° Régiment Régional	Commandant
1	1	Lille - Douai	509	12(4) ou 514(4)	
11	1	Lille - Douai	509	12(4) ou 514(4)	
12	1	Lille - Douai	509	12(4) ou 514(4)	
13	1	Lille - Douai	509	12(4) ou 514(4)	
14	1	Lille - Douai	509	12(4) ou 514(4)	
15	1	Lille - Douai	509	12(4) ou 514(4)	
16	1	Lille - Douai	509	12(4) ou 514(4)	
17	1	Lille - Douai	509	12(4) ou 514(4)	
2	2	Amiens	504	28 ^e	
21	2	Amiens	504	28 ^e	
22	2	Amiens	504	28 ^e	
3	3	Rouen-Le Havre	503	31 ^e	
31	3	Rouen-Le Havre	503	31 ^e	Lieutenant Louvard
4	4	Le Mans	501	41 ^e	
41	4	Le Mans	501	41 ^e	
5	5	Gien - Bourges (Vierzon)	501	53e(2)	Lieutenant Boucher
51	5	Gien - Bourges	501	51e(1) ou 53e(2)	
52	5	Gien - Bourges	501	51e(1) ou 53e(2)	
6	6	Metz	507	68 puis 64e	Lieutenant Cornuat
61	6	Metz	507	68 ^e	
7	7	Besançon	506	77 ^e	
71	7	Besançon	506	77 ^e	
8	8	Dijon	506	81 ^e	
81	8	Dijon	506	81 ^e	
9	9	Tours-Angoulême-Limoges	501(91) ou 502(92)	91e(1) ou 92e(3)	
91	9	Tours-Angoulême-Limoges	501(91) ou 502(92)	91e(1) ou 92e(3)	
92	9	Tours-Angoulême-Limoges	501(91) ou 502(92)	91e(1) ou 92e(3)	
93	9	Tours-Angoulême-Limoges	501(91) ou 502(92)	91e(1) ou 92e(3)	
111	11	Nantes	505	111 ^e	Lieutenant Mallet
131	13	Saint Etienne	504	131 ^e	s-lieut Génot?
132	13	Saint Etienne	504	131 ^e	s-lieut Génot?
133	13	Clermont-Ferrand	504	132 ^e	Lieutenant Faure
134	13	Clermont-Ferrand	504	132 ^e	
141	14	Lyon-Grenoble-Chambéry	504	142e(3) ou 143e(1) ou 147e(1)	
142	14	Lyon-Grenoble-Chambéry	504	142e(3) ou 143e(1) ou 147e(1)	Lieutenant Martin
143	14	Lyon-Grenoble-Chambéry	504	142e(3) ou 143e(1) ou 147e(1)	Lieutenant Collet
144	14	Lyon-Grenoble-Chambéry	504	142e(3) ou 143e(1) ou 147e(1)	
145	14	Lyon-Grenoble-Chambéry	504	142e(3) ou 143e(1) ou 147e(1)	Lieutenant Salle
151	15	Marseille-Nice	504	157e(2) ou 158e(1)	
152	15	Marseille-Nice	504	157e(2) ou 158e(1)	
153	15	Marseille-Nice	504	157e(2) ou 158e(1)	
161	16	Montpellier	504	162 ^e	
171	17	Toulouse	502	171 ^e	
172	17	Toulouse	502	171 ^e	
181	18	Bordeaux	502	181 ^e	
182	18	Bordeaux	502	181 ^e	
201	20	Nancy-Lunéville	506	203e(1) ou 206e(1)	
202	20	Nancy-Lunéville	506	203e(1) ou 206e(1)	
211	PARIS	Paris	Paris	216 ^e	
212	PARIS	Paris	Paris	216 ^e	

Nota : La logique de numérotation est la suivante : Pour les régions militaires de 1 à 10, on adopte le numéro de la région pour la première section. Pour les sections suivantes, on conservera le numéro de région auquel on adjoindra un numéro séquentiel de section. Par exemple, dans le cas de la 2^e RM, les sections portent les numéros suivants : 2, 21 et 22. Lorsque le numéro de RM est supérieur à 10, on y adjoint simplement un numéro séquentiel par section. La 15^e RM donne ainsi naissance aux sections 151, 152 et 153. Pour la région militaire de Paris, on utilise le numéro 21.

Organisation théorique d'une section régionale de chars portés

	Officiers	Sous officiers	Comptable (S/Off)	Caporaux	Chasseurs	ouvrier (chasseur)	mécanicien (chasseur)	conducteur (chasseur)	aide-conducteur (chasseur)	Chars FT	VL Touriste	Camion porte char	Camion	Camionnette	Moto
Commandement et service	1		1		4						1		1		1
Section de combat		3		3			8	4	4	4		4			
Ravitaillement		1		1	4								1	1	1
Dépannage				1	1	1									1
TOTAL	1	4	1	5	9	1	8	4	4	4	1	4	2	1	3

Total soldats	37
----------------------	-----------

Un besoin d'instruction et de nouvelles formations

Si nous récapitulons la situation en métropole, aux 258 chars armés disponibles en septembre 1939, il convient d'y ajouter 264, récupérés sur les transformations des bataillons de manœuvre, 126, suite à la modernisation des 6^e et 32^e BCC, et un lot supplémentaire de 66 chars lorsque les 40^e et 48^e BCC seront enfin convertis sur chars modernes. Tous ces blindés (648 avant mai 40) étaient en dépôts, et il apparaissait urgent de leur trouver une mission plus rationnelle. Certes, un bon nombre étaient utilisés dans les centres d'instruction et diverses écoles (école des chars, centre de pratique du tir, groupement blindé de la gendarmerie mobile, etc.) mais l'organe d'instruction principal, que constituaient, précédemment, les bataillons de manœuvre (correspondant aux BCC numérotés de 40 à 49), n'existait plus ou presque. Il devenait logique de relancer le concept, d'autant que les instructions du chef des armées de l'époque (Gamelin) étaient plus que claires, à la sortie d'usine de tout matériel blindé neuf, il fallait disposer d'un équipage prêt au combat. Extrait de la lettre n°2520 1/FT du 21 janvier 1940 signée par Gamelin : « *Enfin, quelles que doivent être les modalités d'utilisation des matériels blindés appelés à sortir de fabrication en 1940 (re-complètement aux armées, créations d'unités nouvelles et modernisation d'unités encore armées de matériel ancien) il m'apparaît nécessaire, en ce qui concerne les prévisions relatives au personnel, de procéder systématiquement à la formation d'un équipage par appareil, avec l'encadrement correspondant.* »

C'est ainsi que furent créés en avril 1940 les BIC (Bataillons d'Instruction des Chars), au nombre de 10, afin de former de nouveaux équipages. Les besoins ayant un peu varié depuis les années 30, on décida de créer deux bataillons plus spécifiquement dédiés à l'emploi de chars moyens, et les 8 autres à l'emploi de char légers. Malheureusement le matériel moderne manquait, et par exemple, nous n'avons trouvé la trace que de quelques chars B1 affectés à cette mission, les B1bis s'avérant demandés avec insistance au sein des unités de combat. Ainsi 306 chars FT appuyés en théorie par 6 chars B1 et 24 chars R (ou H) furent organisés en bataillons. Chaque bataillon, qu'il soit constitué sur le modèle « char léger » ou « char moyen » reprenait le concept élaboré pour les bataillons de manœuvre, à savoir une organisation aux deux tiers, et, plus précisément, des sections de trois chars, tandis que la compagnie disposait, elle, d'une section de moins que l'organisation normale.

Le modèle moyen (106^e et 108^e BIC) était alors découpé en 3 compagnies de 2 sections de 3 chars, plus un char attribué au commandant de compagnie, plus une compagnie de réserve de 3 chars. Selon les disponibilités, une section supplémentaire était formée avec du matériel neuf. La dotation théorique était donc au total, et en théorie, de 21 chars FT mitrailleuses et 3 chars B1. Les chars B1 106 METZ et 113 COLMAR ont été utilisés au sein du 106^e BIC (avant de participer à la formation de la 347^e CACC),

tandis que les chars 107 *REIMS* et 108 *DIXMUDE* ont rejoint, au moins un temps, le 108^e BIC. Ils formeront une section de combat (section nommée "Baudry" provisoirement, nom du seul officier de la section) avec le 102 *ARMORIQUE* le 15 juin, mais nous n'avons pas réussi à déterminer si ce char avait été préalablement affecté au 108^e BIC. Au passage, signalons que d'autres unités d'instruction disposaient de chars B, comme par exemple l'École des chars avec le 125 *PROVENCE* et le 251 *FANTASQUE*, et le CPTICC avec le 130 *ILE DE FRANCE* et le 134 *CHAMPAGNE*.

Le modèle léger (101^e, 102^e, 103^e, 104^e, 105^e, 107^e, 109^e et 110^e BIC) était découpé quant à lui en 3 compagnies de 3 sections de 3 chars, plus un char au commandant de compagnie, ainsi que d'une compagnie de réserve de 6 chars, avec toujours une éventuelle section additionnelle dotée de matériel neuf. La dotation théorique était donc de 33 chars FT mitrailleuse et 3 chars R.35 ou H.35. Il reste cependant probable que les chars modernes ne furent qu'en partie affectés.

Coté instruction des troupes, plusieurs consignes furent données aux commandants de bataillons :

- 1) Continuer à développer les spécialités qui auraient pu être abordées précédemment dans les dépôts, mais aussi l'instruction au tir et l'instruction individuelle.
- 2) Créer à l'intérieur de l'unité de la cohésion et un esprit de corps.
- 3) L'instruction de la troupe sera par contre à développer sur le combat de section uniquement pendant que le commandant de bataillon devra former ses cadres sur la carte et le terrain concernant des exercices de compagnie et bataillon.
- 4) De nombreux exercices du service en campagne seront effectués de jour et de nuit (marches, stationnements, embarquements, défense contre engins blindés, défense contre aviation).

Dans le cadre du point (3) ci-dessus, l'étude de l'organisation des BIC nous enseigne qu'une numérotation par section a été adoptée, sautant les numéros inexistantes (mais en vue de les utiliser si le BIC était transformé en BCC), numérotation que l'on retrouve dans certains récits. Ainsi, si l'on prend le 101^e BIC, par exemple, il disposait des numéros de section 1 à 3 pour la première compagnie, 5 à 7 pour la seconde, 9 à 11 pour la troisième, et il faut ajouter les sections 13 et 14 pour la compagnie de remplacement. Le 102^e BIC suivait avec des numéros de section de 15 à 28 etc. Grâce à cette numérotation, il est possible, par exemple, d'identifier la section numéro 109 du lieutenant Frogeul, affectée à la défense du terrain d'aviation de Vauclerc, qui alignait les chars 67464, 70108 et 73038, comme faisant, en fait, partie, initialement, de la deuxième compagnie du 109^e BIC. Malheureusement, cette numérotation comporte des chiffres équivalents dans les sections régionales et la confusion n'étant pas rare au sujet de ces micro-unités (d'autant plus que les BIC seront dispersés sur toute la France, ainsi que nous le verrons plus loin), on pourrait être tenté de définir la 6^e section du lieutenant Cornuat comme venant du 101^e BIC, mais cette unité est bien régionale, dans un premier temps affectée au 68^e RR, puis début avril 1940 au 64^e RR. Le seul distinguo majeur restant tient au fait que dans le cas des unités régionales les sections disposaient de 4 chars et de 4 porte chars, alors que dans le cas des unités d'instruction, il n'y avait que 3 chars par section et aucun porte-char.



Liste des Bataillons d'Instruction des Chars (BIC)

Numéro de BIC	Dépôt	Localisation	Type	FT	R/H	B
101	501	Camp du Ruchard	léger	33	3	
102	502	Angoulême	léger	33	3	
103	503	Nogent-sur-Vernisson	léger	33	3	
104	504	Pierrelatte	léger	33	3	
105	505	Camp de Meucon	léger	33	3	
106	511	La Bussière	moyen	21		3
107	507	Camp de Meucon	léger	33	3	
108	511	Argent-sur-Sauldre	moyen	21		3
109	509	Camp de Meucon	léger	33	3	
110	501	Camp du Ruchard	léger	33	3	

TOTAL	306	24	6
-------	-----	----	---

Si le destin d'un peu plus de 300 chars est désormais identifié, il est plus difficile d'établir dans quelles unités ont pu être utilisés les 350 FT armés restants (+ une soixantaine des 40^e et 48^e BCC à venir). On sait cependant que le 11^e BCC détachera deux de ses compagnies pour former les 343^e et 344^e CACC (respectivement ex 2^e et 1^e compagnies) en avril 1940, mais qu'il percevra une compagnie de complément, portant ses effectifs à 42 chars (+ probablement deux chars FT désarmés). L'école des chars de combat, si elle a utilisé quelques chars FT lorsque le BMEC (bataillon de Marche de l'École des chars) a été formé le 15 mai 1940, il est probable que leur nombre n'ait pas excédé la dizaine. Par contre, l'ECC fournira des équipages pour 19 FT provenant du groupe spécial de Gendarmerie Républicaine Mobile de Satory (l'ancêtre de nos actuelles CRS), dont les équipages avaient été utilisés pour former le 45^e BCC. On sait également que 19 chars FT ont été utilisés au centre d'instruction des chars Polonais, mais sans autre information sur le devenir de ce matériel (il est possible que la dotation réelle fut de 33 FT, 10 au premier bataillon, 10 au second, les troisième et quatrième bataillons se partageant les restants, mais dans l'incertitude nous ne retiendrons que le chiffre de 19 chars)

Le 50^eBCC a reçu directement les chars des 40^e et 48^e BCC lors de sa formation le 21 mai 1940, ce qui ne change rien à notre comptabilisation.

Toutefois, il existe deux événements connus, qui pourraient expliquer l'emploi de ces blindés. D'une part, le 33^e BCC a été reformé en juin 1940, avant de partir pour l'Algérie, et recevra 48 chars FT. On sait par ailleurs que 96 chars FT sont sortis des stocks le 29 mai 1940 pour rejoindre une affectation non identifiée, et qui pourraient correspondre à la dotation de deux bataillons sur le type Nord-Est modifié.

Si l'emploi des chars armés est maintenant en partie identifié, le destin des 1235 chars désarmés est beaucoup plus difficile à préciser. Nous savons cependant que 90 chars sans masques ni armement seront sortis des stocks le 27 mai 1940, pour occuper une fonction dite de « sections du maintien de l'ordre ». Les chars devaient rejoindre, par groupes de trois sections de trois chars les régions miliaires suivantes : 4^e, 5^e, 8^e, 9^e, 11^e, 13^e, 14^e, 16^e, 17^e et 18^e.

Chaque appareil devait alors comprendre un chef de char fourni par l'infanterie et un conducteur fourni par les chars. Chaque section devait comprendre un officier à titre de chef de section et deux caporaux (ou sous officiers) en tant que chef de char pour les deux autres blindés. Chacune des RM devait envoyer sur Gien les 9 chefs de chars, emportant avec eux 9 FM 24/29, 200 chargeurs et 5000 cartouches. Les 90 mécaniciens seront fournis par les dépôts de chars 503 (50 mécaniciens), 504 (15), 505 (20) et 509 (5).

Région militaire	Détaché de	Nb de sections	Nb chars
4e RM	ERG GIEN	3	9
5e RM	ERG GIEN	3	9
8e RM	ERG GIEN	3	9
9e RM	ERG GIEN	3	9
11e RM	ERG GIEN	3	9
13e RM	ERG GIEN	3	9
14e RM	ERG GIEN	3	9
16e RM	ERG GIEN	3	9
17e RM	ERG GIEN	3	9
18e RM	ERG GIEN	3	9
			90

Dans le même ordre d'idée, 5 « compagnies de protection du territoire » seront formées le 23 mai 1940 (chacune de 4 sections de 3 chars désarmés), afin de compléter le dispositif déjà mis sur pied par les unités territoriales et les sections détachées par les BIC. Au total 60 chars disposant pour toute arme d'un fusil mitrailleur 24/29 seront ainsi déployés, sans que nous ne trouvions trace exacte des affectations finales.

Dépôt	Nb chars
501	12
501	12
502	12
505/507/509	12
505/507/509	12
	60

Outre les 230 chars prévus à titre de remplacement pour les unités de combat, on sait enfin que des chars sans armement ont été envoyés en appui à l'armée de l'air, mais qu'il ne faudra pas confondre avec les chars des BIC, qui eux aussi, vont parfois se retrouver côtoyant nos avions comme nous allons le voir.



La dispersion des unités d'instruction

Au lendemain du 10 mai 1940, l'Etat-major français, venant de constater les effets des largages de parachutistes allemands, aux Pays-Bas et en Belgique, prend conscience que ses arrières sont vulnérables à ce type d'assaut. On pense alors à utiliser les BIC fraîchement formés, pour organiser des sections d'appui sur les bases aériennes et quelques établissements militaires de grande importance.

C'est donc dès le 11 mai que sont créés 29 sections détachées sur des bases aériennes, dites « sections de protection des bases aériennes », prélevées directement sur les BIC.

Région	Détaché de	Origine	Nb de sections	Bases aériennes	Nb chars
9e RM	101e BIC	camp du Ruchard	2	Tours	6
9e RM	101e BIC	camp du Ruchard	1	Châteauroux	3
9e RM	101e BIC	camp du Ruchard	1	Châteauroux - Deols	3
Paris	103e BIC	Nogent sur Vernisson	1	Orly	3
Paris	103e BIC	Nogent sur Vernisson	1	St-Cyr	3
5e RM	103e BIC	Nogent sur Vernisson	2	Orléans Bricy	6
14e RM	104e BIC	Pierrelatte	2	Lyon	6
3e RM	105e BIC	Camp de Meucon	1	St André de l'Eure	3
4e RM	105e BIC	Camp de Meucon	4	Châteaudun	12
Paris	106e BIC	La Bussiere	2	Dugny	6
Paris	106e BIC	La Bussiere	3	Villacoublay	9
4e RM	108e BIC	Argent sur Sauldre	2	Chartres	6
5e RM	108e BIC	Argent sur Sauldre	1	Bourges	3
5e RM	108e BIC	Argent sur Sauldre	2	Avord	6
Paris	110e BIC	Camp du Ruchard	1	Etampes	3
5e RM	110e BIC	Camp du Ruchard	3	Romorantin	9
					87

Ces unités seront suivies immédiatement (le 13 mai) par 10 sections à nouveau détachées des BIC (+1 formée par le dépôt 502), servant cette fois à protéger des établissements de l'armée, dites « sections de protection des établissements ».

Région	Détaché de	Origine	Nb sections	Localité	Etablissement	Nb chars
6e RM	102e BIC	Angoulême	1	Reims	Satisfaction à la demande de la 6e RM	3
6e RM	102e BIC	Angoulême	1	Anglures		3
6e RM	102e BIC	Angoulême	1	Vitry le François		3
15e RM	104e BIC	Pierrelatte	1	St Chamas	poudrerie	3
15e RM	104e BIC	Pierrelatte	1	Sorgues	poudrerie	3
5e RM	107e BIC	Camp de Meucon	1	Salbris	atelier chargement	3
8e RM	107e BIC	Camp de Meucon	1	St-Florentin	atelier chargement	3
11e RM	107e BIC	Camp de Meucon	1	Paimboeuf	usine essence	3
3e RM	109e BIC	Camp de Meucon	1	Vernon	atelier chargement	3
3e RM	109e BIC	Camp de Meucon	1	Caen	atelier de cartoucherie Normande	3
9e RM	dépôt 502	Angoulême	1	Angoulême	poudrerie	3
						33

Mais la dispersion des BIC n'était pas encore terminée car le même jour (le 13 mai) sont organisées 7 compagnies de 12 chars dites « compagnies de protection anti-parachutistes », dont le déploiement final reste inconnu.

Détaché de	Origine	Nb sections	Nb chars
101e BIC	camp du Ruchard	4	12
102e BIC	Angoulême	4	12
103e BIC	Nogent sur Vernisson	4	12
105e BIC	Camp de Meucon	4	12
107e BIC	Camp de Meucon	4	12
109e BIC	Camp de Meucon	4	12
110e BIC	camp du Ruchard	4	12
			84

Enfin, le 15 mai, 13 sections, organisées en « détachements de protection » seront à nouveau envoyés sur des bases aériennes. Sur ce chiffre 11 sont en partie identifiées.

Détaché de	Origine	Nb de sections	Bases aériennes	Nb chars
101e BIC	camp du Ruchard	1	BA Paris Ivry / Issy les Moulineaux	3
102e BIC	Angoulême	1	BA Orconte ?	3
102e BIC	Angoulême	1	?	3
103e BIC	Nogent sur Vernisson	1	?	3
104e BIC	Pierrelatte	1	?	3
107e BIC	Camp de Meucon	1	BA Reims	3
107e BIC	Camp de Meucon	1	BA Ecury/Coole	3
109e BIC	Camp de Meucon	1	BA Anglure	3
109e BIC	Camp de Meucon	1	BA Connantre	3
109e BIC	Camp de Meucon	1	BA Vitry le François / Terrain d'aviation de Vauclerc	3
110e BIC	camp du Ruchard	1	BA Paris Ivry / Issy les Moulineaux	3
				33+6

Au global, 240 chars FT (sur les 306 théoriques des BIC) seront dispersés en cinq jours :

- 11 mai : Sections de protection des bases aériennes : 29 sections / 87 chars
- 13 -16 mai : Sections de protection des établissements : 10 sections / 30 chars
- 13 mai : compagnies anti-parachutistes : 7 Cies / 28 sections / 84 chars
- 15-18 mai : détachements de protection : 13 sections / 39 chars

Le 23 mai arrive alors en renforcement les 5 compagnies de chars FT sans armement (compagnies de protection du territoire) dont nous avons parlé plus haut, totalisant 20 sections / 60 chars.

De nouveaux prélèvements auront lieu les 24 et 29 mai, pour respectivement 6 et 4 sections dont nous n'avons pas pu identifier la destination, et, enfin, le 29 mai sont formées les 30 sections de maintien de l'ordre avec chars désarmés, afin de renforcer le dispositif au niveau régional.

Si les archives sont très incomplètes, voici tout de même quelques éléments sur deux de ces bataillons d'instruction.

101e BIC (Commandant Villain)

Camp du Ruchard. Rattaché au dépôt 501. 33 chars FT mitrailleuse

Formé à Tours le 2 avril 1940, il sera envoyé au Camp du Ruchard le 8. Le 11 mai, sont détachées 4 sections de protection de bases aériennes. Deux sections rejoindront la base de Tours, et deux autres Châteauroux et Déols. Le 13 mai, une compagnie contre parachutistes est formée sur base de la 3e compagnie du bataillon (Lieutenant de la Tousche), et après un passage à Gien pour percevoir du matériel, la compagnie sera ensuite dissoute le 15. Le sous lieutenant Roycourt est envoyé à Trieport avec 3 chars FT, QG du général Bonnet, commandant la zone d'étapes du GQG et le sous lieutenant Bijou est envoyé en section de protection à Calais. Le sous lieutenant Dario est envoyé à Marquise, le sous lieutenant Clauvou à Etampes, et l'aspirant Feion dans l'est, probablement sans char. Ne reste alors, en dehors des chars d'échelon, qu'une section disponible, qui sera envoyée à Paris Ivry le 15 mai, sous le commandement du sous-lieutenant Chavanelle. Elle sera rejointe par une section détachée du 110e BIC. (Section de protection de Paris-Ivry. En provenance du 101e BIC, 3 chars FT mitrailleuse, le sous lieutenant Chavanelle, le sergent Dallot, 12 chasseurs et caporaux ; et en provenance du 110e BIC, 3 chars FT mitrailleuse, l'aspirant Berson, 13 chasseurs et caporaux)

106e BIC (Commandant Heritier)

La Bussière. Rattaché au dépôt 511. 21 FT mitrailleuse et 2 B1 : 106 *METZ* et 113 *COLMAR*

Formé à Bourges, il rejoindra La Bussière, son lieu de cantonnement, le 11 avril 1940. On y trouvera à la première compagnie les aspirants Péquinot et Mosconi, à la seconde compagnie le capitaine Durand, le lieutenant Samson (chef de section à la 2e Cie), l'aspirant Coeuret et l'aspirant Cleret de Langavant. La troisième compagnie est commandée par le capitaine Gouttebel, et on y trouve les aspirants Savonnet et Rouget. Enfin à la CE, on trouve l'aspirant Milhés.

1er mai : Arrivée des chars B *METZ* et *COLMAR*, provenant du dépôt 511. Le bataillon réquisitionne et s'installe à la ferme de la Garcherie (5 km à l'ouest de la Bussière)

11 mai, par exécution de la DM n°3487/4 EMA, détachement de 5 sections de chars FT, deux à Dugny, 3 à Villacoublay, avec 1 officier et 11 sous-officiers et chasseurs par section.

17 mai : formation d'une section de combat sur char B pour la 347e CACC : Lieutenant Blondelet (chef de section), Aspirant Moscani (chef de char), Aspirant Rouget (chef de char), 22 sous officiers, caporaux et chasseurs ; 1 camionnette à personnel et 1 moto solo.

Le char *METZ* est doté d'un poste radio 53. Pour compléter la section, le même jour, le char 403 *CRECY AU MONT* est perçu à Gien et doté d'un poste radio 51, le lieutenant Blondelet en prendra le commandement. En fin de journée, la section embarque pour une destination inconnue (347e CACC), sans le char *COLMAR* car en panne.

20 mai : formation d'une compagnie de D2 (346e CACC) : Capitaine Durand ; Sous lieutenants Murel, Tristan, Lavelle, Petitjean ; Aspirant Sarazin ; Chefs de chars : aspirants Merlet, Pequinot, Milhes, Genevrier, Desir, Chastaigne, Cleret de Langavant, Coeuret, Savonnet, Mouceix. 146 sous officiers, caporaux et chasseurs.

Après avoir perçu 10 chars D2 à Gien (le 20 mai), embarque le 20/05 en deux trains, un à 23h, le deuxième à minuit

24 mai : dissolution, les éléments restants vont aider à former le 53e BCC et le reste sera reversé au 511e dépôt

Le 21 mai 1940 est finalement décidé la dissolution (à la date du 25 mai) des BIC par la DM n°5436 BT/1-CC. Les reliquats des bataillons seront alors reversés :

- Dépôt 503 : 103e BIC
- Dépôt 511 : 106e et 108e BIC
- Dépôt 505 : 105e, 107e et 109e BIC
- Dépôt 501 : 101e, 102e, 104e et 110e BIC

Les 4 derniers bataillons ci-dessus seront alors dirigés sur Argent/Sauldre en vue de former un nouveau bataillon (le 53e BCC), avec leur matériel, y compris les cuisines et être pris en compte par le dépôt 501. Est donné comme instruction que les chars restants (35 R et FT) soient envoyés le plus tôt possible sur l'ERGM de Gien.

Les formations ultimes et l'apport des BIC :

-52e BCC (19 mai) : effectifs prélevés sur les 105e, 107e et 109e BIC

-50e BCC (21 mai) : effectifs prélevés sur les 101e, 102e, 103e et 110e BIC

-53e BCC (25 mai) : effectifs prélevés sur les 101e, 102e, 104e et 110e BIC

Une force de combat obsolète

Le 11^e BCC (chef de bataillon Brun) stationne dans le secteur de Nancy à partir de Février 1940. Il détache sa première compagnie (capitaine Boucher de la Rupelle) et sa seconde compagnie (capitaine Bourguet) en avril 1940, afin de former respectivement les 344^e et 343^e CACC, destinées à appuyer le corps expéditionnaire de Norvège. Reste alors dans l'unité la troisième compagnie (capitaine Laurent) et on y adjoint une quatrième compagnie (capitaine Angot) avec des chars de renfort, portant ses effectifs à 26 chars canon et 16 chars mitrailleuse (Reibel). Le bataillon ne bougera pas durant le mois de mai, entamera un recul à partir du 14 juin 1940. La troisième compagnie, stationnée alors près de Château Salins, et la quatrième compagnie, renforçant les ouvrages de Faulquemont, se replient en direction de la forêt de Charmes ou elles stationnent le 15. Le 17 juin, le dispositif se dirige sur Bayon/Charmes, sous une pression allemande de plus en plus forte. Le 20 juin, dans une tentative de sortie d'encercllement, plusieurs engins sont

perdus, mais le PC de bataillon est finalement rejoint à Moriville. La tentative de dégagement dans la nuit du 20 au 21 juin échoue, l'unité perdant au passage plusieurs de ses officiers dont le chef de bataillon.

Le 18^e BCC (chef de bataillon Rayel) se trouve dans la région de Mulhouse et est à disposition de la 105^e DIF en mai 1940. Le bataillon dispose alors de 39 FT canon et 24 FT mitrailleuse (Reibel). A partir du 8 juin, le bataillon alors sous les ordres du XIII^e CA, a positionné sa première compagnie (capitaine Marchal) à Sausenheim, sa deuxième compagnie (Capitaine de Sainte Foy) à Rustenhardt et sa troisième compagnie (Capitaine Leroy) à Wolfgantzen (la CE du capitaine Petithuguenin est près de Belfort). A partir du 15 juin les combats font rage suite à l'attaque allemande sur le Rhin et le bataillon est engagé près de Wolfgantzen. Entamant un recul, le bataillon se replie sur le nord de Mulhouse, puis Uffholtz que seule la première compagnie atteint, passant ensuite par la route de crêtes, pressées par les Allemands,



seul deux chars de la 1^{ere} compagnie atteindront finalement le col de la Schlucht. Le 18 juin, la 2^e compagnie est encerclée dans le bois de Niederrwald, puis capturée. Pendant ce temps la troisième compagnie a participé à la défense de Guebwiller puis gagne enfin la route des crêtes pour rejoindre le col de la Schlucht.

Le 29^e BCC (chef de bataillon Bernier) se trouve en Meurthe & Moselle en mai 1940. Sa première compagnie (capitaine Breton) est positionnée sur Boulogny, sa deuxième compagnie (capitaine Morin) sur Baroncourt et sa troisième compagnie (Capitaine Le Corre) sur Afléville. Le bataillon dispose de 39 FT canon et 24 FT mitrailleuse (Reibel). Mis en alerte à partir du 12 mai, le bataillon sera transporté par porte-chars sur le bois du Raufour le 14 mai, où il stationnera jusqu'au 17. Durant la seconde quinzaine de mai, le bataillon passe au XLII^e CAF et assure la protection d'ouvrages. Le 12 juin, la première compagnie (affectée à la 51^e DI), commandée désormais par le lieutenant de cools, est disposée dans le bois de Belchêne, la deuxième compagnie est éclatée par sections, deux sur le bois Le Moine pour la 58^e DI (capitaine Morin), une sur le bois Le Môle pour la 58^e DI (Lieutenant Sorel), et une au Mauvais bois pour la 51^e DI (Aspirant Béchard). La troisième compagnie, au profit de la 51^e DI, est divisée en deux, deux sections au bois de grand champ (capitaine le Corre), et deux sections au bois de Falloise (Lieutenant Fourquet). Le 13 juin la première compagnie reçoit pour ordre de couvrir le repli des troupes qui tiennent la bretelle n°8 et fait ensuite mouvement sur chenilles vers Fléville. Le 17 juin, la compagnie est à Toul et se porte sur la région de Colombey-les-Belles, pour atteindre Thuilley-les-Groseilles le 22 juin, où ordre est donné de détruire le matériel. Les 2^e et 3^e compagnies sont portées par camion le 13 juin en direction de Fléville. Elles passeront ensuite Toul, Neufchâteau, en direction de Besançon. Le 16 juin, la troisième compagnie est réquisitionnée pour défendre les passages de la Saône, et s'installe à proximité de Lure. Les chars finiront sabordés, les Allemands se présentant devant les positions et les routes de repli étant estimées coupées, et les personnels se replieront sur le Thillot le 17 juin. La deuxième compagnie est elle aussi réquisitionnée et doit défendre Villersexel, puis doit se porter sur Luxeuil le 17 juin. Attaqués par les Allemands, la plupart des chars seront perdus par le feu ennemi ou pannes mécaniques, et les personnels seront faits prisonniers les jours suivants.

Le 30^e BCC (chef de bataillon Vallangeon) se trouve dans le secteur fortifié de Boulay depuis septembre 1939. Il dispose de 39 FT canon et 24 FT mitrailleuse (Reibel). Sa première compagnie (lieutenant Chantreau) se situe sur la lisière ouest des bois de Villers, à proximité de la route Aboncourt-Ebersviller. La deuxième compagnie (capitaine de Mangoux), ainsi que la troisième compagnie (Capitaine Arnaud) se situent dans la forêt de Villers, au sud de Villers-Bettmach. À partir du 13 juin, le bataillon a pour ordre de protéger le repli de la 10^e armée sur la rive droite de la Moselle, et par étapes successives, passe au sud de Metz, Pont-à-Mousson, Nancy pour atteindre Saint-Nicolas-du-Port et plus particulièrement le bois des Loges. Le 18 juin les chars repoussent l'ennemi sur la Meurthe avec succès. Le lendemain, les Allemands passent la Meurthe entre Dombasle et Rosières, forçant l'infanterie à se replier. Le bataillon reçoit ordre de décrocher le 19 juin à 16h en direction de Burthecourt, non sans avoir au préalable sabordé son matériel. Les personnels seront pris les jours suivants.

Le 31^e BCC (du chef de bataillon Boulanger) stationne dans le secteur du XII^e CA et XLIII^e CAF (Rohrbach/Haguenau/Oberhoffen) durant le mois de mai 1940. La première compagnie (du capitaine Bouchard) a disposé deux sections sur le camp d'Oberhoffen, 3 chars sur l'ouvrage de Schoenenbourg, une section sur l'ouvrage du Hochwald et deux chars au camp d'aviation d'Haguenau. La deuxième compagnie (du capitaine de Brégeot) a disposé deux sections sur le bois de Frohret, une section sur l'ouvrage du four à chaux, et une section sur l'ouvrage du grand Hohékirkel. La troisième compagnie (du capitaine Bichet) a détaché 1 section sur l'ouvrage du Simserhof, une section sur l'ouvrage d'Otterbiel, 3 chars sur l'ouvrage du Schiesseck, et une section dans le bois au nord de Wissembourg. Il dispose alors de 39 FT canon et 24 FT mitrailleuse (Reibel). Au 13 juin, ordre de repli est donné à l'armée et le bataillon est dirigé sur Abreschviller, et arrivant à Moyémont le 18 juin, il est mis à disposition du XIII^e CA. Le 19 juin, la deuxième compagnie participe à une contre-attaque menée par la 30^e DI dans le secteur d'Épinal. Le 20 juin, alors que le PC se replie dans la forêt de Rambervillers, la première compagnie est à disposition du XII^e CA, la deuxième compagnie à la 30^e DI et la troisième compagnie à la 70^e DI. Tandis que les deuxième et troisième compagnies sont sans nouvelles, le reste du bataillon se rend dans la forêt de Mortagne, 1 km au sud de la Burgonce. Au 22 juin, ordre est donné de déposer les armes pour 16h, et à partir du 23 juin les personnels partent pour la captivité.

Le 33^e BCC (chef de bataillon Mahé) se trouve dans le secteur de la 9^e Armée lorsque l'offensive allemande est lancée le 10 mai 1940. Cette unité de métropole dispose alors de 39 FT canon et 24 FT mitrailleuse (MAC 31 de 7.5mm). Au matin du 15 mai, l'unité est envoyée en appui des 208^e RI (deux sections de la 3/33, lieutenant Bavay, pour interdire toute infiltration dans les bois de la Horgne), 239^e RI (2/33 et deux sections du 3/33, capitaine Jourdain de Thieulloy, pour empêcher le débordement par le sud de la trouée de Poix-Terron) et 329^e RI (1/33, capitaine Bellion, pour barrer la Vence), afin d'arrêter l'ennemi (tous ces régiments d'infanterie faisant partie de la 53^e DI). Faisant fi de l'inégalité de chances face à des blindés modernes (le bataillon fait face aux unités de la 2^e Panzer Division qui ont passé Sedan), un à un les chars Français vont être perdus, pour moitié par pannes mécaniques, pour moitié par le feu ennemi. Le commandant Mahé écrira après l'engagement : « Mission : La mission de combat assignée au bataillon le 15 mai était en contradiction absolue avec toutes les notes de service et d'instruction sur l'emploi des chars FT. J'exécutai cependant l'ordre, devant l'imminence du danger et la nécessité de faire mon devoir. Matériel :

Impossibilité au matériel FT de faire mouvement en terrain varié sans un nombre considérable de pannes (train de roulement, boîte de vitesses, embrayages latéraux, alimentation en essence). Armement insuffisant pour arrêter un char Allemand. Blindage : inexistant. Danger d'incendie : permanent (nombreux chars brûlés au premier obus, nombreux chasseurs brûlés). Moral : Les exécutants n'ont aucune confiance dans le matériel FT qui les cloue au terrain et les expose au lieu de les protéger, sans même l'espérance de nuire sérieusement aux engins blindés ennemis (...) Malgré quoi tous ont fait leur devoir scrupuleusement et n'ont donné à aucun instant des signes de défaillance ou de découragement». Le décompte final montre que 32 FT ont été perdus sur pannes mécaniques, abandonnés ou sabordés, pendant que 31 FT ont été détruits par les tirs Allemands, 2 officiers et 60 hommes de troupes manquant à l'appel. Le bataillon se réorganise entre le 25 et le 31 mai en Seine-et-Oise et touche le 1^{er} juin 48 chars FT provenant de l'ERG de Gien. (Sur le type Nord-Est modifié, soit 31 chars canons, 14 chars mitrailleuse et 3 chars désarmés supplémentaires servant de pionniers) provenant de Gien. Le 17 juin le bataillon quitte Marseille à bord du Duplex et se dirige vers Oran, en Algérie.



Le 36^e BCC (chef de bataillon Rousselot) est relevé de sa position dans le secteur de Mulhouse le 5 mai, et se dirige sur le camp de Moivre où il doit percevoir des chars B1 bis et s'instruire sur ce matériel (disposant à ce moment-là de 39 FT canon et 24 FT mitrailleuse Reibel). Débarqué à Sommeil-Nettancourt, il cantonne à Charmont et Vernancourt ou il est rattaché à la 2^e DCR. Celle-ci est alertée le 12 mai et le bataillon reste sur place, mis à disposition de la 6^e région militaire. Le 14 mai, il reçoit ordre de se porter sur Châlons-sur-Marne, mouvement exécuté en deux étapes. Le 16, la première compagnie (capitaine Nebut) est à Moivre, la deuxième compagnie (capitaine Mercier) est à Chalons et la troisième compagnie (capitaine Barue) est cantonnée à la Fresne. Les 20 et 22 mai le bataillon fait mouvement, la 1/36 est portée sur Soissons, la 2/36 se rend sur chenilles dans la région des Istres et la 3/36 gagne sur chenilles le sud de Soissons. Du 23 mai au 5 juin, ses divers éléments se battent sur le canal de l'Ailette. Le 5 juin, plusieurs contre-attaques sont menées (1/36 au Grand Vivier, 2/36 à Trosly-Loire et Pont St Mard, 3/36 sur le chemin des Dames). Au 6 juin, pendant que la 1/36 mène encore des contre-attaques, la 2/36 perd tous ses chars à Trosly-Loire et la 3/36 se replie avec la 28^e DI au sud de l'Aisne. Le 7 juin, il ne reste des chars qu'à la troisième compagnie qui seront finalement perdus le 8, lors de combats menés avec le 99^e RI dans la région de Chasseny. Le 9 juin, le bataillon gagne sur ordre Villeneuve-le-Comte. S'en suit un repli continu, le 12 sur la Postolle, le 13 sur Bleneau, le 14 sur Pierrefitte, le 15 sur Moulins-sur-Cephons, le 18 à Saint-Christophe de Cofilens, le 20 sur Gourdon, le 23 sur St Michel de Castelnau, et enfin le 27 juin, il est envoyé dans la région d'Auch (Orbesson). Après l'armistice, le bataillon formera un bataillon de marche (36^e bataillon de chasseurs motorisés) qui assurera la surveillance de la frontière espagnole, avant d'être dissous le 1^{er} août.

Le 40^e BCC (chef de bataillon Deloye) est encore avec une dotation de bataillon de manœuvre (à savoir 33 FT mitrailleuse - Reibel - et 3 chars modernes H35) au 10 mai 1940. Il stationne depuis le 5 avril aux cantonnements d'Elven (10 km au sud de Meucon). Le 18 mai le bataillon embarque à Vannes sur deux trains devant le mener à Versailles. Il y percevra les journées du 19 et 20 mai son nouveau matériel R35 et R40, ses chars FT étant remisés en dépôt.

Le 48^e BCC (chef de bataillon Massena), qui est encore doté de 33 FT mitrailleuse (Reibel) et 3 chars modernes H35 au 10 mai 1940, se rends du camp de Coëtquidan à Satory pour y percevoir son matériel R35 et R40 à partir du 19 mai, en ayant pris soin de laisser ses chars FT en dépôt.

Le 50^e BCC (Commandant Brossat) est formé par le dépôt 503, à Satory le 21 mai 1940 en exécution d'un ordre du 18 mai. Il dispose de 45 chars FT mitrailleuse (Reibel) qui ont été prélevés sur les chars restitués par les 40^e et 48^e BCC lors de leur passage sur chars modernes. Ses éléments proviennent des dépôts 501 (BIC 101 et 110), 502 (BIC 102) et 503 (BIC 103). Ces effectifs de classe 1939, mal instruits pour diverses raisons, avaient déjà été écrémés de leurs meilleurs éléments pour constituer les sections de protection du territoire. Ayant dans un premier temps ordre de se rendre sur Montmorency par porte char, le bataillon est finalement dirigé sur Domont le 23 mai. Chargé de s'instruire et sans ordres, le bataillon patiente jusqu'au 1^{er} juin 1940, date à laquelle il est affecté au gouvernement militaire de Paris. La première compagnie (lieutenant Baveux) fait mouvement sur porte-chars le 5 en direction de Plessis-Robinson, en appui de la 23^e légion de la GRM. Le 6, la deuxième compagnie (lieutenant Mautaint) se déplace avec porte-chars sur Thiais ou elle rejoint la 21^e légion de la GRM. Le 7, la troisième compagnie se rends sur porte-chars à Aulnay-Sous-Bois, ou elle rejoint la 22^e légion de la GRM. L'instruction reprends jusqu'au 12 juin, ou la 1/50 est déplacée sur chenilles vers Courbevoie. Le 13, sous ordre du général Gest, commandant la Brigade mixte de Gendarmerie, les compagnies font mouvement sur chenilles vers Bagneux, puis finalement au Fort de Montrouge. Au cours de ces mouvements 9 chars resteront en panne et seront sabordés. Le 15 juin, alors que Paris est déclarée ville ouverte, ordre est donné au bataillon, sous le seing de la garde républicaine, de stationner sur Paris afin d'y maintenir l'ordre. Le bataillon y restera jusqu'à sa dissolution finale, le 10 septembre 1940, n'ayant jamais ouvert le feu durant la campagne de France.

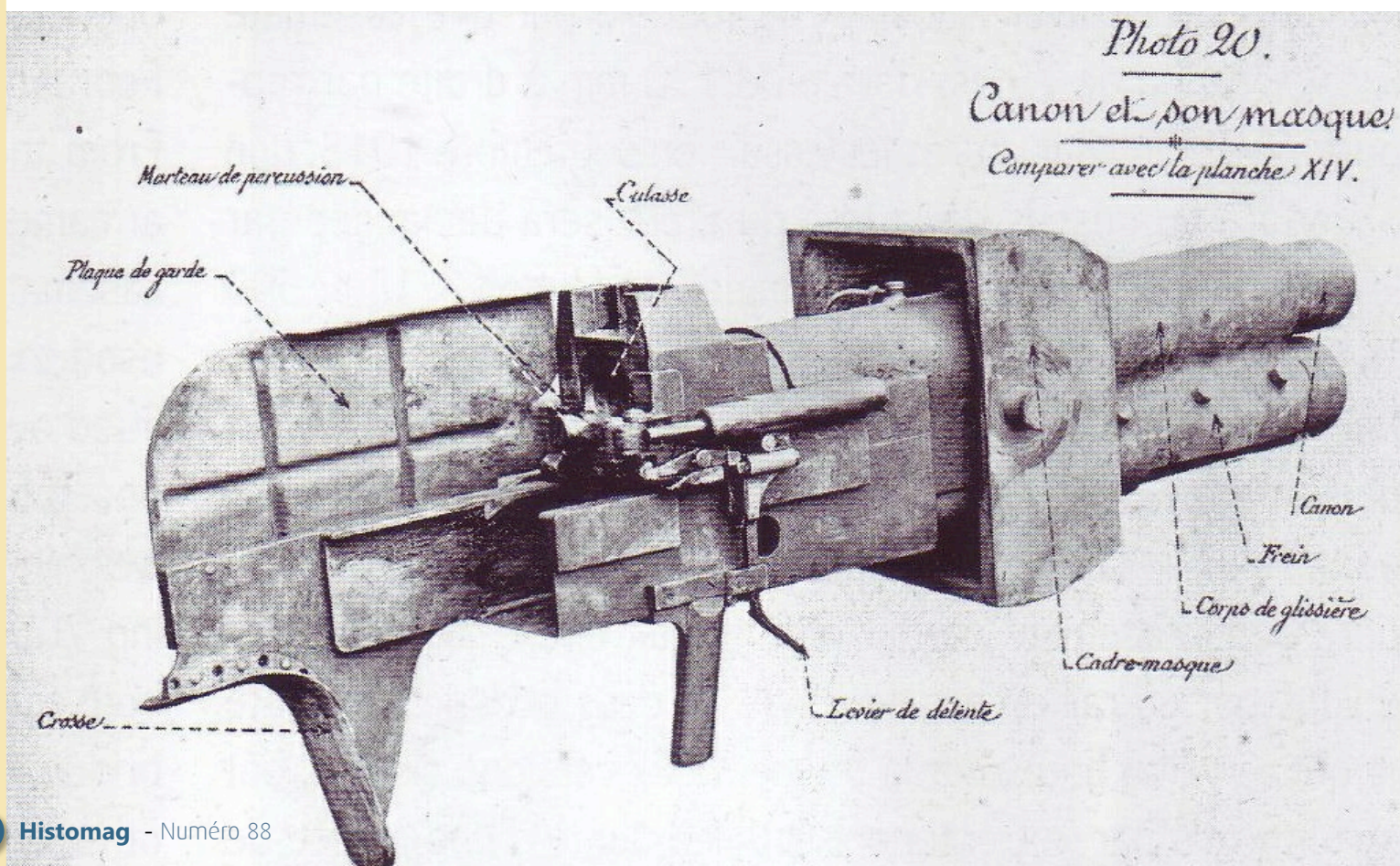
Le 53^e BCC (chef de bataillon Héritier) est formé le 25 mai, en exécution d'un ordre du 21, à la Bussière (Loiret). Les personnels ont été fournis par les BIC n° 101, 102, 104 et 110. Le matériel roulant provient du 501^e RCC et du 104^e BIC. Prévu initialement sur chars modernes Renault R35, le bataillon sera finalement doté d'une dizaine de R35 et d'une quinzaine de chars FT (armement inconnu). Cantonné jusqu'au 15 juin, il reçoit finalement l'ordre de passer la Loire sur chenilles. Les dix R35 atteindront Mery-les-bois, tous les chars FT ayant été abandonnés en route, entre Gien et Argent-sur-Sauldre.

Le Dossier

Le BCTC (chef de bataillon Charles) stationne dans le Var au matin du 10 mai 1940. Il dispose alors de 63 chars FT, 39 canons et 24 mitrailleuses (Reibel). Le 14 mai, le bataillon est porté sur Magnagnosc (Alpes Maritimes). Début juin, ses effectifs seront dispersés, la première compagnie (capitaine Billant) sur Nice, la deuxième compagnie (capitaine Gambier) à Peille, et la troisième compagnie (capitaine Marié) à La Turbie. Le BCTC ne sera pas engagé durant la campagne et se regroupera finalement à son point de départ, le camp de la Lègue.

La 343^e CACC (Capitaine Bourguet) est formée à partir du 16 avril 1940 par la 2^e compagnie du 11^e BCC pour renforcer la 2^e Division légère de chasseurs destinée à la Norvège. Elle dispose de 13 FT canon et 8 FT mitrailleuse (Reibel). Embarquée à Brest sur le croiseur Duplex, elle sera finalement débarquée le 16 mai pour rejoindre par voie ferrée Villers-Cotterêts où elle est mise à disposition de la 3^e DLI. Jusqu'au 31 mai, la compagnie livre 7 contre-attaques, toutes réussies dans le secteur de Voyennes, Eppeville, et Béthencourt. Le 5 juin, la compagnie attaque à nouveau dans la région d'Eppeville et couvre le repli de l'infanterie en tenant Catigny le 6. A partir du 7 juin, la compagnie entame son repli et se trouve à Thiescourt le 8, à Glaignes le 9 et à Serrières le 11. Passant la Loire, puis le Cher, elle parvient à Saint-Yriex le 24 juin, n'ayant enregistré pour toute la campagne que deux blessés.

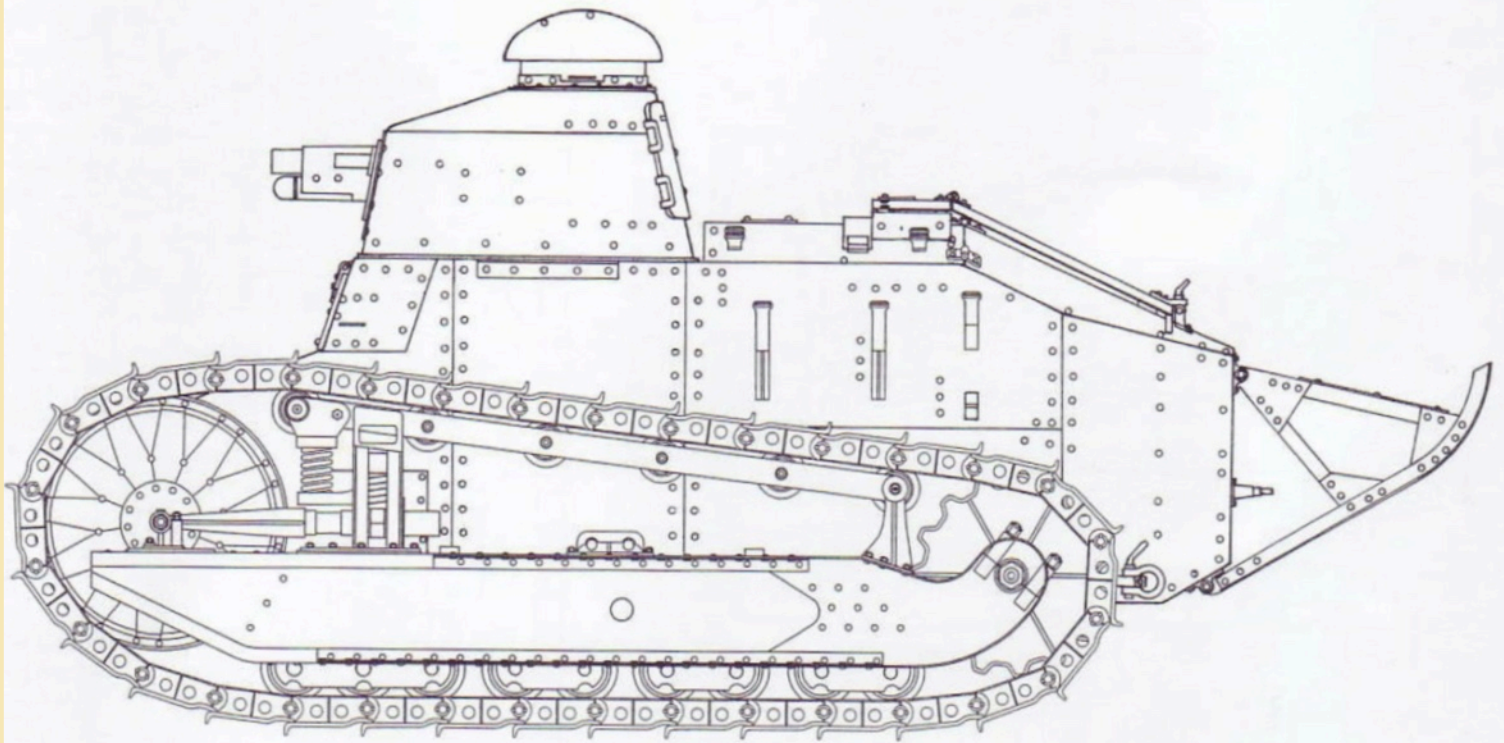
La 344^e CACC (Capitaine Boucher de la Rupelle) est formée le 24 avril 1940 par la 1^e compagnie du 11^e BCC pour renforcer la 3^e Division légère d'Infanterie destinée à la Norvège. Elle dispose de 13 FT canon et 8 FT mitrailleuse (Reibel). Arrivée à Brest le 26 avril, elle y stationne jusqu'au 16 mai, date à laquelle elle est envoyée sur Aulnay-Sous-Bois par fer, y débarque le 17 puis va rejoindre les 140^e et 141^e RIA à Crisolles. Ayant pour mission de sécuriser des ponts sur le canal de la Somme, elle est engagée le 19 mai à Saint-Christ-Briost et parvient à s'installer sur trois ponts. Le 23 mai, suite à une violente attaque allemande, la compagnie se reporte sur Licourt, avant de contre-attaquer mais recevra un ordre de repli le 25 mai. Le 5 juin, la compagnie se trouve à Eppeville où elle combat aux côtés du 140^e RIA. Le 6 juin, l'unité se replie sur le bois de l'hôpital, et le 8 juin franchit l'Oise. S'en suit un recul, le 10 juin à Chèvreville, le 12 à Contrevault, le 16 à Sully-sur-Loire, le 19 à Guilly pour finir à Saint-Yriex le 24 juin.



Des combats pour l'honneur

Nous avons vu au cours des différents extraits d'historiques que les chars FT, lorsqu'ils ont connu le feu, se sont révélés de bien piètres adversaires en 1940 (et pour cause, ils ont été conçus à une époque où le char de combat naissait), et dans d'autres cas, le simple fait de déplacer les unités par leur propre moyen était un tel calvaire pour le matériel, qu'il rendait bien souvent l'âme. Dans certains cas, comme par exemple les 33^e et 36^e BCC, les chasseurs Français feront preuve d'un courage sans borne, mais les effectifs blindés fondront comme neige au soleil dès les premiers engagements (le 33^e BCC a perdu tous ses chars en une journée !). Dans d'autres cas, le blindé étant très lent, et l'ennemi très pressant, les troupes préféreront saborder les chars et fuir avec le matériel roulant, dans l'espoir éventuel de percevoir du matériel moderne une fois arrivé à destination. On notera que dans toutes les colonnes d'évacuation (qui sont nombreuses), on ne trouve jamais aucun char FT, ce qui détermine bien que cet engin n'avait que peu de valeur aux yeux des combattants, tout comme de l'état-major, et que de toutes façons, il aurait ralenti la colonne. Le meilleur rôle qui lui fut certainement attribué fut de servir de casemate mobile, formant bouchon sur des passages contraints comme des ponts ou des barricades. Mais avec un reflux continu des lignes de front, le « p'tit machin » ne pouvait suivre suffisamment rapidement. L'emploi anti-parachutistes fut en soit une bonne idée pour les chars ne relevant plus des bataillons de combat, mais la dispersion fut telle qu'en dehors d'une réelle lutte contre des troupes aéroportées (qui n'arrivera en fait jamais), le potentiel combatif de ces chars mitrailleuses ne pouvait rien faire face aux unités Allemandes lorsqu'elles s'approchaient des bases aériennes ou des établissements. Si beaucoup de tentatives ont eu lieu pour exploiter le matériel sans armement, peu ont abouti, et il reste difficile d'identifier la liste exhaustive des chars pionniers ayant été réellement perçus en BCC. Il faut supposer que certains regroupements de matériels spéciaux ont eu lieu, et par exemple, en novembre 1939,

le 11^e BCC dispose de 47 chars FT désarmés surnuméraires employés à la traction de charrues Bajac afin de creuser des tranchées et boyaux sur le front de la IV^e Armée. On ne trouve pas trace d'emploi des dragueurs de mines et porteurs de pont Bourguignon dans les JMO de BCC, et pour cause, ces matériels étaient destinés au franchissement offensif, pas au repli, ce qui laisse supposer que ces matériels sont restés en dépôts. Au final, donc, il ne faut pas négliger quelques combats ayant eu lieu (et un certain nombre de citations au passage), mais ces derniers étaient inégaux, les équipages de chars FT n'ayant que peu de chance d'y survivre, ainsi que l'explique le témoignage du commandant Mahé du 33^e BCC. Sur le parc famélique de chars FT au 10 mai 1940 (en métropole, et pour rappel, 1445 chars armés + 1235 non armés), la majeure partie fut donc laissée sur le terrain, sabordée ou non, l'armement parfois récupéré. Fin juin 1940, un inventaire de Gien nous apprend qu'il ne restait que 21 canons de 37mm dans les stocks, ce qui signifie que l'emploi a été effectué au maxima afin d'armer les chars, et par ailleurs il faut souligner que les bataillons de combat encore dotés de char FT en 1940 étaient tous dotés de mitrailleuse MAC 31 Reibel de 7.5mm, s'ils n'étaient pas dotés de canon de 37mm SA 18. Les seuls chars dotés de mitrailleuse Hotchkiss de 8mm se trouvaient en unités d'instruction (BIC) ou régionale (ou en parcs). Lorsque les combats furent terminés, les Allemands ont récupéré 1704 chars FT. Sur ce chiffre, environ 500 furent remis en état, ne servirent pas en unité de combat mais furent employés en partie comme tracteurs, par exemple pour les avions de la Luftwaffe, ou à l'écolage des futurs tankistes. Le petit char de Renault n'avait pas dit encore son dernier mot, et il ira jusqu'à faire le coup de feu face aux troupes anglo-américaines en Afrique du nord, mais aussi en Syrie, et après-guerre, dans les années 50 il servira encore de casemate pour l'Armée Française pour la défense d'un camp en Afrique noire. Est-ce que ce vénérable char a véritablement été utilisé contre les troupes soviétiques en 1979 par les Afghans ? Autorisons-nous à y croire, ne serait-ce que pour honorer le rêve d'un industriel dont le petit char a largement contribué à la victoire de 1918. 🏠



Le Dossier

ANNEXE 1 - Récapitulatif des unités de chars FT, au 10 mai 1940

Unité	M/O	Localisation 10/05/1940	FT Canon	FT Mitrailleuse	FT sans armement
11 ^e BCC	M	Réméréville (Meurthe & Moselle)	26	16	
18 ^e BCC	M	Brunstatt (Haut Rhin)	39	24	
29 ^e BCC	M	Etain (Meurthe & Moselle)	39	24	
30 ^e BCC	M	Antilly / Chailly / Rugby (Moselle)	39	24	
31 ^e BCC	M	Reishchoffen / Wissembourg / Woerth (Bas Rhin)	39	24	
33 ^e BCC	M	Poix et Tenon (Ardennes)	39	24	
36 ^e BCC	M	Charmont-Venaucourt (Marne)	39	24	
BCTC	M	Camp de la Legue (Var)	39	24	
40 ^e BCC	M	Elven (Morbihan)		33	
48 ^e BCC	M	Camp de Coëtquidan (Morbihan)		33	
343 ^e CACC (ex 2/11)	M	Brest	13	8	
344 ^e CACC (ex 1/11)	M	Brest	13	8	
101 ^e BIC	M	Camp du Ruchard		33	
102 ^e BIC	M	Angoulême		33	
103 ^e BIC	M	Nogent-sur-Vernisson		33	
104 ^e BIC	M	Pierrelatte		33	
105 ^e BIC	M	Camp de Meucon		33	
106 ^e BIC	M	La Bussière		21	
107 ^e BIC	M	Camp de Meucon		33	
108 ^e BIC	M	Argent-sur-Sauldre		21	
109 ^e BIC	M	Camp de Meucon		33	
110 ^e BIC	M	Camp du Ruchard		33	
S.R. RM 1	M	Lille - Douai		32	
S.R. RM 2	M	Amiens		12	
S.R. RM 3	M	Rouen - Le Havre		8	
S.R. RM 4	M	Le Mans		8	
S.R. RM 5	M	Gien - Bourges		12	
S.R. RM 6	M	Metz		8	
S.R. RM 7	M	Besançon		8	
S.R. RM 8	M	Dijon		8	
S.R. RM 9	M	Tours-Angoulême-Limoges		16	
S.R. RM 11	M	Nantes		4	
S.R. RM 13	M	Saint Etienne - Clermont-Ferrand		16	
S.R. RM 14	M	Lyon-Grenoble-Chambéry		20	
S.R. RM 15	M	Marseille-Nice		12	
S.R. RM 16	M	Montpellier		4	
S.R. RM 17	M	Toulouse		8	
S.R. RM 18	M	Bordeaux		8	
S.R. RM 20	M	Nancy - Lunéville		8	
S.R. RM PARIS	M	Paris		8	
ECC	M	Versailles		10	
GRM Satory	M	Satory		19	
Centre Instruction Polonais	M	Bollène		19	
Réserves diverses (1)	M	Dépôts		227	
62 ^e BCC	O	Maroc	9	4	
CACL (2)	O	Levant	21	9	
64 ^e BCC (2)	O	Algérie	31	14	3 ?
66 ^e BCC (2)	O	Maroc	31	14	3 ?
CAFT	O	Tunisie		15	
pelotons def. Gdes Villes AFN	O	diverses villes		60	
Volant d'entretien	M	Dépôts			233
Réserves en parc	M	Dépôts			1002
dont ponts bourguignons					80
dont Dragueurs mines					120
dont dérouleurs/charrues					460
dont pionniers SARM					40
dont volant entretien					160
restant disponible					142
			417	1163	1235

(1) Chiffre non certifié et approximatif, résultat d'un simple calcul pour atteindre 1580 chars armés, portant à 275 le nombre de chars affectés en dépôts et écoles. Le nombre de chars canons est probablement faible (évaluation à un cinquième).

(2) 1 à 6 des FT canons sont en fait des FT 75 BS.

ANNEXE 2 - Création et modifications d'unités de FT après le 10 mai 1940

Unité		DATE	FT C.	FT Mit.	FT ss arm.	Notes
Sections de protection des bases aériennes	M	11/05/1940		87		Chars provenant de divers BIC
Sections de protection des établissements	M	13/05/1940		33		Chars provenant de divers BIC+dépôt 502
Compagnies de protection anti-parachutistes	M	13/05/1940		84		Chars provenant de divers BIC
CMAEC	M	15/05/1940		19		Chars provenant du groupe GRM Satory
BMEC	M	15/05/1940		10		Chars provenant de l'ECC
Détachements de protection	M	15/05/1940		39		Chars provenant de divers BIC
50e BCC	M	21/05/1940		45		Chars provenant des 40e et 48e BCC
Compagnies de protection du territoire	M	23/05/1940			60	avec FM 24/29. Chars provenant de dépôts
53e BCC	M	25/05/1940		15		Chars provenant des BIC 101, 102, 104, 110
Sections de maintien de l'ordre	M	27/05/1940			90	avec FM 24/29. Chars provenant de dépôt

ANNEXE 3 - Bataillons de chars FT disponibles au 5 juin 1940 en métropole (lancement de Fall Rot)

Unité	FT C./Mit
3 ^e Armée : 29 ^e et 30 ^e BCC	121
5 ^e Armée : 31 ^e BCC	62
6 ^e Armée : 36 ^e BCC	50
8 ^e Armée : 18 ^e BCC	57
Grpt Sarre : 11 ^e BCC	33
Armée des Alpes : BCTC	63
	386

A ces chiffres il convient d'ajouter les 45 chars du 50^e BCC, conservé sur Paris pour le maintien de l'ordre, mais qui n'ont connu aucune action de combat. On ajoutera aussi les effectifs du 53^e BCC (15 chars) qui est encore en formation.

ANNEXE 4 - Quelques immatriculations connues pour le modéliste et le passionné

- section numéro 109 (ex BIC 2/109). 67464, 70108 et 73038.

- 6^e section régionale : 66153, 67351, 67376, 73125
- CPTICC, chars pionniers (désarmés) : 68148, 68464

- 2^e Cie / 50^e BCC : 66433, 66532, 66885, 67628, 68000, 68457, 69242, 70076, 73149, 73620, 73676, 73712, 73906

- 26^e BCC, chars pionniers (désarmés) : 67881, 67931

- 10^e BCC, chars pionniers (désarmés) : 68155, 69400

- 3^e Cie / 30^e BCC : 67947, 68052, 69299, 73749, 73808

- 1^e Cie / 36^e BCC : 67343, 67345, 67347, 67349, 67360, 67382, 67386, 67388, 69041, 69065, 69073, 69362, 69373, 69379, 69412, 70091, 70146, 70259, 71016, 71032

- 2^e Cie / 36^e BCC : 67391, 67883, 67890, 67937, 68078, 69090, 71034, 71039, 71040, 73036, 73042, 73049, 73074, 73138, 73177, 73182, 73199, 73240, 73243, 73295, 73743

- 3^e Cie / 36^e BCC : 69129, 69193, 69212, 69235, 69243, 69252, 73418, 73490, 73626, 73669, 73687, 73703, 73727, 73875, 73915, 74003

- 2^e Cie / 63^e BCC : 66202, 66232, 66301, 66330, 66363, 66393, 67823, 69294, 69320, 70201, 70245, 70266, 70301, 73931, 73954

- 1^e Cie / 29^e BCC : 70387, 74618, 66574, 66860, 66802, 74565, 74615, 69099, 74587, 74602, 74624, 66819, 67135, 68435, 73236, 74601, 74614, 74544, 66866, 66057

- 63^e BCC/CACL, FT 75 BS : 67823, 68510, 68543, 68548

ANNEXE 5 Organisation simplifiée par type de bataillon

- Bataillon de chars de métropole ou type NE (63 chars)

3 compagnies (21 chars) avec 1 FT canon (capitaine), 3 sections de 3 FT canon et 2 FT mitrailleuse, et une section de remplacement avec 3 FT canon et 2 FT mitrailleuse

Au total : 39 FT canon (37mm SA18), 24 FT mitrailleuse (Reibel MAC 31 de 7.5mm)

- Bataillon Outremer ou Type NE modifié (45 chars + 3 chars désarmés)

3 compagnies (13 chars) avec 1 FT canon (capitaine) et 4 sections de 2 FT canon et 1 FT mitrailleuse

1 compagnie d'échelon (6 chars +3) avec 4 FT canon et 2 FT mitrailleuse, ainsi que 3 FT désarmés (pionniers ou servitude)

Au total : 31 FT canon (37mm SA18), 14 FT mitrailleuse (Hotchkiss ou Reibel), 3 FT désarmés

- Compagnie Autonome (21 chars)

1 FT canon (capitaine), 3 sections de 3 FT canon et 2 FT mitrailleuse, et une section de remplacement avec 3 FT canon et 2 FT mitrailleuse

Au total : 13 FT canon (37mm SA18), 8 FT mitrailleuse (Reibel MAC 31 de 7.5mm)

LEXIQUE :

BCC : Bataillon de Chars de Combat
BCTC : Bataillon de Chars des Troupes Coloniales
BIC : Bataillon d'Instruction des Chars
CACC : Compagnie Autonome de Chars de Combat
CPTICC : Centre de Pratique du Tir des Chars de Combat
DCR : Division Cuirassée
ECC : Ecole des Chars de Combat
GRM : Gendarmerie Républicaine Mobile
JMO : Journal de Marches et Opérations
RCC : Régiment de Chars de Combat
RM : Région Militaire
RR : Régiment Régional
SR : Section Régionale

BIBLIOGRAPHIE

- Archives diverses du SHD Vincennes, et du NARA
 - « Les véhicules blindés français 1900-1944 », par P.Touzin, EPA 1979
 - « L'automobile sous l'uniforme », par F.Vauvillier/JM.Touraine, Ed.Massin 1992
 - Armes/Militaria N°125 « Le Renault FT au combat 1939-1940 », par Y.Buffetaut/F.Vauvillier. H&C 1995
 - « France 40, l'Armement terrestre », par S.Ferrard. ETAI 1998
 - « The French Army 1939-1940 » Vol. III, par Lee Sharp, The Military Press 2003
 - « Hommes et ouvrages de la ligne Maginot »T3, par J.Y. Mary / A.Hohnadel, H&C 2003
 - GBM n° 74 « Nos chars en 1940, pourquoi, combien », par F.Vauvillier. H&C 2006
 - GBM n°82 « Le 66^e BCC de Casablanca», par S.Bonnaud. H&C 2008
 - « Trackstory n°10 Renault FT », par P.Danjou, Ed. du Barbotin 2009
 - « Polish tracks & wheels », par A.Jonca, Ed.Stratus 2009
 - GBM n°93 « Les chars lance-fascines », par L.Capdeboscq/A.Adam. H&C 2010
 - GBM n°96 « Le Renault FT 75 S », par F.Vauvillier/M.Souquet. H&C 2011
 - GBM n°97 « Renault FT TSF », par F.Vauvillier/M.Souquet. H&C 2011
 - GBM n°99 « Produire le char de la victoire », par F.Vauvillier/M.Souquet. H&C 2012
 - GBM n°100 « Tous les blindés de l'armée Française 1914-1940 ». H&C 2012
 - GBM n°101 « FT, de sacrés numéros », par F.Vauvillier/L.Deneu. H&C 2012
 - GBM n°102 « La révolution de la tourelle », par F.Vauvillier, H&C 2012
 - « Mai-juin 1940, Les blindés Français », par JY.Mary, Heimdal 2012
 - site internet ATF40 (Armée de Terre Française 1940) : <http://www.atf40.fr>, conçu par E.Denis et l'auteur
- Et bien d'autres ...dont les auteurs voudront nous m'excuser, tant la liste est longue.

La défense de la Loire par la 5^{ème} BLM

par Vincent Dupont



INSIGNE DE LA 5^{ème} BLM (SCE ATF40)

Mai 1940 voit la débâcle du corps de bataille allié en Belgique. Les divisions légères mécaniques, fer de lance du groupe d'armées n°1, n'échappent pas à cette défaite, bien qu'ayant contenu l'avance allemande depuis Hannut ou encore Gembloux. Même en ayant perdu la majorité de leur matériel, le Haut-commandement n'exclue pas alors de réarmer les hommes de ces unités éprouvées mais dont le moral reste fort, tout comme leur potentiel.

Le lieutenant-colonel Touzet du Vigier et ses hommes de la 5^{ème} brigade légère mécanique sont de ceux-ci. Après avoir combattu en Belgique et dans le nord de la France, ces combattants des 1^{er} et 2^{ème} régiments de cuirassiers, auxquels sont adjoints depuis le début de la campagne l'escadron de réparation et l'escadron anti-char de la 3^{ème} DLM à laquelle la brigade appartient, ont été embarqués à Dunkerque dans l'espoir de reprendre le combat. Débarqués à Cherbourg pour la plupart, les premiers éléments se rassemblent à Conches-en-Ouche le 2 juin où la 3^e DLM, sans moyens, sans véhicules, se retrouve dans les faits sous les ordres de Touzet du Vigier, dans l'attente d'un réarmement.

L'attente et l'espoir d'un réarmement

Le front, si tant est qu'on puisse l'appeler ainsi, est alors pénétré de toute part et l'armée française, aidée des quelques unités alliées encore présentes en métropole, tente toujours de ralentir l'avance allemande, en défendant de leur mieux les frontières naturelles du pays : la Somme, l'Aisne, la Seine. Les moyens manquant donc, il est urgent de trouver une solution pour pouvoir renvoyer au combat au plus vite l'élite de la Cavalerie que l'on s'est donné tant de mal à faire évacuer de Dunkerque. C'est l'opinion de Touzet du Vigier et de chacun dans la brigade. Voilà pourquoi ce dernier se rend au Grand Etat-major, accompagné de son adjoint Demetz, « pour dire que le 1^{er} et 2^{ème} Cuirassiers, s'ils n'ont plus de matériel ont encore des équipages en nombre suffisant pour reformer une Brigade de combat. » Il rédige d'ailleurs une note le 2 juin, actualisée de son expérience, pour la constitution de « grandes unités légères provisoires », où il y analyse les « procédés d'attaque allemands » et les « mesures propres à y faire face ».

Hélas devant l'offensive allemande, toutes les formations sont à reconstituer. De plus la production, bien qu'ayant fait un effort, n'arrive pas à fournir autant de chars qu'il en faudrait. En réalité, la Direction de Cavalerie annonce qu'il ne reste que de quoi équiper deux escadrons à peine. Le 4 juin, Touzet du Vigier reçoit l'ordre de former deux escadrons qui iront toucher des Somua S-35 à Montlhéry. Le 2^{ème} Cuirassiers doit former un de ces escadrons et le 1^{er} Cuirassiers le deuxième. Les cadres partent également, ce qui diminue la force du régiment et son moral : De Beaufort part, réclamé par le général De la Font qui va prendre la suite du colonel De Gaulle à la tête de la 4^e DCR. Les hommes espèrent qu'on va leur donner des armes pour aller se battre sur la Somme ou sur la Seine. Leur inactivité les ronge, eux tant de fois au feu depuis le début de cette campagne et à qui on ne peut pas donner de matériel.



TOUZET DU VIGIER AVEC SES HOMMES À DUNKERQUE DÉBUT JUIN 1940 (À DROITE)

Et pourquoi ne pas aller défendre la Loire ?

La Seine franchie par les troupes allemandes, à la vue des réfugiés affluant déjà, cette inactivité devient incompréhensible et intenable. Touzet du Vigier rassemble alors tous les éléments n'ayant pu être réarmés dans cette nouvelle 3^e DLM aux effectifs réduits, et commence une marche qu'il ne terminera qu'en Dordogne. Pour éviter la capture, la brigade rassemblant également tous les trains de combat fait de longues étapes à pied, toujours avec un équipement des plus réduits. Le 13 juin, après de longues marches aux côtés des réfugiés, Touzet du Vigier retrouve un camarade du 4^e bureau qui lui promet une rame de chemin de fer. Sa troupe de braves peut embarquer pour Saumur dans l'après-midi, pouvant compter sur ce transport providentiel. Qui plus est Saumur représente beaucoup pour ces hommes. Il représente un signe d'espoir car c'est là qu'ils avaient perçu leur matériel et commencé leur instruction en janvier-février 1940, au COMC de Fontevault.

Mais malheureusement leur espoir ne fut pas de longue durée, car ils s'aperçurent que ce n'était encore qu'un bond en arrière et qu'il n'y avait vraiment plus rien pour les équiper. Ils devraient battre en retraite en évitant le combat à moins d'un miracle...

En effet tandis que les éléments désarmés qu'il reste de la 3^{ème} DLM s'acheminent vers la région de Saumur, Touzet du Vigier devance ses hommes et se rend à la 9^{ème} Région de Tours où il apprend que les Allemands marchent sur la Loire et qu'il incombe à cette même région d'en assurer la défense avec les moyens dont elle dispose, ainsi qu'avec les unités descendant de Paris. Le commandement envisage alors d'évacuer encore plus loin la 5^{ème} BLM mais devant la faiblesse des défenses, chaque homme peut compter, aussi le lieutenant-colonel du Vigier « *revendique comme une faveur de participer à la défense de la Loire, qui se présente comme très légère* ». Avec deux capitaines, il se met donc en quête de matériel et d'armements. Le 13 en fin d'après-midi il est à Saumur mais rien n'est prévu pour le cantonnement et l'hébergement de la brigade. Quant à cantonner au COMC aux environs de Fontevault, c'est impensable, le ministère des Finances occupant déjà le secteur aucun village ne doit être occupé par la troupe. Poussant jusqu'à Tours, le général Pichon, adjoint au commandant la 9^e Région, lui donne son autorisation pour prendre tout ce que pourrait fournir le camp de Ruchard, à l'est de Chinon, tant en armements, munitions qu'en véhicules, pour être en état de défendre la Loire, entre Candès Saint-Martin et Langeais. Arrivé dans l'après-midi du 14 en gare de Saumur, le train transportant la brigade est acheminé sur Port-Boulet où s'effectue le débarquement. Le soir même, à 22 heures, au château de Coulaire, à 4 kilomètres à l'ouest de Chinon, une réunion se tint à laquelle assistaient le général Pichon, commandant la défense de la Loire, le colonel Michon, commandant l'École de Cavalerie et le lieutenant-colonel du Vigier, commandant la 5^e BLM.



SOLDATS FRANÇAIS PEU AVANT L'ENGAGEMENT SUR LA LOIRE

Cette unité reçut les ordres suivants :

- 1°) Interdire le passage de la Loire depuis la confluence de la Vienne (liaison à Candès avec des éléments du Groupement Michon (COMC - PC Fontevault) jusqu'au pont de chemin de fer immédiatement à l'ouest de Tours (soit plus de 40 km) - Liaison à ce point avec la défense de Tours - (plus tard la 2^e DLM).
- 2°) Détacher au pont d'Amboise un élément destiné à faciliter le passage de consigne entre les éléments d'aviation chargés jusque là de la défense, et un bataillon de chasseurs à pieds improvisé au camp du Ruchard qui doit les relever.

Malheureusement, aucun renseignement précis n'avait été recueilli sur l'avance allemande. Tout au plus savaient-ils que la défense de la Seine était rompue depuis longtemps et que les avant-gardes allemandes déferlaient sur le Mans, Châteaudun, Blois, sans qu'on puisse connaître exactement leurs positions. La même imprécision régnait en ce qui concernait les éventuelles troupes françaises dans le secteur : des éléments de l'armée de Paris faisait face mais sans liaison entre eux, ne devaient offrir qu'une valeur combattive très diminuée. Le général Pichon voulait cependant espérer que certains d'entre eux seraient récupérables au passage de la Loire pour en renforcer la défense. Espoir vain, car la plupart furent faits prisonniers avant d'avoir atteint le fleuve.

Durant les deux jours suivants, du Vigier et ses officiers s'employèrent à récupérer des armes et des munitions un peu partout. Le 16 juin, même si cela lui est défendu, les camps relevant du ministère, il prend possession d'armes et de véhicules destinés à des bataillons de chasseurs de DCR. Les moyens dont les restes de la division peut disposer désormais augmentent sa capacité de combat : un PC, 3 escadrons de 3 pelotons portés issus du 1^{er} Cuirassiers, idem pour le 2^{ème} Cuirassiers, 3 patrouilles sur voitures légères de réquisition et motos pour le 12^{ème} Cuirassiers ainsi que des renforcements disparates : un demi-escadron porté du 11^{ème} RDP, une compagnie d'EOR (Elèves Officiers de Réserve) de St-Maixent, une section d'EOR de l'École d'artillerie de Poitiers avec deux 75 mm, un détachement de groupe franc motorisé, deux groupes de tirailleurs provenant des Dépôts, 2 chars FT non armés et un groupe d'automitrailleuses White sans tourelles récupérées des stocks espagnols.

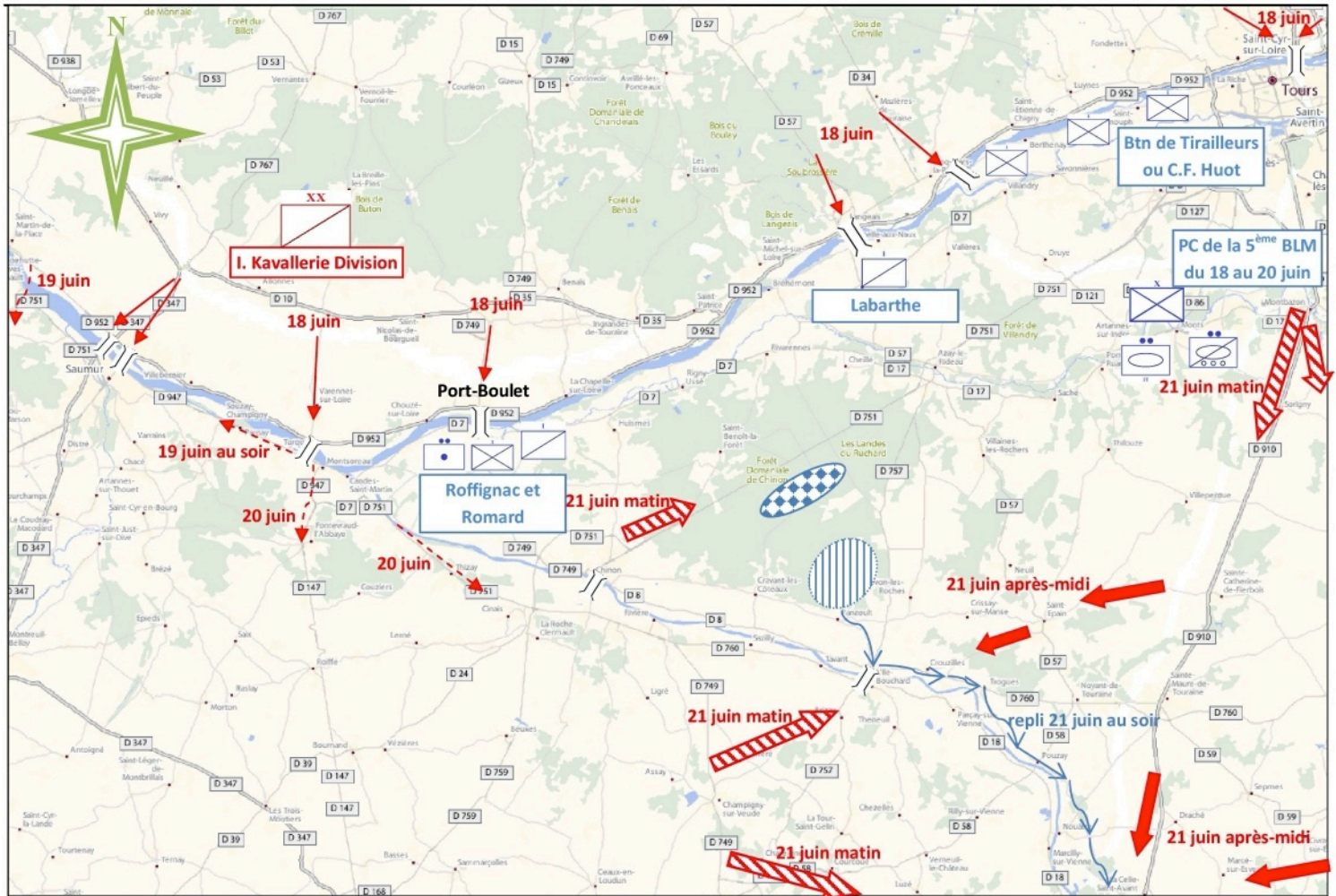
Cet ensemble pour le moins hétéroclite a cependant un moral fort et est déterminé à reprendre la lutte, voilà pourquoi il nous paraît intéressant de se pencher sur cette unité, peu connue au regard des « Cadets de Saumur », mais qui défendra la Loire avec tout autant de détermination avec Touzet du Vigier à sa tête. Ne perdant pas de vue les principes même du combat motorisé tel qu'il l'a enseigné pendant les années trente, ce derniers envoie des découvertes au nord de la Loire, vers Châteaudun, ainsi que vers Blois, pour prendre le contact avec l'ennemi mais également avec la 2^{ème} DLM, qui vient s'installer pour défendre Tours.

Cependant cette brigade et son chef doivent faire à une dure réalité : la BLM renforcée des restes de la 3^{ème} DLM vont devoir bel et bien tenir quarante kilomètres de fleuve ! Et le terrain n'est pas pour faciliter une telle tâche. En effet les eaux du fleuve sont alors excessivement basses, rendant la Loire aisément franchissable en barque. Des îles très couvertes en végétation gênent la vue et sur la rive nord, les haies qui couvrent le terrain plat permettent aux Allemands d'arriver aux berges sans être aperçus. Port-Boulet semblait le point de passage le plus dangereux.

La presqu'île de Savonnières, très difficile à défendre, risquait d'être utilisée par un ennemi arrêté devant Tours. Mais, il était probable que l'attaque se déclencherait tout d'abord contre Amboise, les Allemands ayant été signalés aux abords immédiats d'Orléans. Ayant réuni ses officiers, du Vigier prépare en conséquence son plan de bataille, répartissant ses unités et s'assurant de la tenue des ponts afin de les faire sauter. Les restes du 2^{ème} Cuirassiers et le bataillon de tirailleurs Huot tiendront le sous-secteur est ; au centre l'escadron de Labarthe du 1^{er} Cuirassiers est placé devant le pont de Langeais. L'ouest est enfin confié à l'escadron de Roffignac, renforcé par la compagnie des EAR de Saint-Maixent du capitaine Ramard et les deux pièces d'artillerie des EOR artilleurs de Poitiers intégrées au dispositif. Les éléments mobiles étant gardés en réserve dans la région d'Azay-le-Rideau. Le 17 juin les découvertes du 12^{ème} Cuirassiers envoyées au nord de la Loire prennent contact avec des éléments isolés de l'Armée de Paris à Château-du-Loir, Château-Renault et Blois et peuvent ainsi déjà recueillir des renseignements sur les éléments les plus avancés de l'armée allemande.













Le 18 juin la liaison est prise avec la 2^e DLM qui entreprend la défense de la Loire au sud de Tours tandis que des détachements blindés allemands se présentent déjà devant Amboise. Dès le début de la soirée, les ponts sautent à Langeais et à Amboise. Seul celui de Port-Boulet, en maçonnerie, ne saute pas. En effet en l'absence de spécialistes du Génie, la mise à feu a été mal préparée. Dans la nuit les élèves de Saint-Maixent et leurs officiers font preuve d'un courage exemplaire devant les premiers éléments allemands qui se présentent à Port-Boulet. Parmi eux, le lieutenant de Roffignac, puis le capitaine Ramard et le S/Lt Perreau de Launay tentent à plusieurs reprises sous le feu allemand de faire exploser le pont en le minant à six reprises, en vain. Le 19 juin vers midi des éléments allemands lancent une première attaque sur Port-Boulet suivie d'une seconde dans la soirée mais sont repoussés. Les élèves de l'école d'application de l'artillerie de Poitiers sont alors sollicités pour bombarder le pont durant la nuit. Au lever du jour sur les 59 coups de 75 mm tirés, 56 ont atteint leur but. Cependant ce bombardement a seulement entamé le tablier du pont qui est au moins inutilisable aux véhicules motorisés, mais pas aux fantassins...

Carte des opérations menées par la 5^{ème} BLM dans la défense de la Loire – 18-21 juin 1940



Scé carte : Via Michelin

LEGENDE :

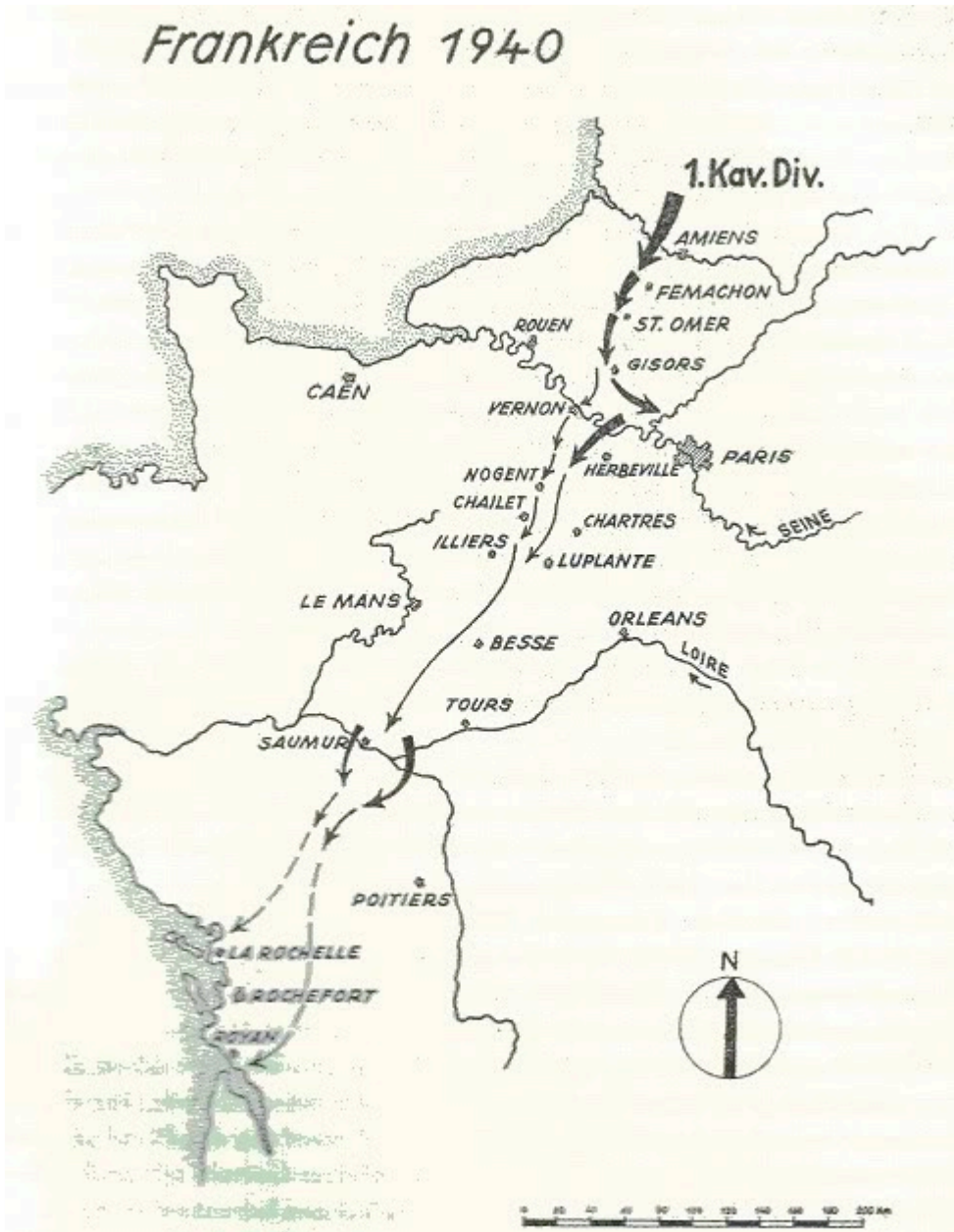
-  Escadron de cuirassiers
-  Compagnie de fantassins ou tirailleurs
(Elèves de l'Ecole de Saint-Maixent devant Port-Boulet)
-  Section des élèves de l'Ecole d'Artillerie de Poitiers
-  Groupe d'A.M Michel
-  Section de chars FT
-  Zone de regroupement de la 5^{ème} BLM, nuit du 20 au 21 juin
-  Zone de regroupement de la 5^{ème} BLM, 21 juin à midi
-  Itinéraire de repli du 21 juin
-  Détachements blindés allemands 18, 19 et 20 juin
-  Détachements blindés allemands 21 juin au matin
-  Détachements blindés allemands 21 juin dans l'après-midi
-  Point de passage sur fleuve ou rivière

Un peloton d'automitrailleuses est envoyé et le contact est repris, même si la situation à l'Ouest de la brigade n'est pas brillante : les troupes allemandes ont franchi la Loire à l'ouest et à l'est de Saumur et des contre-attaques ont été lancées avec les quelques engins blindés qu'il reste à Saumur. Mais sans réserves les points d'appui ne pourront tenir plus de quelques heures. A l'Est la situation n'est guère meilleure : les Allemands sont à Tours où le général Bougrain, commandant de la 2^{ème} DLM, fait sauter les ponts contrairement à l'ordre donné par le gouvernement de déclarer ville ouverte les communes de plus de 20 000 habitants. Pendant ce temps Touzet du Vigier et ses hommes tiennent toujours pour couvrir le retrait de l'Armée de Paris et de la 2^{ème} DLM encore plus au sud mais au vue des renseignements reçus il devient nécessaire d'envisager un décrochage... A 13h15 la presqu'île de Savonnières est évacuée et Port-Boulet subit à nouveau bombardements et attaques à 13h45.

A 16h00 la route de Tours à Bordeaux est neutralisée sur une distance de 10 km de part et d'autre du front afin de permettre le passage des plénipotentiaires chargés de discuter les conditions d'armistice. Peu après leur passage, il était prévu que les unités décrochent sur l'Indre dans la nuit mais vers 19h00 les Allemands relancent à nouveau une attaque sur Port-Boulet, par le pont et avec des canots pneumatiques sur le fleuve. La situation des défenseurs de la Loire devient critique et vers 20h00 les éléments du 1^{er} Cuirassiers et le détachement de Saint-Maixent reçoivent l'ordre de se replier à l'ouest de la forêt de Chinon. Cependant même leur repli s'annonce ardu car il doit se faire sous le feu constant des troupes allemandes qui commencent à infiltrer la rive sud du fleuve.

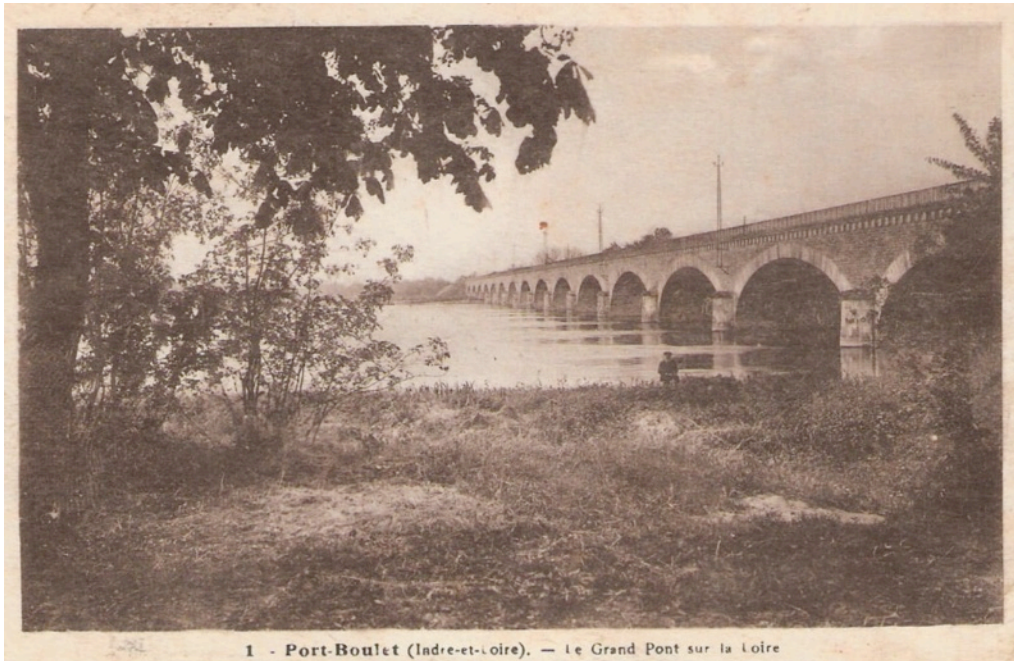
Le 20 juin à l'aube les défenseurs de Port-Boulet apprennent que les Allemands ont franchi la Loire à Angers et que des infiltrations ont eut lieu vers Souzay et Turquant. Des reconnaissances sont donc envoyées en direction de Beaupreau, Cholet et Bressuire, pour préciser le danger d'un débordement par l'ouest. A midi les reconnaissances envoyées rentrent avec des nouvelles peu encourageantes : si aucun allemand n'a été signalé à l'est de Genes, aucune troupe française organisée susceptible d'opposer une quelconque résistance n'a été non plus rencontrée et l'inquiétude quant au sort des hommes du groupement Michon voit le jour.

Frankreich 1940



ITINÉRAIRE DE LA 1. KAVALLERIE DIVISION JUSQU'À LA LOIRE

Seul le sacrifice d'une poignée d'hommes qui restent balayer le tablier du pont avec un FM permet de minimiser les pertes, vidant près de 18 chargeurs sur les fantassins allemands en progression. Le rapport de la *1. Kavallerie Division* précisera que : « *L'adversaire se défend avec acharnement et, dans l'obscurité, passe souvent derrière les cavaliers, et leur tire dans le dos.* »



1 - Port-Boulet (Indre-et-Loire). — Le Grand Pont sur la Loire

LE PONT DE PORT-BOULET AVANT LES COMBATS

Décrocher et éviter la capture

Le 20 juin à la tombée de la nuit la situation est critique pour toute la brigade : le groupement de l'École de Cavalerie a décroché à l'Ouest et la 2^e DLM également à l'Est. Un seul recours se profile alors : le repli, non plus sur l'Indre, mais sur la Vienne dans un premier temps. Dans le courant de la nuit Touzet du Vigier rameute tous les éléments sous son commandement dans les bois au sud de la route Chinon – Azay-le-Rideau dans le but de rentrer dans les lignes si elles existent encore, vers Port-de-Piles.

Le 21 juin, alors que le jour se lève, la brigade est rassemblée et subit déjà quelques accrochages des blindés allemands qui se répandent dans tout le pays. Du Vigier choisit alors de l'évacuer vers les ravins boisés de Panzoult pour ainsi la soustraire jusqu'à la nuit aux reconnaissances allemandes en attendant que tous les éléments aient pu rejoindre. L'opération se passe sans accrocs et le contact avec les allemands est perdu.

« *Je pus donner à mes troupes un peu de détente dont elles avaient bien besoin, en dehors des axes routiers* » dira plus tard Touzet du Vigier. Dans la soirée, la pluie les aidant une fois de plus à chasser l'aviation allemande, le groupement longe la Vienne en direction du sud.

La 5^{ème} BLM a réussi échapper aux colonnes allemandes et il s'impose déjà de tirer les conclusions tactiques de son engagement sur la Loire :

en fonction du terrain et des moyens à sa disposition, Touzet du Vigier avait envisagé une défense sur la rive même – « le cul dans l'eau » pour reprendre le terme exact qu'il employa – visant à interdire aux troupes allemandes d'aborder la rive sud, avec des éléments légers, contrairement à ce qui avait été appliqué dans le secteur voisin de Saumur, où une défense en profondeur avait été privilégiée et où le tir « fichant » des défenseurs a sans doute été moins efficace que le tir

« rasant » qu'il préconisa. La grande différence fit que la défense à Port-Boulet, au plus proche de la Loire, put être efficace sans trop de pertes jusqu'au 20 juin à 20h00. Elle a rendu possible le décrochage et le regroupement de toute la brigade et ainsi assurer sa cohésion et son efficacité dans les combats journaliers vers le sud jusqu'à l'armistice en protégeant l'aile gauche des armées françaises en retraite. En effet, assurant la couverture du flanc ouest de la 2^{ème} DLM, les hommes de Touzet du Vigier se glissent jusqu'à Châtellerault puis Poitiers le 22. Le 24, ils sont sur la Charente et passent à travers les colonnes allemandes. Les éléments se regroupent alors autour de la Rochefoucauld le 24 où on leur annonce que l'armistice est signé. Convaincu que la priorité semble être de sauver ses hommes au plus vite, armistice ou pas, du Vigier poursuit son repli et dans la nuit du 24 au 25, le cessez-le-feu parvient au groupement. Le récit du lieutenant Vié, du 2^{ème} Cuirassiers, transmet de manière fidèle le moral de la troupe : « *Sentant bien que tout est fini, vivant depuis plusieurs jours dans une situation critique avec la hantise d'être faits pri-*

-sonniers, les hommes du 2^e Cuirassiers stoïques sous une pluie torrentielle courbent le dos sous le poids des évènements. Ils n'ont rien à se reprocher ; ils ont fait leur devoir partout. Ils se sont splendidement battus en Belgique. Ils ont fait ce qu'ils ont pu sur la Loire et au cours du repli. » Par le fait du hasard, en avant ou en arrière sur leurs axes de repli, sans jamais se croiser, le groupement de la 5^{ème} BLM ayant rassemblés tous les équipages de la division retrouvent à Ribérac (37 Km à l'est de Périgueux) les escadrons de la 3^{ème} DLM réduite qui avaient été réarmés et avaient eux aussi dû reculer. La division est de nouveau réunie : *« l'ennemi, les pressant au nord, de l'ouest et de l'est, aura été tout près de les disperser. Avec lui, la 5^e Brigade Légère Mécanique, comme la 3^e DLM, aura exécuté une belle partie de « cache-cache » comme le rappellera le docteur Delater, médecin de la division.*

La fin d'une campagne

Les sacrifices ont été grands tout au long de la campagne, et les citations le montrent bien, tout comme le lieutenant Vié, exemple de courage durant cette campagne, qui déclare que le 2^{ème} Cuirassiers *« n'a pas manqué aux traditions de l'Arme »*, que *« leurs sacrifices et leurs héroïsmes n'ont pas pu changer la situation, mais ils n'ont pas été inutiles. Tous rentrent chez eux grandis, ayant accompli ou contemplé de belles actions dans un régiment où tous, officiers, sous-officiers, gradés et cuirassiers ont fait tout leur devoir avec une simplicité et une foi admirable. »* Des citations élogieuses sont accordées à la 5^{ème} BLM tout comme à la 3^{ème} DLM et rejaillissent sur leurs chefs : *« instruites par des chefs éminents [...] qui surent leur communiquer leur esprit du devoir et leur foi. [...] sous les ordres de ces mêmes chefs qui les avaient instruites, luttant victorieusement contre des unités mécaniques allemandes, arrêtant leurs attaques et les contre-attaquant sans arrêt. [...] La 5^{ème} Brigade (1^{er} et 2^{ème} Cuirassiers) peut être citée en exemple de ce qui peut faire une troupe instruite, disciplinée, ayant l'esprit du devoir et de sacrifice. »*

Le comportement de Touzet du Vigier ainsi que l'œuvre qu'il a accompli ces dernières années sont personnellement reconnus dans la défaite par le général Langlois : *« s'est imposé dans tous les postes qu'il a occupés [...] par sa brillante intelligence, son travail, son esprit organisateur et réalisateur. [...] au commandement du 2^{ème} Régiment de Cuirassiers (3^{ème} Division Légère Mécanique) de nouvelle formation, il a su, grâce à son ascendant sur la troupe, soigneusement en faire une unité d'élite qui a montré toute sa qualité qui d'emblée, été employée dans les durs combats des 11, 12, 13 mai en Belgique. Privé de son matériel après Dunkerque, il a transformé ses équipages de chars en combattants à pied. Il a insufflé à tous des esprits de devoir. Son esprit combatif a continué la lutte sur la Loire et au Sud jusqu'à l'Armistice. La bravoure du Lieutenant et du Capitaine du Vigier de 1914-1918 s'est retrouvée chez le Lt-Col Du Vigier en 1940. »* 📖



LE PONT DE PORT BOULET APRÈS LE BOMBARDEMENT DES ARTILLERS FRANÇAIS

SOURCES

- Service Historique de la Défense - 32N462
- Archives privées Touzet du Vigier
- DU VIGIER Alain, *Le général Touzet du Vigier*, Editions Lanore-Sorlot, 1990
- DELATER Dr G., *Avec la 3^e DLM et le Corps de Cavalerie*, Arthaud, Paris-Lyon, 1946
- SAINT-MARTIN Gérard, *L'Arme blindée française*, Tome 2, Economica, Paris, 2000.



Les derniers combats du Donon

par Jean-Michel « JD »



LE SOMMET DU DONON AVEC SON FAUX « MUSÉE »,
ET UNE TOMBE FRANÇAISE DANS LA SARRE ROUGE.

C'est une nouvelle fois à Roger BRUGE que je souhaite dédier ces quelques lignes. Quarante ans après les faits, ses travaux eurent le mérite de rassembler une impressionnante collection de témoignages français et allemands. Ses ouvrages constituent toujours LA référence concernant les combats de l'Est, même si nous disposons aujourd'hui pour notre plus grand bonheur de nouvelles publications richement illustrées et cartographiées comme celles de Jean-Yves MARY par exemple.

« Notre » 43^{ème} Corps d'Armée de Forteresse sera constitué début 1940 à partir d'unités de la Région Fortifiée de la Lauter et placé sous les ordres du général Fernand LESCANNE à compter du 7 janvier. Il sera remanié dès le 5 mars suite à la dissolution du Secteur Fortifié des Vosges.

C'est à la 5^{ème} Armée commandée par le général BOURRET et aux combats des troupes d'intervalles de la Ligne Maginot qu'il faut rattacher les unités et les hommes dont nous allons retracer les ultimes moments.

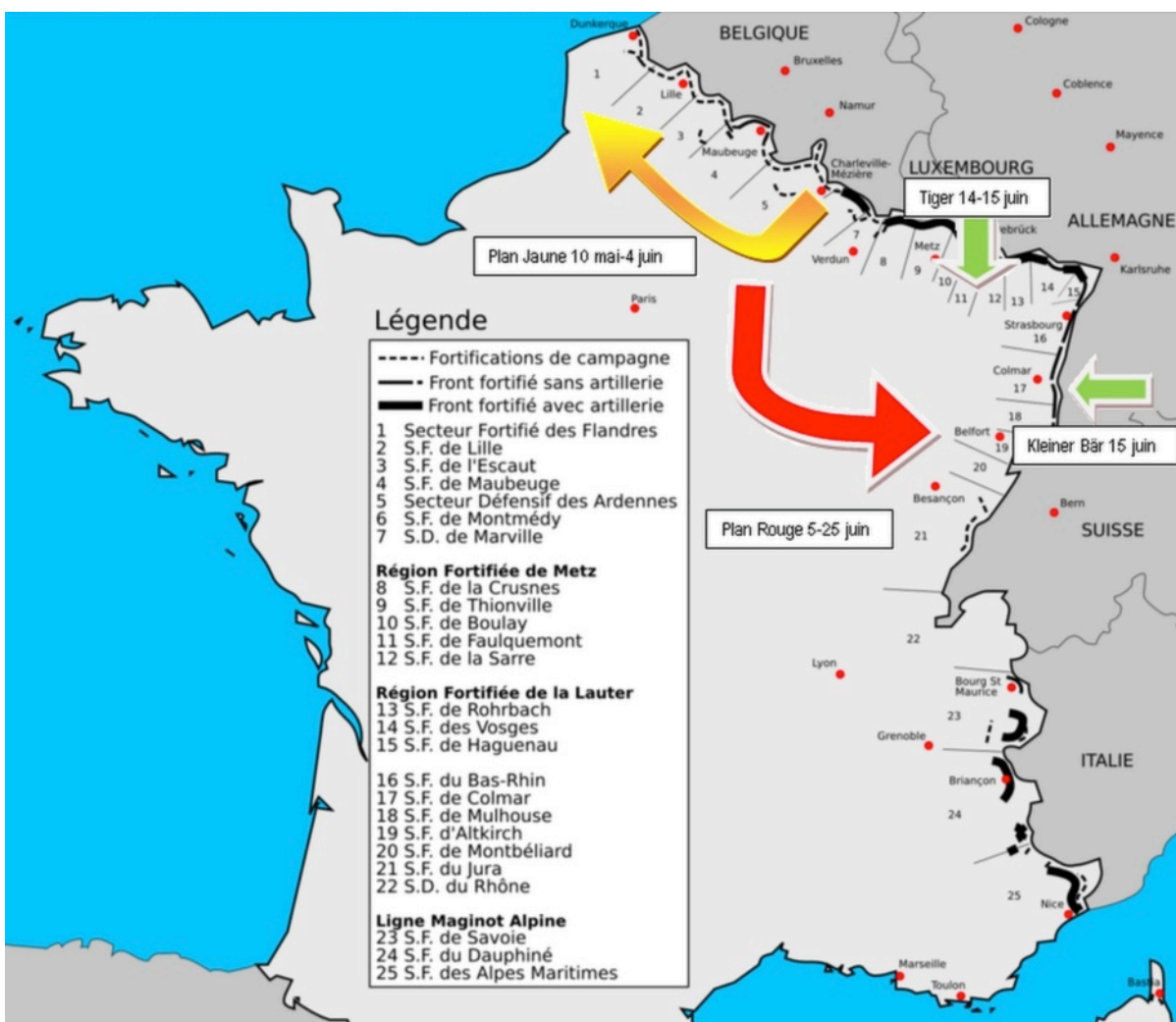
Toutefois, l'odyssée complète du 43^{ème} CAF reste encore à écrire ! Le thème de cet Histomag - les derniers combats de juin 1940- se prête à un nouveau reportage, illustré par de nouvelles trouvailles (droits réservés...). Nous évoquerons cette fois les deux derniers jours de combat du 43^{ème} CAF sans nous attarder sur l'abandon de la Ligne Maginot. Nous ne détaillerons ici ni les combats sur le canal de la Marne au Rhin, ni les négociations finales, épisodes pouvant motiver pour chacun quelques bonnes feuilles de notre webzine préféré.

Enfin, cet article n'étant en rien un écrit « définitif » sur la question, toutes les remarques, précisions, additions et corrections seront les bienvenues !

Quelques dates pour fixer le contexte régional ...

Ce n'est pas au 10 mai 1940 qu'il convient de commencer ce calendrier. Concernant l'est de la France, hormis la campagne de la Sarre à l'automne 1939 et quelques engagements ponctuels comme le drame de l'ouvrage de La Ferté (16 au 19 mai), les opérations se déroulèrent en juin 1940. L'évacuation de Dunkerque est terminée, les meilleures unités françaises, ou du moins les plus mobiles sont perdues. Le 5 juin marque le début de *Fall Rot* -le Plan Rouge- avec une première offensive sur la Somme, puis une autre quatre jours plus tard sur

l'Aisne. La percée y fut réalisée assez rapidement par le *Heeresgruppe A* du général von RUNDSTEDT opposé à la 2^{ème} Armée française commandée -du moins sur le papier- par le général FREYDENBERG. En effet FREYDENBERG, champion de la mobilité et du repli en désordre, s'est décidé à déplacer son état-major dans la journée suivant l'offensive à près de 200 km du front qu'il était censé défendre. Très vite il part pour Bourbonne les Bains, totalement hors de sa zone d'armée, puis poursuit son périple désordonnée en passant par Louhans, Tournon en Ardèche pour échouer enfin ... dans un séminaire à Aubenas. Il n'est pas faux d'écrire que la 2^{ème} Armée a fui. Dans tous les cas elle ne fut pas commandée. Quatre Panzerdivisionen et les deux divisions motorisées du corps blindé GUDERIAN peuvent percer et s'enfoncer à toute allure depuis la Champagne en direction de la frontière Suisse pour réaliser un des plus grands encerclements de la guerre. C'est le second « coup de faucille » du Plan Rouge !



CARTE SITUANT LES PRINCIPALES OFFENSIVES ALLEMANDES ET LA LIGNE MAGINOT (SUR FOND DE CARTE WIKIPEDIA)

Mais nous n'en sommes pas encore là. Dans un premier temps, WEYGAND avait refusé tout retrait de troupes du front fortifié puis tergiversé entre ses deux grands subordonnés PRETELAT et HUNTZIGER. Pire, il avait constitué le 3 juin un nouveau 4^{ème} Groupe d'Armées (GA4) et modifié son ordre de bataille en basculant la 2^{ème} Armée du GA2 vers le GA4. Ce n'était qu'une des multiples réorganisations qui mobilisèrent les intelligences du Haut Commandement Français. La vigueur de ces mesures bureaucratiques n'avait d'égale que la vacuité des projets opérationnels et l'absence de manœuvres dynamiques interarmes. L'adversaire, lui, savait aller à l'essentiel et déterminer précisément où et comment frapper.

Suite à l'offensive du 9 juin entre Vouziers et Buzancy, par la force des choses, les replis vont s'enchaîner. HUNTZIGER décroche le lendemain vers la Marne, PRETELAT donne un ordre préparatoire de même nature le 11. Le 12 juin c'est WEYGAND qui ordonne de préparer un repli général « rapide et profond pour se rétablir sur une ligne ... Loire Doubs ». Sans se soucier de son aspect velléitaire, des conditions matérielles de sa réalisation, de l'absence de moyens de transport dédiés, ... cette instruction est rendue exécutoire à 13h00, avec ordre d'abandonner la Ligne Maginot. Les ouvrages conserveront leurs seules garnisons et devront se tenir prêts à se saborder. Les troupes issues des secteurs fortifiés formeront ce 12 juin les « Divisions de Marche » Senselme et Chastanet. Le colonel SENSELME précédemment commandant de l'infanterie de forteresse du 43^{ème} CAF en reçoit l'ordre le 12 juin à 22 heures à Ingwiller, ordre étant de faire mouvement à partir du 13 en soirée. Le général PRETELAT avait décidé d'une direction de repli de Sarrebourg à Epinal, le premier objectif étant de se rétablir le 17 juin sur le canal de la Marne au Rhin puis de décrocher d'un bloc vers le sud. C'est sur le canal que nous avons retrouvé le 43^{ème} CAF, entre Gondrexange (inclus) et Lutzelbourg (exclu) où il combattit le 18 juin. Rappelons aussi que le 43^{ème} CAF, comme la plupart des unités de l'Est,

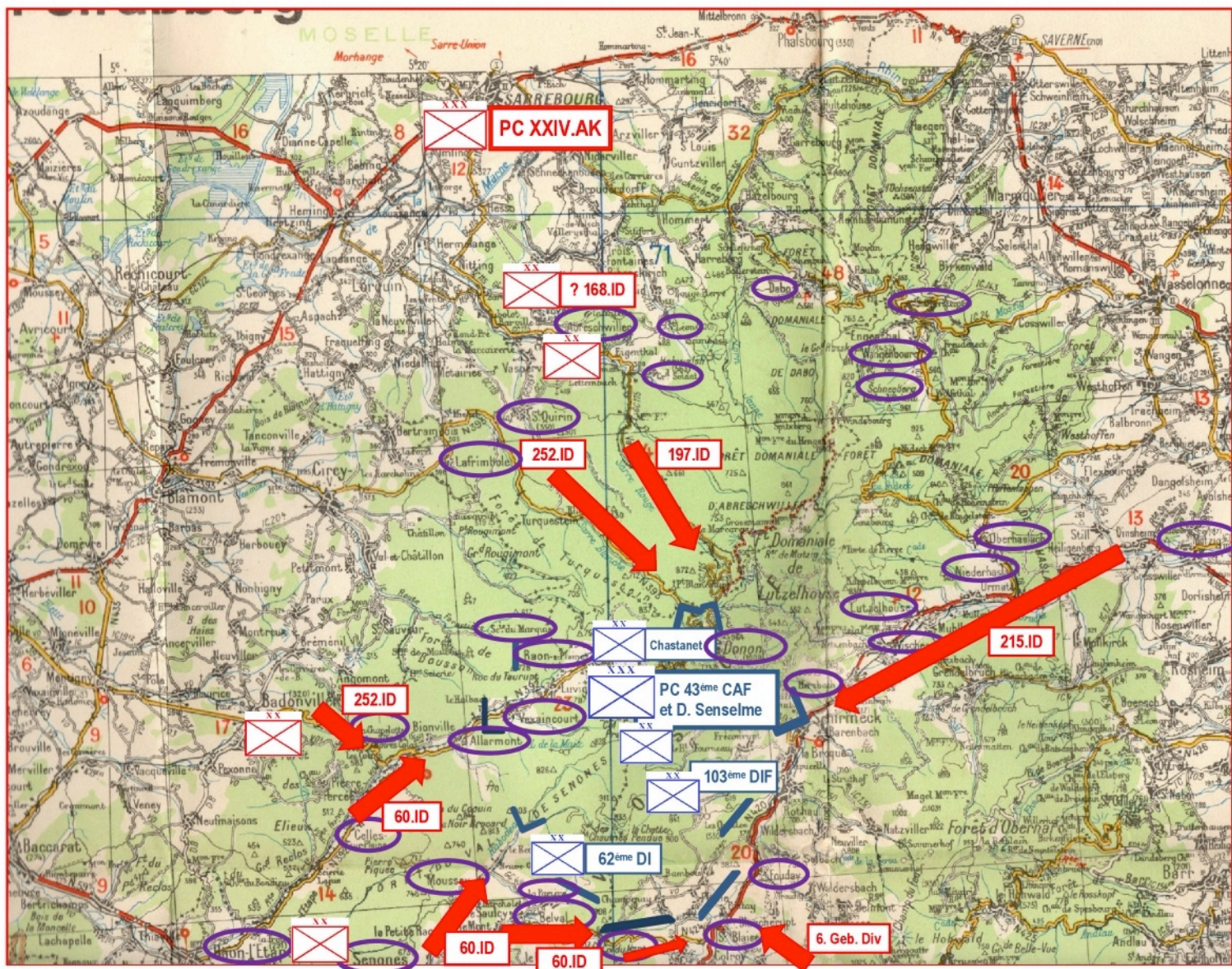
ne disposait d'à peu près aucune mobilité. Jamais les mouvements de troupes en campagne n'avaient été imaginés auparavant au niveau du corps d'armée ou de l'armée. C'est donc dans la précipitation, sans expérience opérationnelle que les colonnes allaient abandonner des positions laborieusement édifiées et retraiter en cheminant comme en 1918, « d'un même pied », c'est-à-dire en regroupant les fantassins, puis les unités hippomobiles et enfin les rares véhicules automobiles.

Concernant le rattachement du 43^{ème} CAF à la 5^{ème} Armée, un nième remaniement va encore intervenir au plus mauvais moment. En effet, le 17 juin, le général BOURRET est placé « en réserve de commandement ». Si l'on se réfère à ses mémoires, il explique que sa 5^{ème} Armée ne disposait plus au 12 juin que de deux corps d'armées (le 12^{ème} et le 43^{ème}) et avait reçu l'ordre de retraiter sur la Moselle puis de prendre liaison avec les 3^{ème} et 8^{ème} Armées entre lesquelles son infanterie serait répartie. Une fois cette opération réalisée, le QG, une partie du PC, la totalité des services, de l'artillerie, du génie, de la santé, de l'intendance et du train de la 5^{ème} Armée devaient rejoindre ... Digoin (!). Le général quant à lui serait tenu en réserve avant de recevoir une nouvelle mission. Les réalités imposées par la progression allemande allaient contrarier ces prévisions.



Fall Rot, Kleiner Bär et Tiger sont étudiés ... dès l'été 1940. Ici, une conférence est donnée devant l'entrée du grand ouvrage du Hochwald.

Le dernier carré du 43^{ème} Corps d'Armée de Forteresse au Donon



Situation le 22 juin 1940 au soir.

Positionnement des unités sur une carte militaire allemande du secteur CAF de Donon.

C'est une « copie » d'une carte Michelin avec légende bilingue.

Légende :



PC de Corps d'armée



PC du XXIV.Armeekorps



Localité ou lieu cité



PC de division



PC d'Infanteriedivision



Position française



Axes de la progression allemande



14 JUIN 1940.

Schéma de la manœuvre d'enveloppement par l'ennemi des trois armées de l'Est (III^e, V^e, VIII^e). La 1^{re} armée qui devait couvrir leur retraite face à l'ouest reflue en désordre sur leurs arrières.



LE GÉNÉRAL D'ARMÉE BOURRET.

L'ENVELOPEMENT DES ARMÉES DE L'EST VU PAR LE GÉNÉRAL BOURRET DANS SES MÉMOIRES.

Le général BOURRET déclare dans ses mémoires : « Ainsi allaient se retrouver entassées à l'intérieur d'un quadrilatère dont tous les côtés étaient forcés, trois armées, sept corps d'armées, une trentaine de divisions, sans compter une foule de réfugiés de toute nature. C'est en présence de cette situation que j'ai décidé de ne pas rejoindre le poste qui m'était assigné sur la Loire et de rester au milieu de mes troupes. J'ai renvoyé vers l'arrière un officier de confiance avec les archives de l'Armée et je me suis mis aux ordres du général CONDE, plus ancien, à qui revenait la tâche douloureuse de prendre le commandement de trois armées allant à leur destruction. » Et il ajoute ce commentaire critique : « Le général PRETELAT, commandant le Groupe d'Armées n'était plus avec nous ».

Mais revenons en arrière. Le 14 juin, c'est au tour du Heeresgruppe C du général von LEEB et précisément à la 1^{re} Armée de von WITZLEBEN d'entamer une nouvelle offensive (opération *Tiger*), cette fois par le Nord. Comme le confirme la directive hitlérienne n°13 du 24 mai 1940, cette opération vise à la fois à percer la Ligne Maginot et à fixer les armées françaises de l'est. Sur la première journée, ce sera un échec. L'un des rares échecs allemands de 1940.

Par contre, le lendemain, suite au décrochage français, la percée peut être considérée comme réussie, ce qui ne signifie pas pour autant que les ouvrages soient maîtrisés. Pour eux, le danger viendra aussi du sud.

Le 15 juin, l'autre armée de von LEEB, la 7^{ème}, commandée par le général DOLLMANN, va prendre l'offensive en franchissant de vive force le Rhin. Ce sera l'opération amphibie *Kleiner Bär*. En face, la 8^{ème} Armée française du général LAURE enchaînera elle aussi les replis successifs vers le massif vosgien.

Il devenait rapidement clair que la nasse allait se refermer inexorablement sur quatre armées françaises d'autant que le 20 juin, GUDERIAN touche la frontière suisse.

Dans la tourmente, le 43^{ème} CAF continue sa retraite vers le sud. Disposé en coin à l'extrémité nord-est du dispositif français -abstraction faite des ouvrages de la Ligne Maginot abandonnés à leur sort- il semble sacrifié ou du moins voué à subir la destruction. Après les combats retardateurs dits « du 18 juin » sur le canal de la Marne au Rhin, le 43^{ème} CAF vient buter sur les premiers

contreforts des Vosges au sud de Sarrebourg et d'Abreschwiller. Dans cette zone fortement boisée a priori favorable à la défense, et très défavorable à la manœuvre, il reste peu d'espoirs d'échapper à la capture. Le Donon et son vrai-faux temple culmine à 1008m au-dessus du plateau et du col du même nom. Ce sommet reste peu connu, en dépit des combats sanglants de l'été 1914 et, pour les plus littéraires, de la conception de Victor HUGO, au cours d'un déplacement professionnel de son général de père. De ce massif jaillissent de multiples ruisseaux coulant vers le Bas-Rhin, la Meurthe et Moselle, la Moselle et les Vosges.

... et le replacer sur la scène de l'Histoire nationale.

Sur le plan national, le Maréchal PETAIN arrive au pouvoir le 16 juin 1940 pour demander les conditions d'un armistice le lendemain. Le 17 sera aussi le jour du discours radiodiffusé malencontreux qui rassura les millions de civils jetés sur les routes de l'exode mais démotiva les soldats qui luttaient encore : « *C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat* ». Les pourparlers dans le wagon de FOCH à Rethondes datent du 21 juin, l'acte d'armistice sera signé le 22 juin à 18h52. Cependant il est prévu que l'armistice ne sera effectif qu'après conclusion d'un cessez le feu avec l'Italie. Ainsi l'armistice entrera en vigueur précisément le 25 juin à 0h35.



17 JUIN RAON L'ETAPE, 60.ID. NOTER LA RADIO. COMMENTAIRE : PÉTAIN DEMANDE LES CONDITIONS D'UN ARMISTICE.

Cependant, dès le 21 juin, les tentatives « d'intoxication » allemandes vont se multiplier. Profitant de la perplexité et de la démoralisation de nombreux français, les « parlementaires » parfois improvisés allaient utiliser la ruse pour tenter de capturer des prisonniers et terminer un peu plus glorieusement leur campagne de France, ou plus exactement leur campagne de l'ouest (*Westfeldzug*).

Au terme de replis successifs, les combats des 21 et 22 juin s'inscrivent donc parmi les tout derniers engagements de la campagne de 1940.

Composition du 43^{ème} CAF fin juin

Pour une meilleure compréhension, nous avons situé le 43^{ème} CAF dans le contexte des armées de l'Est. Le moment est arrivé maintenant d'aborder sa composition. L'ordre de bataille complexe de l'armée française et ses multiples remaniements successifs nous compliquent la tâche. Pour les puristes, le site www.atf40.org apporte d'utiles précisions mais concerne plutôt le début du conflit. Pour suivre le déroulement des opérations, il serait préférable de disposer d'une grande carte d'Etat-Major annotée avec la position de chaque unité. C'est en fait ce que nous propose le SHD avec le rapport LECOMTE. Ce document très intéressant vient guider nos investigations. Mais de quoi s'agit-il ? En fait, courant novembre 1941, le capitaine LECOMTE, ancien commandant de la 4^{ème} batterie du 60^{ème} RA a adressé un dossier au général LESTIEN, en charge du Service Historique de la Guerre à Chambéry. Il explique par courrier joint qu'il vient d'être rapatrié mais qu'en captivité, il s'était « *amusé à reconstituer les combats de son régiment, puis de la division Senselme, puis de la division voisine, la division Chastanet* ». Les positions quotidiennes des différentes unités (niveau bataillon ou parfois batterie) furent ensuite reportées jour par jour du 17 au 26 juin sur une série de calques grand format réalisés à partir de l'agrandissement d'une carte Michelin « *péniblement soustraite aux fouilles* ». Comme le souligne le capitaine LECOMTE, cela constitue un « *petit historique du 43^{ème} CA jusqu'à sa chute* ». Il indique aussi que ce travail avait été réalisé sous la direction du colonel DE LASSUS, de l'état-major de la 4^{ème} armée, avec l'aide du capitaine LEBON, ancien commandant d'une autre batterie

du 60^{ème} RA. Cette intéressante série de calques crayonnés est actuellement conservée par le SHD. Elle complète une série de rapports réalisés quelques mois ou quelques années après les faits à la demande expresse de la hiérarchie militaire. Citons pour les plus intéressants celui du colonel SENSELME, du capitaine Henri FRENAY, futur vichysto-résistant créateur dans l'été 1940 du MLN puis du réseau Combat. Peu de photos françaises viennent illustrer ces combats. Par contre, force est de constater la richesse en armement photographique de la Wehrmacht de 1940.

Ordre de bataille du 43^{ème} CAF juin 1940 et cadres identifiés

Etat-Major PC initialement basé à Ingwiller, puis Grand-Soldat, puis au col du Donon

commandant : général LESCANNE
chef d'état-major : lieutenant-colonel

VIDAL

artillerie divisionnaire : colonel JO-CARD

3^{ème} bureau : capitaine FRENAY

Eléments non endivisionnés

VI/ 242^{ème} RAL régiment d'active

144^{ème} RAL régiment de réserve série B

II/49^{ème} RIA régiment d'active (ex 30^{ème} DI alpine) CDT PICARD

V/400^{ème} régiment de pionniers régiment de réserve série A

Division de Marche CHASTANET (général CHASTANET)

153^{ème} RIF régiment de réserve série A LCL MAUVIN

37^{ème} RIF régiment de réserve série A LCL COMBET

166^{ème} RIF régiment de réserve série A LCL SUBERVIE

59^{ème} RA régiment d'active LCL SOUBEN

Division de Marche SENSELME (colonel SENSELME)

154^{ème} RIF régiment de réserve série A LCL BOURGEOIS

165^{ème} RIF régiment de réserve série A LCL RENARD

II/ 279^{ème} RI régiment de réserve série B LCL MAGNE

60^{ème} RA régiment de réserve série A LCL ROUHIER

III/ 68^{ème} RA régiment de réserve série A CDT HINZELIN

Ne sont pas comprises ici les unités des 103^{ème} DIF et 62^{ème} DI rattachées tardivement (cf plus loin)

A vrai dire, l'ordre de bataille reste assez indicatif, la cohésion étant plus ou moins préservée d'un régiment à un autre. De plus, nous allons voir qu'en buttant plus ou moins en ordre sur les premiers contreforts des Vosges, le 43^{ème} CAF allait s'imbriquer avec la 103^{ème} DIF et la 62^{ème} DI en retraite depuis l'Alsace.

La situation sur le terrain au 21 juin et les derniers combats

La situation au matin du 21 juin ne laisse pas beaucoup d'espoir. Comme nous l'avons vu, l'encerclement des armées de l'est est virtuellement réalisé dès le 17 juin. Restait tout de même la tâche de faire déposer les armes à plusieurs centaines de milliers d'hommes. Outre le message radiophonique de PETAIN, l'absence de communications fiables entre unités françaises et vers le commandement allait renforcer la sensation d'isolement et faciliter les redditions. Le 21 juin, plus de 100 000 français sont encore sous les ordres de leurs officiers. Mais les hommes sont épuisés par la retraite à pieds et sac au dos, les ordres deviennent vite contradictoires. A noter tout de même qu'en face et contrairement à la légende, l'ennemi n'était que très rarement motorisé. Ses déplacements étaient réalisés le plus souvent à pieds pour l'infanterie, parfois à vélo, les impedimenta suivant à grand renfort de charriots hippomobiles. Mais la mobilité restait préservée : il suffit de comparer le volume et le poids très réduit des équipements individuels portés par nos envahisseurs et ceux prévus par le sacro-saint Règlement.

Ceci étant, et la poursuite étant inégale, les combats du 21 juin ne se limitent pas au secteur du Donon. Dans la plaine, Epinal sera par exemple le théâtre de combats et de destructions importantes. C'est par sa taille et sa relative cohésion que le 43^{ème} CAF se distingue. Il est vrai aussi qu'il avait réussi à faire front, à retraiter globalement dans l'ordre peut-être en partie parce qu'il tenait un front secondaire et éloigné des grands axes de progression de la Wehrmacht.

Pour ses communications, le 43^{ème} CAF ne disposait d'après les témoignages que d'un poste radio ER13 de faible portée. Pour être complet, signalons que le général LESCANNE disposait initialement des moyens organiques suivants : la compagnie télégraphique 143/81, la compagnie radio 143/82 et l'anachronique détachement colombophile 143/83. Hors du front continu, et sans disposer d'un « arrière » facilement accessible comme en 1914-18, les communications reposaient largement sur des estafettes.

L'isolement du 43^{ème} CAF par rapport à l'état-major de la 5^{ème} Armée est daté du 20 juin. Le LTN ARNOUX du 59^{ème} RAMF s'interrogera avec Roger BRUGE sur la combativité du 43^{ème} CAF dans les termes suivants :

« le 18 juin, les jeunes officiers et les hommes, mal informés, ne pensaient pas que tout allait si mal. Le 19 et le 20 juin, nous pensions que les troupes encerclées allaient former un losange et trouver une issue vers le sud. Les 21 et 22, nous avions le ferme espoir de ne pas être prisonniers si nous arrivions à combattre jusqu'à la signature de l'armistice ».

Les témoignages abondent sur la chimère largement partagée d'un combat permettant de tenir les armes à la main jusqu'à la signature ou l'entrée en vigueur de l'armistice afin d'échapper à la captivité. La référence à 1870 était dans tous les esprits : Belfort était restée française au terme de la résistance de la citadelle sous les ordres de DENFERT-ROCHEREAU. C'était l'exemple à reproduire.

Cependant, en face, le XXIV. Korps commandé par le général von SCHWEPPENBURG était déterminé à briser rapidement toute résistance, par la ruse et si besoin par la force. Disposant de 4 divisions d'infanterie (les 60. 252. 168. et 197.ID) von SCHWEPPENBURG devra coordonner son action au sud avec la 6^{ème} Gebirgsjäger Division du bouillant Generalmajor SCHÖRNER et à l'est avec la 215.ID remontant de la vallée de la Bruche. Nous présenterons les combats des derniers jours par compartiment de terrain, c'est-à-dire par vallée.



LES PROTAGONISTES : GENERAL DER KAVALERIE LEO FREIHERR GEYR VON SCHWEP-PENBURG XXIV.AK. (PHOTO DE PRESSE US 1944 ET PHOTO DE JUIN 1940) ET LE GÉNÉRAL DE CORPS D'ARMÉE FERNAND LESCANNE DU 43^{ÈME} CAF.

Au Nord, la vallée de la Sarre Rouge face à la 168.ID puis la 197.ID

Nous aborderons tout d'abord le front nord constitué par la vallée de la Sarre Rouge. Le PC divisionnaire s'installe le 20 juin à Grand Soldat, à la maison forestière de Deux Rivières, au sud d'Abreschwiller. Il est talonné par des reconnaissances allemandes situées à une vingtaine de kilomètres. Abreschwiller est le dernier village avant la montagne et le 43^{ème} CAF n'occupe plus aucune localité importante. Le colonel SENSELME indique que les vivres deviennent plus rares, que la fatigue commence à gagner les hommes mais que le moral reste bon. Le 21 juin dès 7 heures, l'ennemi (168. Infanterie Division du General

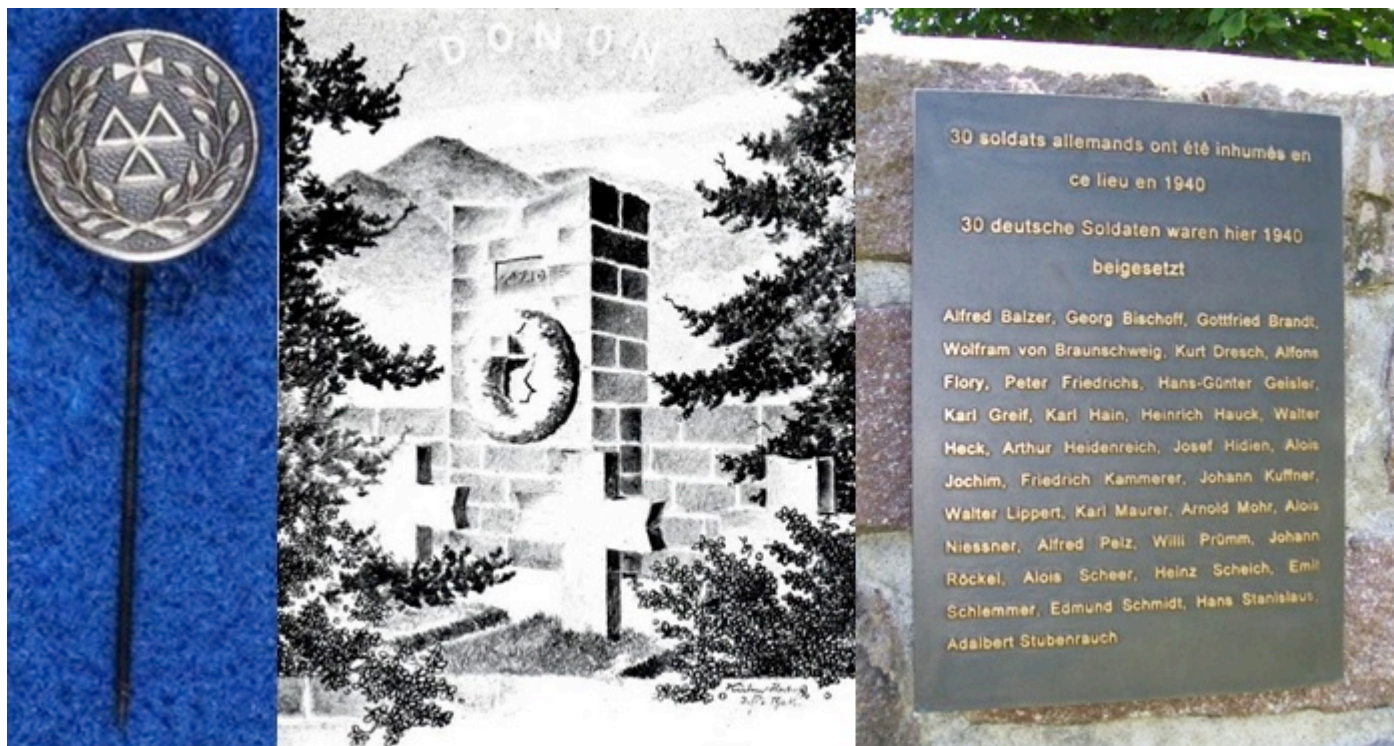
MUNDT) reprend l'initiative et occupe Obersteigen, le I/165 vient tenir Eigenthal puis reçoit l'ordre de se replier. Les attaques se précisent le matin sur Dabo, Oberhaslach et Eigenthal. Le hameau de Grand Soldat est pris vers 13h. En fin de journée du 21, Eigenthal est enlevé, le II/154 est refoulé sur Deux Rivières alors que le III/154 tient la croupe 488 au sud de Saint Léon, le II/165 se porte à Dabo. A 20h30 Wangenbourg est occupé, le détachement français commandé par LE TOULLEC subit des pertes puis se replie sur les pentes du Schneeberg. Jusqu'à minuit le PC divisionnaire est attaqué. Au carrefour de Deux Rivières, les deux 75 (60^{ème} RA) tirent leurs derniers obus, débouchoir zéro précise le colonel SENSELME. Les artilleurs font sauter les pièces en tout début de journée du 22 juin puis se replient sur le Donon. A noter que côté allemand, pour l'assaut final, la 197.ID du General MEYER-RABINGEN a relevé la 168.ID.



ABATTIS DEVANT LA 197.ID DANS LA SARRE ROUGE ET UN DES 75 DU 60^{ÈME} RA ABANDONNÉ AU COL DE L'ENGIN.



PROGRESSION PEU MOTORISÉE DE LA 197.ID. LE GENERALLEUTNANT HERMANN MEYER-RABINGEN LORS DE LA REMISE DES CROIX DE FER DE SA DIVISION.



EPINGLETTE D'ANCIEN COMBATTANT DE LA 197.ID AVEC L'INSIGNE DIVISIONNAIRE. CARTE SOUVENIR DU CIMETIÈRE. LISTE DES SOLDATS INHUMÉS EN 1940 ; DEUX AUTRES ALLEMANDS TUÉS EN 1944 LES REJOINDRONT.



IMPOSANT MÖRSER EN POSITION À ABRESCHWILLER POUR SOUTENIR LA 197.ID



CIMETIÈRE DE LA 197. ID ÉTÉ 1940, AVEC LES CROIX PROVISOIRES PUIS DERRIÈRE UN MURET RÉALISÉ PAR LE GÉNIE DIVISIONNAIRE. A L'ARRIÈRE-PLAN, UN PLOT BÉTON D'UN TÉLÉFIL ALLEMAND DE 14-18 DESTINÉ À RAVITAILLER LE FRONT DU DONON. LE MÊME SITE 70 ANS PLUS TARD ; LES CORPS ONT ÉTÉ DÉPLACÉS VERS LA NÉCROPOLE MILITAIRE DE NIEDERBRONN LES BAINS EN 1966 MAIS LE DONON EST RESTÉ UN LIEU DE RECUEILLEMENT POUR LES DERNIERS ANCIENS DE LA DIVISION.

Pour les français, les risques de débordement sont bien présents et les munitions s'épuisent. A 3h30 le colonel SENSELME donne l'ordre de repli sur le Donon et rejoint le PC divisionnaire basé au restaurant Velleda. Les unités s'installent à 8h sur la plate-forme du Donon, à proximité du cimetière militaire 14-18.

Pendant ce temps une forte attaque encercle le I/165 RIF. A 15h le III/154 qui tient le mamelon 488 au sud de Saint Léon est bombardé, encerclé et faits prisonniers à l'exception de quelques hommes qui gagnent les bois.

A 17h45, les restes du détachement LE TOULLEC arrivent au PC du 43^{ème} CAF. Ils sont les rescapés de deux engagements. Au matin du 23 juin, et dans l'attente d'une ultime attaque, le PC du général LESCANNE se déplace vers le bunker du Morveux, édifice allemand datant du premier conflit mondial.



UNE PHOTO INÉDITE, L'AUTRE MOINS : LE « CAMPMENT » FRANÇAIS SUR LA PLATE-FORME DU DONON ET LE DERNIER PC.



UN ENTRÉE DÉROBÉE ET INTÉRIEUR DU GRAND BUNKER ALLEMAND DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE DIT « DU MORVEUX ». CONTRASTE AVEC L'HÔTEL VELLEDA OÙ LE PC REVINT LE 23 JUIN.



LE COLONEL SENSELME LORS DES ADIEUX DU DONON. A DROITE SUR UNE CARTE POSTALE D'AVANT-GUERRE LA VILLA « CHEZ NOUS » QUI HÉBERGEA LE GÉNÉRAL LESCANNE. LE PC ÉTAIT SITUÉ EN FACE, À L'HÔTEL VELLE-DA.



Batterie antiaérienne installée pendant la Première Guerre Mondiale dans l'enceinte du sanctuaire. Le dispositif défensif complet comprenait des tranchées, ou "trous d'hommes", des abris et des barrages en fil de fer barbelé. Certains de ces aménagements, attribués à une réoccupation du site pendant la Seconde Guerre Mondiale, sont encore bien visibles sur la levée de terre et de pierres érigée par les Celtes autour du sommet.

VUE DU SITE (VILLA À GAUCHE, HÔTEL À DROITE) DEPUIS LA MONTÉE DU GRAND DONON. PANNEAU ÉMAILLÉ À VOCATION PÉDAGOGIQUE FIXÉ SUR UN ROCHER DU SOMMET.

Le colonel SENSELME peut faire le compte des résidus de sa division :

154^{ème} RIF : 1200 hommes commandés par le CDT NOGUES (ex II/154). Le LCL BOURGEOIS, chef de corps, a été capturé à Grand Soldat.

165^{ème} RIF et CIF 143 : 700 hommes. Le chef de corps du 165^{ème}, le LCL RENARD a lui aussi été fait prisonnier à Dabo.

V/400^{ème} Pionnier et CAT 3 : 300 hommes
Le 23 juin, les combats s'arrêtent et c'est heureux car la Division de Marche Senselme n'est plus que l'ombre d'elle-même !

Au Nord-Ouest, vallées de la Sarre Blanche et de la Vezouze face à la 252.ID

Un peu plus à l'ouest, nous arrivons sur le secteur de la division Chastanet dont le PC est situé près de Raon les Leau, au col de la Charaille. Saint Quirin, dernière localité importante est déjà perdue depuis le 20 juin. Le 166^{ème} RIF tient le hameau de Turquestein mais il est débordé dans la journée du 21. Le front se stabilise alors dans la haute vallée de la Sarre Blanche, juste au pied du Donon. Face au 166^{ème} RIF du LCL SUBERVIE, von SCHWEPPENBURG fait attaquer la 252.ID du Generalleutnant Dieter von BOEHM-BEZING. Les combats de la maison forestière du Bourguignon resteront des plus meurtriers de la campagne et SUBERVIE deviendra le troisième chef de corps capturé lors des deux derniers jours de combats.

C'est le 37^{ème} RIF du LCL COMBET qui verrouille la Vezouze de Chatillon au niveau de la scierie de la Vallée des Chevaux puis au Trou Marmot, ainsi que la Vezouze de Val à la scierie du Marquis. Ces deux verrous seront attaqués dans l'après-midi du 21 juin. Le col de la Charaille sera le prochain et ultime rempart du 43^{ème} CAF. Passé ce col, il ne reste que le petit village de Raon les Leau avant de rejoindre le pied du Donon.



Vallée de la Sarre Blanche, briefing entre le Generalleutnant Dieter von BÖHM-BEZING(1), le Major HÖFFNER (Ia), et d'autres officiers de la division sur un cliché du 21 juin. Cimetière allemand près de la Chapelotte.



Lafrimbolle : honneur aux morts à l'issue des combats puis remise des croix de fer de la 252.ID.

A l'Ouest, la vallée de la Plaine

La haute vallée de la Plaine restera française jusqu'à la fin des combats. Le 21 juin, le II/49^{ème} RI du CDT PICARD sera attaqué toute la journée sur le site emblématique de La Chapelotte, plus connu pour la « guerre des mines » du premier conflit mondial. La menace vient du nord-ouest par la 252.ID déjà évoquée et aussi par la basse vallée de la Plaine depuis Raon l'Etape, cette fois avec la 60.ID du General EBERHARDT, certainement la meilleure division du XXIV. Korps. Par la ruse, le II/49 terminera lui aussi en captivité. C'est également le 153^{ème} RIF du LCL MAUVIN, déjà très éprouvé le 19 juin, qui est attaqué à Celles sur Plaine le matin du 21 puis l'après-midi à La Mennelle.

L'appui d'artillerie est assuré par le 59^{ème} RA dont les batteries s'échelonnent depuis la Turbine jusqu'à Raon les Leau. Les combats se terminent le 22 juin au matin à La Chapelotte ; ils se poursuivent au hameau des Collins en fin de matinée. Allarmont est attaqué dans la soirée, les combats se terminent aux portes de Vexaincourt.

Un peu plus au nord, à Raon les Leau, les munitions se font plus rares pour l'artillerie du 242^{ème} RAL. Le 37^{ème} RIF, épuisé, doit évacuer le Trou Marmot vers le col de la Charaille où se situe le PC du général CHASTANET. 153^{ème} et 37^{ème} finissent la journée très diminués.



LES PIÈCES DE 155L SCHNEIDER MODÈLE 1917 DU 242^{ÈME} RAL ABANDONNÉES À RAON LES LEAU ; LE DONON EST AU FOND.



CHENILLETTE RENAULT UE ET CANON FRANÇAIS ABANDONNÉS DANS LA VALLÉE DE GELLES.

A l'Est, la vallée de la Bruche

Avant de passer à la vallée de la Bruche, versant alsacien du Donon et de notre étude, un court retour en arrière s'impose. Comme nous l'avons indiqué, le 43^{ème} CAF encerclé et retrainant devait nécessairement venir buter contre d'autres unités françaises, en l'espèce la 103^{ème} DIF du général VALLEE, et une autre division qui lui était subordonnée, la 62^{ème} DI du colonel MORTEMART de BOISSE. Et si la retraite du 43^{ème} CAF s'était déroulée globalement dans l'ordre, nous allons voir que pour la 103^{ème} DIF et la 62^{ème} DI, il n'en fut pas exactement de même.

Les 103^{ème} et 62^{ème} relevaient toutes deux de la réserve B, c'est-à-dire des unités les plus faibles, du moins sur le papier.

Principales unités rattachées tardivement au 43^{ème} CAF

103^{ème} DIF général VALLEE

34^{ème} RIF régiment de réserve
série A LCL BROCARD

172^{ème} RIF régiment de réserve
série A LCL LE MOUËL

226^{ème} RI régiment de réserve
série B LCL MARTEAU

(155^{ème} RAP régiment d'active
LCL AGABRIEL)

62^{ème} DI colonel puis général MORTEMART de BOISSE

250^{ème} RI régiment de réserve
série B LCL BALDINI

307^{ème} RI régiment de réserve
série B LCL LUCAS

(326^{ème} RI régiment de réserve
série B LCL RIBET)

Autre unité

II/70 RIF et II/79 RIF ou régiment de marche 70/79 ou groupement (LCL) RAYNAUD

Sans entrer dans le détail, signalons que le 34^{ème} RIF et le 172^{ème} RIF ne comprenaient que deux bataillons seulement. Le 155^{ème} RAP assurait l'artillerie divisionnaire. Il disposait de matériels variés, du 75, du 105, du 155 long 1917, du 145 L et du 150 ... mais souffrait d'un manque de chevaux pour la traction. La 103^{ème} DIF avait été constituée le 5 mars 1940 après dissolution du Secteur Fortifié du Bas-Rhin. Pour elle aussi, marches et contremarches, ordres et contrordres compliqués se sont succédé, comme pour en assurer la désagrégation. Ainsi, le 14 juin, ordre est donné par le GA2 de mettre la 103^{ème} DIF à disposition de la 3^{ème} Armée pour organiser une position de barrage entre ... Chaumont (Haute-Marne) et Nuits sous Ravières (Yonne), l'embarquement sur voie ferrée étant prévu à Molsheim. Le lendemain, suite au déclenchement de l'opération allemande Kleiner Bär, les préparatifs sont annulés et la 103^{ème} doit contre attaquer en Alsace. Mais s'ensuit un décrochage, l'abandon définitif des positions préparées pendant la drôle de guerre, puis le 17 juin une mission de résistance sur l'Ill « sans esprit de recul », un nouveau repli le lendemain et l'ordre de tenir la crête des Vosges. Signalons dès à présent que la 62^{ème} DI du colonel MORTEMART de BOISSE avait été « mise à disposition » de la 103^{ème}. Le 20 juin les liaisons sont perdues entre la 103^{ème} DIF et la 5^{ème} Armée, d'où le rattachement de fait du général VALLEE et de la 62^{ème} DI au 43^{ème} CAF. Le 21 juin le dispositif de la 103^{ème} DIF est le suivant dans la vallée de la Bruche, d'aval en amont :

- 226^{ème} RI et CID/103 entre Niederhaslach et Hersbach
- 172^{ème} RIF entre Schirmeck et Rothau
- I/34^{ème} RIF II/172^{ème} RIF entre Rothau et Fouday
- II/226^{ème} RI à St Blaise la Roche

Deux bataillons (II/70^{ème} RIF et II/79^{ème} RIF) issus de la Division de Marche du colonel REGARD, ex secteur fortifié de Haguenau, se retrouvent totalement isolés de ces deux régiments et débarquent le 16 juin sur les quais de Schirmeck. Sous les ordres du chef de corps du 70^{ème}, ils formeront le Groupement RAYNAUD ou l'improbable régiment de marche 70/79, rattaché à la 62^{ème} DI. Le 70/79 est positionné à Urmatt, au Champ du Feu, à Ranrupt, Bourg Bruche et Colroy la Roche. D'une façon générale, le moral ne tient plus. A titre d'exemple, Roger BRUGE nous rapporte le témoignage du CPT GINGUAY de l'état-major de l'infanterie divisionnaire de la 103^{ème} DIF.

« L'abandon de la Ligne Maginot a été pour des unités en majorité alsacienne, un coup très rude. Le repli au pied des Vosges accentue l'effet produit : ce ne sont plus seulement les ouvrages qu'elles ont construits et tenus si longtemps mais la plaine d'Alsace, leurs propres villages, qu'elles livrent à l'ennemi. » A la 62^{ème} DI, le LTN LABROUSSE note dès le 19 juin : *« Nous fuyons pour attendre l'armistice. La division a reçu sa dernière mission : défendre les cols des Vosges, mais elle a 45 km de front. Les soldats ont un moral médiocre depuis l'annonce de la demande d'armistice et il n'y a plus aucun ordre. La carence du commandement est complète. »* Le ton est donné.

L'ennemi attaque à Colroy, un barrage est établi entre Poutay et Saulxures donc juste au pied du col du Hantz avec le II/226 et des éléments du 172^{ème} RIF. Le viaduc ferroviaire de Fouday est certainement mis hors d'usage ce jour-là. Dans la journée le Groupement RAYNAUD passe la Bruche pour renforcer la rive gauche alors que la pression s'accroît. Les principaux villages sont perdus : Bourg-Bruche, Saint-Blaise la Roche, le même jour que Senones de l'autre côté du col du Hantz. De plus des motocyclistes de la 60.ID continuent leur progression depuis Senones et ... franchissent sans difficultés le col du Hantz en direction de Saulxure et de l'Alsace ! Les témoignages montrent que les symptômes de désagrégation se généralisent. La route et ses abords sont encombrés de fuyards, d'équipements abandonnés ... Dans certains cas les officiers peinent à maintenir la discipline.

Le 22 juin, face à la 215.ID du General der Infanterie Baptist KNIESS, le hérisson se forme autour du Donon. La 103^{ème} DIF tient encore Niederhaslach, Urmatt, Wisches, Hersbach et le Pont des Bas près de Fouday. La 62^{ème} DI est au contact sur le versant vosgien à Quieux, Belval, au col du Hantz dans la continuité de la vallée du Rabodeau et du barrage des Chavons déjà évoqué. Le groupement RAYNAUD, coupé lui aussi de la 62^{ème} DI occupe le versant alsacien à Plaine et Champenay. Dans la journée, d'autres villages (Urmatt, Wisches, Lutzelhouse ...) sont perdus. Le PC du général VALLEE est toujours installé à la maison forestière de Salm, contrefort direct du Donon, un peu à

l'abris des axes de communication. La confusion règne et les routes sont saturées d'hommes parfois débandés. Contrairement au 43^{ème} CAF qui a pu retraiter globalement dans l'ordre et en maintenant la cohésion de ses unités, la situation de la vallée de la Bruche devient, s'il est possible encore plus précaire. Les hommes et l'encadrement arrivent à l'extrême limite de leurs possibilités. De la 62^{ème} DI, les derniers rescapés du 307^{ème} RI et le LCL LUCAS sont groupés aux côtés du LCL BALDINI et des résidus du 250^{ème} entre Belval et le col du Hantz, mais le cœur n'y est plus. Imbriqués dans ces unités à la dérive, le II/144 RAL du CDT LEPETITCOLIN (issu du 43^{ème} CA) et ses trois batteries de 155 L modèle 1917 à traction hippo se mettent en batterie le 21 juin au pied du col du Hantz, côté vosgien, à la hauteur de Belval. Les ordres sont sollicités auprès de la 62^{ème} DI qui prescrit finalement pour deux batteries des tirs vers l'ouest, « sur les débouchés de Moyennoutier et du carrefour d'Étival », et pour une batterie des tirs vers Bourg-Bruche ». Difficile de faire plus vague et plus inefficace. Plusieurs centaines de coups partent le 21 et le lendemain, jusqu'à épuisement des munitions. Le 326^{ème} RI pour sa part avait déjà disparu entre Colroy et le Ban de Sapt. L'état-major divisionnaire enchaîne les déplacements : le 20 juin au Vermont, le 21 juin à l'école de la Parière (hameau de Le Saulcy-Senones). Dans la nuit du 21 au 22 juin, de BOISSE et son état-major disparaissent. En définitive, la colonne sera retrouvée bloquée sur les chemins forestiers à quelques kilomètres, prétendant rejoindre le Donon. En fin de journée le 22, des contacts sont établis entre les parlementaires de la 60.ID dont le PC est situé à Senones et l'état-major de la 62^{ème} DI. Bien renseignés, les allemands cherchent « le général ». De BOISSE l'était à titre temporaire ... depuis la veille ! Contacté par estafette, le général VALLEE de la 103^{ème} -qui devait chapeauter la 62^{ème}- laisse « carte blanche » à de BOISSE. Ce dernier acceptera le 23 juin la reddition limitée à sa division, ce qui ne l'empêchera pas durant sa captivité de réclamer son sabre, de rappeler sa subordination au général LESCANNE et de se prévaloir des « accords du Donon » pour obtenir une citation à l'ordre de l'Armée. Isolé de ses chefs, le LCL BALDINI tiendra au Hantz jusqu'au 22 juin à 11h30. Seuls quelques hommes comme la compagnie du LTN FAURE du 250^{ème} RI rejoignent la 103^{ème} DIF et la clairière de Salm.

Le Dossier

Pour la 103^{ème} DIF, les trois régiments d'infanterie sont eux aussi très diminués mais le général VALLEE tient toujours avec son PC de la Maison Forestière de Salm.

Les combats n'étant plus envisageables, la reddition totale semble inéluctable.



FRANCHISSEMENT DU CANAL DE LA BRUCHE DATÉ DU 21 JUIN ET PROGRESSION DANS LES BOIS DE LA 215.ID.



EPINGLETTE D'ANCIEN COMBATTANT DE LA 215.ID MONTRANT L'INSIGNE DIVISIONNAIRE. PRISE DU VIEUX ET IMPOSANT FORT WILHELMINIEN DE MUTZIG DANS LA VALLÉE DE LA BRUCHE.



PAUSE POUR CES HOMMES DE LA 6.GEB.DIV. QUELQUE PART ENTRE LA BRUCHE ET LE RABODEAU.



LE VIADUC FERROVIAIRE DE FOUDAY, DÉTRUIT LORS DU REPLI FRANÇAIS. PRISONNIERS À ST BLAISE LA ROCHE.



PROGRESSION ALLEMANDE DANS LA VALLÉE DE LA BRUCHE ALORS QUE LE DÉSORDRE RÈGNE AU CENTRE DE ST BLAISE LA ROCHE. A NOTER LA PRÉSENCE D'UN GEBIRGSJÄGER DE LA 6.GEB. DIV. EN CASQUETTE ET GUÊTRONS SUR LA PHOTO DE DROITE.

Au Sud-Ouest, la vallée du Rabodeau

La situation est plus difficile dans la vallée du Rabodeau, du moins côté allemand. Peu de combats sont attestés jusqu'au sud de Senones, chef-lieu de canton. Par un petit « coup de faucille non motorisé » l'invasisseur venant de Raon l'Étape avait réussi à enfoncer le dispositif français. Il était amené à attaquer dans la vallée du Rabodeau en dirigeant ses efforts dans le sens ouest-est, contrairement aux offensives de 1914. L'effet démoralisant pour les troupes françaises était garanti. Un court combat va se dérouler à la sortie de Senones à proximité de la borne « Vauthier », témoignant de l'extrême avance allemande de 1914. Mais cette fois, le front était inversé. Une rapide enquête (voir plus bas) va nous montrer que les circonstances exactes de cet engagement restent à élucider.

Senones sera rapidement occupé le 21 juin puis les troupes du Generalleutnant Friedrich-Georg EBERHARDT continuent à remonter la vallée, sans résistance jusqu'au dernier village, Mousseley. Ce 21 juin, les canons de 75 du II/60^{ème} RA y étaient en position. Jean-Pierre HOUEL, marchand de bois dans ce village a témoigné des tirs réalisés à proximité du domicile familial, en partie à destination de la vallée de la Plaine.

Dans la vallée du Rabodeau, nous retrouvons donc à partir du 21 juin à la fois des artilleurs du 43^{ème} CAF et des unités d'infanterie revenues d'Alsace, relevant de la 103^{ème} DIF et surtout de la 62^{ème} DI.



BELVAL. LES 155L SCHNEIDER MODÈLE 1917 DU COMMANDANT LEPETITCOLIN DU II/144^{ÈME} RAL HIPPO, TOUTES MUNITIONS ÉPUISÉES.

EXTRAIT D'UNE CARTE D'ÉTAT-MAJOR ALLEMANDE, (PROBABLEMENT PAR.160 DE L'IR.60) INDIQUANT LES POSITIONS ATTEINTES JOUR PAR JOUR DEPUIS LE 14 JUIN 1940. SENONES TOMBE LE 21 JUIN ; LE 24 LES ARTILLEURS SONT À BELVAL.

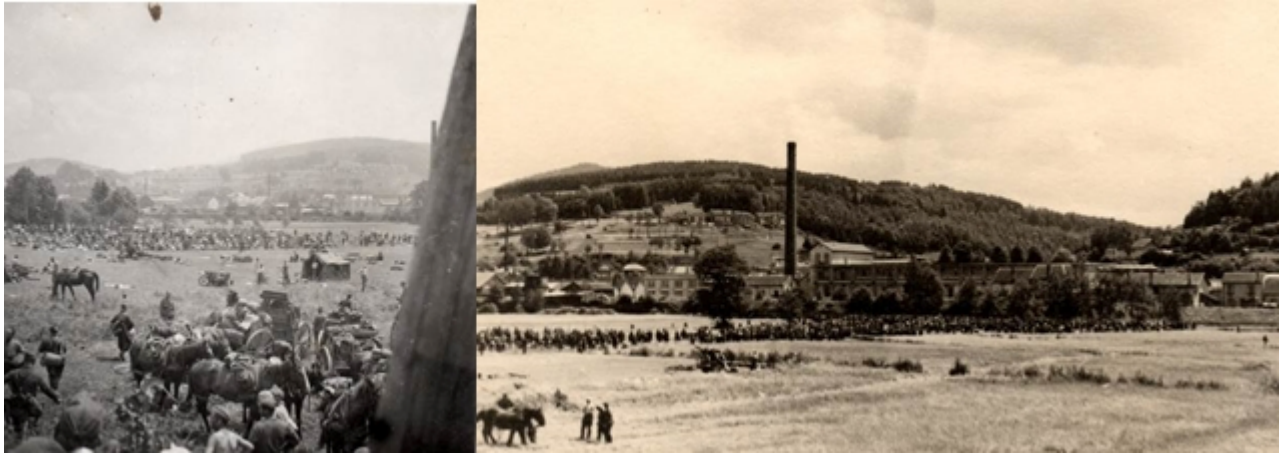




Senones : le monument commémoratif du sacrifice de deux soldats français voisine avec la borne « Vauthier » de 14-18. Par rapport à la photo, l'ennemi de 1940 surgissait de la gauche. D'après « Mémoire des Hommes », le sergent STOKELEIN, 36 ans, vosgien né à Remiremont appartenait au 205^{ème} RI, mais un doute subsiste puisque cette unité combattait dans un tout autre secteur. Nous penchons plus pour le 250^{ème} RI (?). Concernant le soldat TAFFALI, une autre correction semble s'imposer. Le 405^{ème} RI nous est inconnu. D'après la même source, il serait question du soldat André Henri TAFFARY, né dans le Loiret, 37 ans, du ... 415^{ème} Pionnier, ce qui est probable. Fragilité des témoignages ...



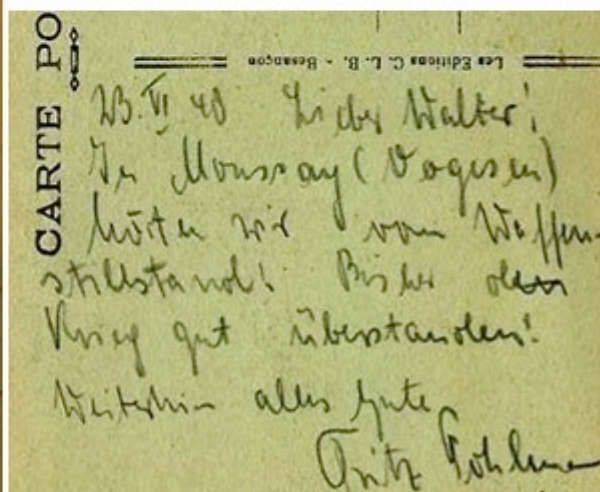
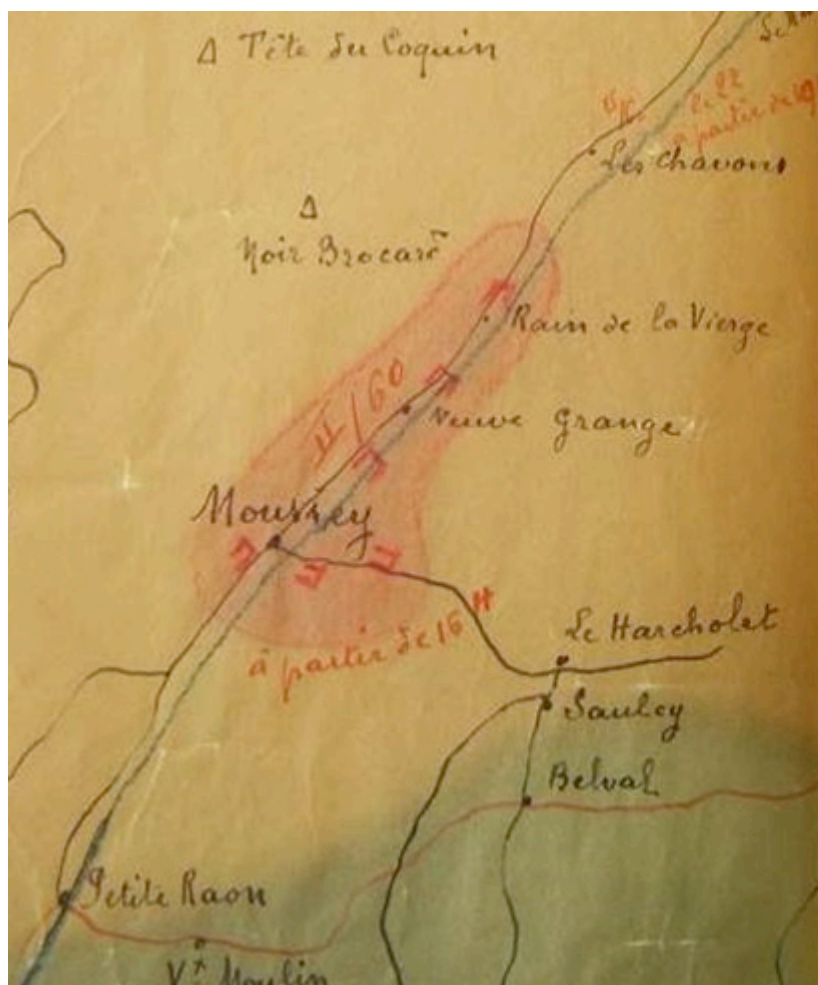
Senones : photo de 1940 montrant la chenillette « Fifi et Mimi » à l'entrée sud de Senones, à quelques dizaines de mètres de la borne « Vauthier ». Le rapport avec STOKELEIN-TAFFARY n'est pas établi. Des groupes de soldats et d'officiers français prisonniers sont rassemblés à Senones.



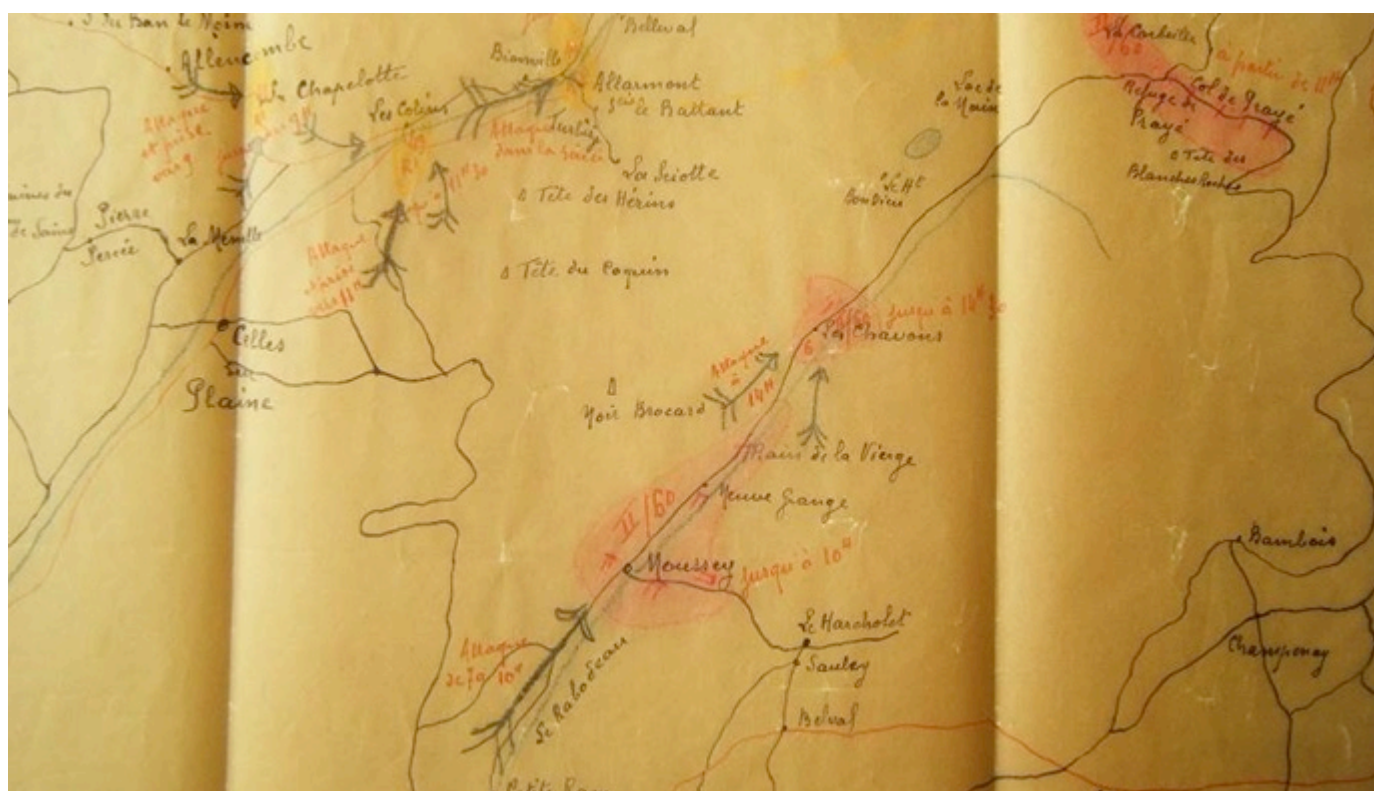
LES PRISONNIERS SE COMPTENT DÉJÀ PAR CENTAINES DANS LES PRÉS DU BREUIL, À SENONES. POURTANT LA CAMPAGNE N'EST PAS ENCORE TERMINÉE.



HAUPTMANN ECKMANN, COMMANDANT DE BATTERIE DE L'AR.60 (CANONS DE 15CM SCHWERE FELDHAUBITZE 18) DANS LA VALLÉE DE LA PLAINE PUIS DU RABODEAU.



EMPLACEMENT PRÉCIS DES 6 PIÈCES FRANÇAISES DU 60^{ÈME} RA À MOUSSEY LE 21 JUIN. CARTE POSTALE ÉCRITE PAR UN SOLDAT ALLEMAND ET DATÉE DU 23 JUIN. « A MOUSSEY (VOSGES) NOUS AVONS APPRIS L'ARMISTICE. JUSQUE-LÀ LA GUERRE S'EST BIEN DÉROULÉE ».



L'ATTAQUE ALLEMANDE DU 22 JUIN AUX CHAVONS

Le 22 juin, un engagement sérieux aura pour théâtre les Chavons, juste au nord de Moussey. La défense avait été confiée au CDT SIMON du génie de la 103^{ème} DIF, division repliée depuis l'Alsace, isolée et placée le 20 juin sous les ordres du général LESCANNE. Avec une soixantaine de sapeurs, le CNE ROUSSET a réalisé un barrage en abattant des arbres et en couchant plusieurs véhicules. Pour couper la route, un fourneau de mine est prêt. Depuis le col de Prayé, le CDT GROSPRETRE (II/60 RA) a détaché un 75 de la 6^{ème} batterie commandée par le CNE LEBON, le futur co-rédacteur de la série de calques. La pièce est servie par le LTN VERON. Il peut intervenir avec un appui d'infanterie commandée par le LTN LEGREAU et renforcé par deux mitrailleuses. Vers 15h, sous la pluie estivale, des motocyclistes allemands de l'IR.92 (ID.60), traversent Moussey accompagnés de fantassins en camions. Ils sont bloqués aux Chavons par l'explosion de la mine qui emporte littéralement la chaussée dans le ravin. L'accueil de poursuit avec des tirs nourris ; fusils, mitrailleuses et obus de 75 à balles refroidissent les ardeurs allemandes. Après une demi-heure d'échanges de coups de feu, des pertes sont à signaler des deux côtés. Pendant que les allemands refluent vers Moussey, le CDT SIMON donne l'ordre de repli vers le col de Prayé. Un appui est apporté par les six pièces de GROSPRETRE qui expédient judicieusement une salve d'avertissement depuis Prayé. Les envahisseurs n'insistent pas. Mais si la route est impraticable vu l'enchevêtrement des véhicules détruits, le dernier village de la vallée du Rabodeau restera dans des mains allemandes. D'après Roger BRUGE, les blessés français sont nombreux, dont les LTN VERON et LEGREAU, les canonnières LEFEBVRE et THIRIET sont mortellement touchés. Nous retrouverons dans « Mémoire des Hommes » la mort d'un certain Marie Alphonse THIRIET du 60^{ème} RA, décédé à Raon l'Etape le 25 juin 1940. Mais est-ce bien le même homme ? Dans ce cas, il n'aurait pas été évacué vers le Donon mais remis aux allemands. Par contre la tombe du canonnière Arthur CROUVISIER, né en 1913 à Liézey (Vosges) est encore visible aux Chavons, au bord de la route forestière. Elle fleurie chaque année par le Souvenir Français. Au contraire, le 22 juin, à Quieux, Belval et au col du Hantz, nous l'avons dit, les avant-gardes de la 60.ID avaient rencontré moins de résistance.



LA TOMBE DU CANONNIER ARTHUR CROUVISIER EN 2014, UNE PETITE CROIX BLANCHE SUR LE BORD DU CHEMIN FORESTIER.



L'ÉCOLE DE LA PARIÈRE (SAULCY-SENONES). DERNIER PC DE LA 62^{ÈME} DI.

Mousse
23.6-7.7.
1940.



Extraits de l'album photos d'un occupant de la première heure (du moins du deuxième jour) appartenant à une unité sanitaire. Les trophées de 14-18 devant la Mairie sont tagués « Und Ihr habt doch gesiegt » (Et pourtant vous avez vaincu !). Voulait-il repeupler le Grand Reich ou bien exerça-t-il un temps à la maternité ?

Le début des pourparlers

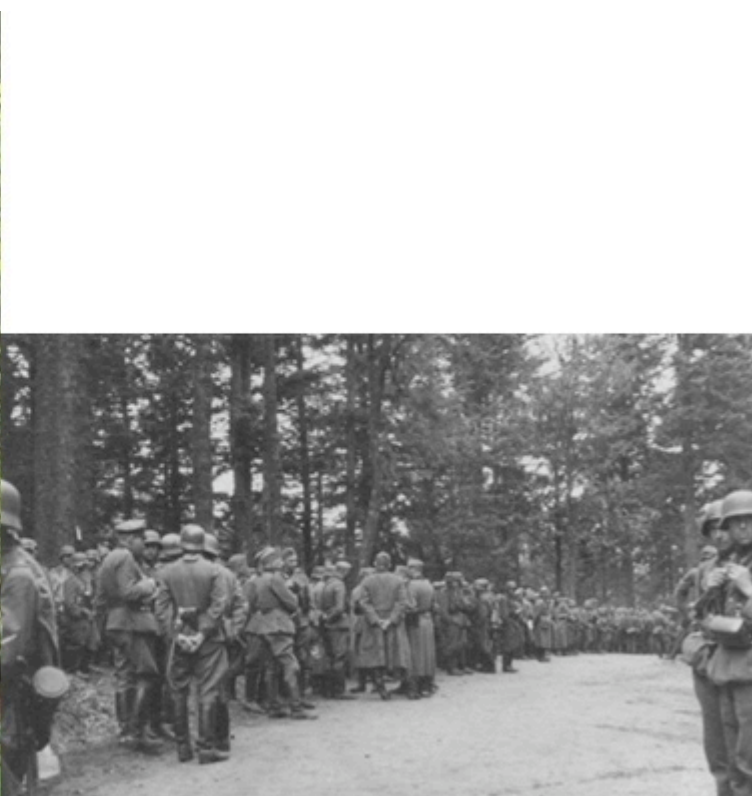
Au soir du 22 juin, les combats s'arrêtent autour du Donon. Les attaques allemandes cessent, les troupes françaises encerclées tentent sans grand succès de maintenir une ligne de contact potentiellement étanche avec l'ennemi. Le moral baisse. Seule la fiction d'échapper à la captivité maintient encore un certain niveau de cohésion au sein des unités. Mais le ravitaillement commence à faire défaut et le temps reste pluvieux.

Dans l'attente, les chevaux constitueront une source de protéines toute trouvée alors que les pourparlers s'éternisent. Au petit matin du 23 juin une première délégation allemande se présente par la route de Saint-Quirin.

Un nouveau combat va s'engager : le général LESCANNE réussira-t-il à obtenir les conditions honorables permettant d'éviter la captivité à 1031 officiers et 28444 sous-officiers et soldats ?



Matching : plus de 70 ans séparent ces photos prises au croisement des accès du Donon à la Sarre Blanche et à la Sarre Rouge. En 1940, estafettes françaises de liaison entre la 197.ID et le 43^{ème} CAF lors des pourparlers.



Etoile1 près du col du Donon : la légende figure sur la photo. Les pourparlers vont commencer. Une demi-douzaine de divisions allemandes se massent autour du Donon ; ici la 197.ID dans la Sarre Rouge.

Bientôt un lieu de mémoire dédié !

Pas facile de conclure cet article façon « album souvenir » puisque le rideau n'est pas encore tout à fait tombé sur la scène du Donon.

L'occasion m'est toutefois laissée de présenter une initiative locale impulsée par deux collectionneurs et amateurs d'histoire de la région, Maxence LEMAIRE et Eric CHOFFEL. En effet, une nouvelle association est née :

Mémoire

MOUSSEY

Libération des Vosges

66 rue René Laederich

88210 Moussey

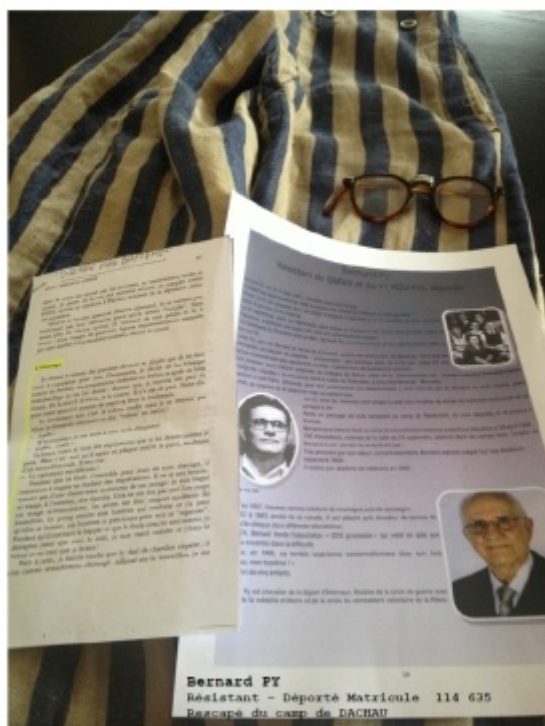


<https://www.facebook.com/memoiremoussey.liberationvosges>

memoire.moussey1944@gmail.com

Issus du monde Militaria et depuis longtemps engagés dans des projets pour la défense de la mémoire, Eric et Maxence ont d'abord rassemblé dans un bâtiment municipal une collection impressionnante d'armes, d'objets et d'uniformes concernant les deux conflits mondiaux, avec une orientation locale bien affirmée. Le Musée « Mémoire Moussey Libération des Vosges » était né ! La matière était abondante. Il est vrai que le village de Moussey fut occupé de 1914 à 1918 car situé juste derrière la ligne de front. Pour 1940, nous avons évoqué l'engagement des Chavons.

*« Ils nous ont fait confiance,
Vous pouvez en faire de même ...
Merci d'adhérer à notre association »*



« En nous léguant leurs objets, ils nous ont chargé de faire perdurer leur souvenir. »

Puis le village vécut sous le régime de la zone interdite, en limite directe de la frontière avec l'Alsace. La résistance locale s'organisa spontanément, depuis la base, pour des actions très concrètes d'aide aux évadés comme le Chemin des Passeurs. Plus tard, la résistance armée se structura autour du GMA Vosges et aussi de l'ORA avec le 1^{er} RCVFFI du colonel MARLIER. Enfin, le 18 août puis le 24 septembre 1944, le village de Moussey vit l'ensemble de sa population masculine déportée en Allemagne. Plus des deux tiers des déportés ne reviendront pas. Sur cette question méconnue, un site très documenté nous est proposé par Gérard VILLEMIN (www.resistance-deportation.org).

Gérard s'est bien entendu associé à l'initiative de Maxence et Eric. Mieux, d'anciens déportés ont accepté de confier au Musée « Mémoire Moussey Libération des Vosges » leur ancienne tenue et des objets personnels témoignant de

*« Ils nous ont fait confiance,
Vous pouvez en faire de même ... »*

Merci d'adhérer à notre association



« En nous léguant leurs objets, ils nous ont chargé de faire perdurer leur souvenir. »

leur calvaire. Ceci afin que la mémoire ne s'efface pas et que les jeunes générations puissent se rendre compte de ce qu'ils ont enduré.

Pour ma part, c'est bien entendu sur l'espace « juin 1940 » que je me propose de collaborer en images, aux côtés de Maxence et Eric.

Si vous passez cet été dans les Vosges, n'hésitez pas à le contacter. Et aussi, si vous en avez la possibilité, soutenez le projet « Mémoire Moussey Libération des Vosges » et adhérez à l'association !

La campagne des Alpes

par Alexandre Sanguedolce



Le 10 juin 1940, à 18h00, Benito Mussolini, en grand uniforme noir de la milice (MVSN), apparaît au balcon de la Piazza Venezia pour annoncer à la foule : «...une heure marquée par le destin a sonné dans le ciel de notre Patrie : l'heure des décisions irrévocables. La déclaration de guerre a été signifiée aux ambassadeurs de Grande-Bretagne et de France...»

La foule renvoie en écho « Nizza, Savoia, Corsica, Tunisia... ! » revendications irrédentistes qui sont antérieures au fascisme et qui ont entretenues une brouille entre la France et l'Italie depuis la création du royaume en 1860.



Les origines de la brouille franco-italienne

Lors des guerres du Risorgimento, la France de Napoléon III apporte son soutien au jeune royaume italien en lutte contre l'Autriche et contribue aux victoires de Magenta et Solferino. La question des États Pontificaux et de Rome engendre une discorde entre les sœurs latines débouchant sur la bataille de Mentana (3 novembre 1867), l'armée de Giuseppe Garibaldi est battue et un général français a cette phrase malheureuse: «les Chassepots ont fait merveille à Mentana» (général de Polhès) mal perçue par les Italiens. La cession du comté de Nice et de la Savoie (accords de Plombières 1858) en échange de l'aide française est remise en cause par Mazzini¹ et l'amertume italienne s'aggrave lorsque ses visées sur la Tunisie sont contrecarrées par la France (traité du Bardo 1881). Le nationalisme italien revêt un caractère anti-français tandis que de l'autre côté des Alpes de violentes manifestations italo-phobes comme durant les «Vêpres marseillaises» en 1882 ou à Aigues-Mortes en 1893 sont accompagnées du lynchage de plusieurs dizaines d'Italiens. Cette déception l'amène à s'aligner avec l'Allemagne et plus tard avec l'ennemi héréditaire autrichien pour former la Triple Alliance en 1882. Néanmoins, cette alliance contre nature ne résiste pas aux promesses faites par l'Entente pour que l'Italie, en échange de sa participation à la guerre, puisse récupérer des terres irrédentes: le Trentin, l'Istrie, Trieste, la Dalmatie... Ces promesses de compensation sont confirmées par le pacte de Londres du 26 avril 1915 suivies des accords de Saint-Jean de Maurienne (1917). Mais le conflit terminé, toutes les revendications territoriales italiennes ne sont pas acceptées par les Alliés au nom du principe wilsonien du droit des peuples à s'administrer.

Gabriele d'Annunzio, l'écrivain-condottiere invente la notion de «victoire mutilée» et pour beaucoup, la France refuse d'admettre à sa juste valeur les énormes sacrifices consentis. La franche italo-phobie du quai d'Orsay entretenue par Philippe Berthelot et ensuite par Alexis Leger, le futur Saint-John Perse, envenime les relations entre les deux pays. Il faut attendre la venue de Pierre Laval alors président du Conseil, en janvier 1935 puis les accords de Stresa le 15 avril de la même année pour voir un apaisement des tensions entre les deux pays. Mais le déclenchement de la guerre d'Éthiopie (1935) suivi de sanctions économiques votées par la S.D.N., la guerre d'Espagne (1936) et la venue du Front Populaire provoquent une détérioration des relations diplomatiques avec le rappel de Charles de Chambrun l'ambassadeur de France à Rome. Dans son livre: Les illusions de Stresa, l'Italie abandonnée à Hitler, l'ambassadeur Léon Noël note «...notre corps diplomatique n'avait que haine et mépris pour l'Italie. »

En prévision d'une éventuelle action offensive de la France, la construction d'une ligne fortifiée appelée Vallo Alpino del Littorio débute en 1931 afin de protéger les 1850 km de frontière dont 487 km avec la France. C'est une ligne de défense discontinue, certains ouvrages sont intégrés dans la montagne, mais le coût élevé et le manque d'acier ne permettent pas d'en faire l'équivalent de la ligne Maginot. L'armement défensif consiste en canons de 47/32 modèle 1935 ou 75/27 modèle 06.

Les troupes chargées d'occuper le Vallo Alpino et d'en assurer la défense sont les Guardie alla Frontiera (GAF), corps constitué le 28 avril 1937.

Le plan P.R. 12 (Piano Radunata 12 ou plan de déploiement 12) adopté par l'état-major en 1938 et mis à jour en 1940 prévoit un déploiement défensif le long de l'arc alpin. De son côté, le général Gamelin demande au général Billotte la préparation d'un plan offensif sur les Alpes.

De la non-belligérance à l'entrée en guerre

Mussolini était revenu de la conférence de Munich convaincu d'avoir joué un rôle prépondérant durant les négociations et d'avoir eu l'ascendant sur Hitler. Sollicité par Chamberlain, il avait joué le médiateur, sa connaissance de l'allemand et du français faisait de lui l'interprète auprès du Führer. Lors de la crise de Dantzig, en juillet 1939, l'ambassadeur de Grande-Bretagne en Italie, sir Percy Lorraine lui demande d'arbitrer à nouveau auprès d'Hitler. Ciano se rend à Salzbourg pour s'entretenir avec Ribbentrop. Les entretiens sont orageux, il se rend compte que les Allemands ne respecteront pas les accords du Pacte d'Acier (22 mai 1939) et qu'ils ne consulteront pas l'allié italien pour entrer en guerre. Ciano est reçu par Hitler et lui annonce que l'Italie ne sera pas prête avant 1942.

Connaissant l'état de l'armée italienne, Mussolini doit gagner du temps et pour ne pas perdre la face, utilise un expédient : il envoie à Hitler une longue liste de matières premières nécessaires à l'effort de guerre. Même avec la meilleure des volontés, il n'y aurait pas assez de trains pour les faire acheminer d'Allemagne.

Le Duce propose à Hitler une conférence à San Remo pour le 31 août 1939, mais celui-ci ne veut rien entendre : l'Europe se dirige vers la guerre.

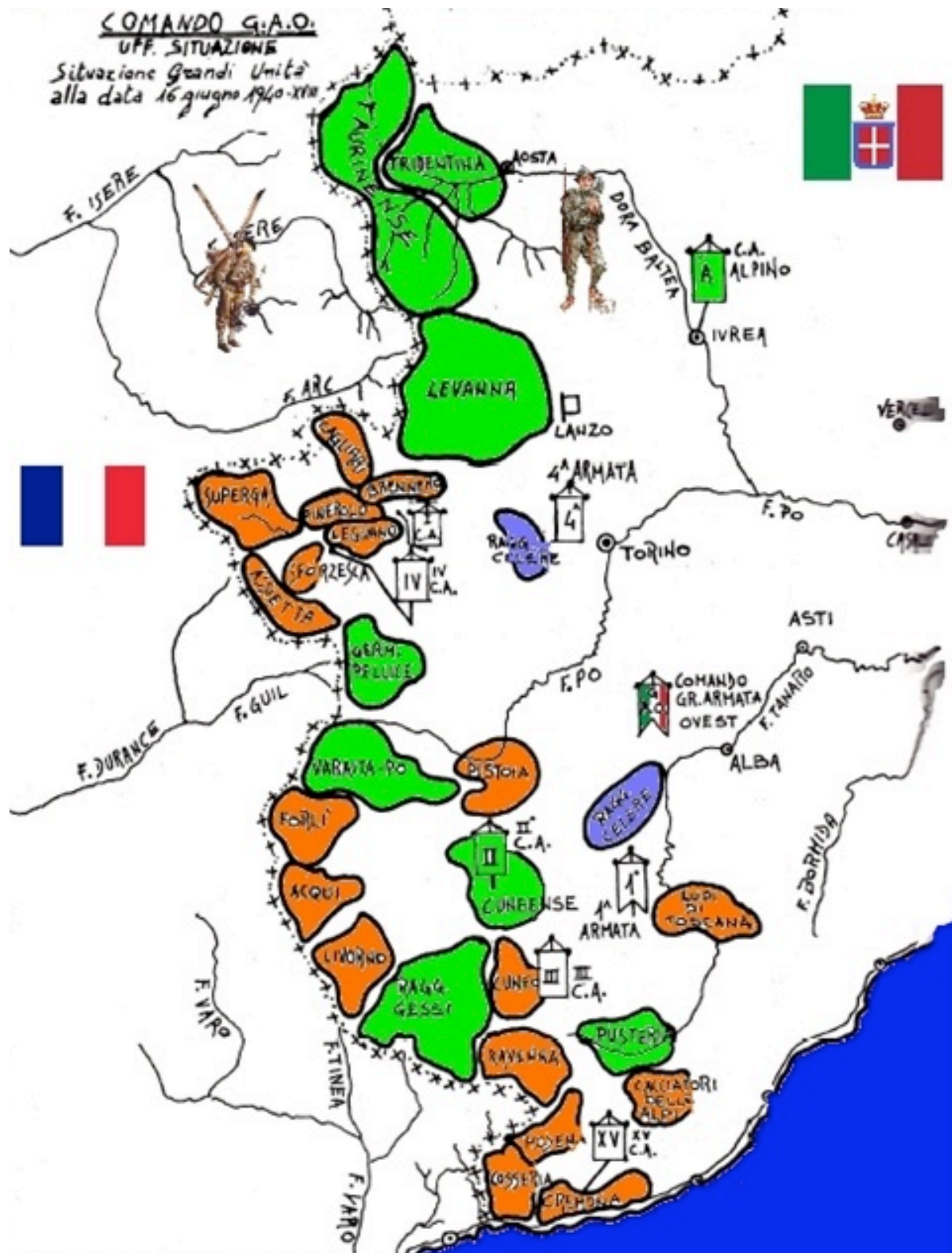
Après une réunion avec les hiérarques du régime : Ciano, Grandi et Bottai, une option équivoque est choisie : la non-belligérance, l'Italie n'entreprendra pas d'opérations militaires.

Mussolini ronge son frein mais il est conscient de l'impréparation du Regio Esercito et que les guerres d'Éthiopie et d'Espagne ont vidé les arsenaux.



SOLDATS ITALIENS PARTANT AU FRONT (LES GRAFFITIS MONTRENT BIEN LEURS OBJECTIFS GUERRIERS)

Les opérations



CARTE DES POSITIONS ITALIENNES AU 10 JUIN 1940

Le front s'étale sur environ 470 km, du Mont-Blanc à la Méditerranée. C'est un front montagneux, les unités italiennes vont devoir franchir des zones de combat de plus de 3000 mètres.

Le Gruppo Armata Ovest (GAO) commandé par le prince du Piémont Umberto di Savoia, héritier du trône, est aligné contre la France. Il est composé de deux armées : la 4a Armata du général Guzzoni et la la Armata du général Pintor, une force de 300000 hommes de troupe et 12500 officiers. La 7a Armata constitue la réserve (42000 hommes).

Ordre de bataille italien au 10 juin du Gruppo Armato Ovest GAO	
Commandant : Le prince du Piémont Umberto di Savoia Chef d'état-major : général Emilio Battisti	
4^a Armata : Général Alfredo Guzzoni Secteur : Mont-Blanc au Monte Granero	1^a Armata : Général Pintor Secteur Monte Granero à la mer
<p>Corpo d'Armata Alpino (Général Luigi Negri) :</p> <p>Divisione alpina Taurinense : 4^oreg. Alpino (Bat. Aosta, Val Baltea, Val d'Orco), 4^o gruppo Alpino Bat. alp. Duca degli Abruzzi Raggruppamento alpino Levanna (bat. Intra, Val Brenta, Val Cisono) 3^o reg. alpino (bat. Fenestrelle, Pinerolo, Val Chisone, Val Pellice)</p> <p>En réserve : div. alp. Tridentina (5^oreg.alp. : bat. Edolo, Tirano et Morbegno, 6^oreg. Alp.: bat. Vestona, Verona)</p>	<p>II Corpo d'Armata (général Francesco Bertini) :</p> <p>36a Div. fant. mont. Forli (43^o et 44^o reg. fant., 36^o Reg. art., LXXX bat. CCNN) 33a Div. fant. mont. Acqui (17^o et 18^o reg. fant., 33^o Reg. art., 23a legione CCNN) 4a Div. fant. Livorno (33^o et 34^o reg. fant., 28^o reg. art., XCV bat. CCNN)</p>
<p>I^o Corpo d'Armata (gén. Carlo Vecchiarelli) :</p> <p>1a Div. fant. mont. Superga (91^o et 92^o reg. fant., 5^o reg. art., XVIII bat. CCNN) 59a Div. fant. Mont. Cagliari (63^o et 64^o reg.fant., 59^oreg. art., XXVIII bat CCNN) 24a div. fant. Pinerolo (13^o et 14^o reg. fant., 18^o reg. art.)</p>	<p>III Corpo d'Armata (général Mario Arisio) :</p> <p>3a div. fant. Ravenna (37^o et 38^o reg. fant. ,11^o reg. art., V bat. CCNN) 6a div. fant. Cuneo (7^o et 8^o reg. fant., 27^o reg. art., XXIV bat. CCNN) I^o raggrupamento alpini (bat. Val Ellero, Val Arroscia, Val d'Adige)</p>
<p>IV Corpo d'Armata (général Camillo Mercalli) :</p> <p>26a Div. fant. mont. Assietta (29^o et 30^o reg. fant., 25^o reg. art., XVII bat. CCNN) 2a Div. fant. mont. Sforzesca ((53^o et 54^o reg. fant., 17^o reg. Art., XXX bat. CCNN)</p>	<p>XV Corpo d'Armata (général Castone Gambara) :</p> <p>5a Div. fant. Cosseria (89^o et 90^o reg. fant., 37^o reg. art., LXXXVI bat. CCNN) 37a Div. fant. mont. Modena (41^o et 42^o reg. fant., 29^o Reg. art., XXXVI bat. CCNN) 44a Div. fant. Cremona (21^o et 22^o reg. fant. ,7^o reg. art., XC bat. CCNN) II^o Raggruppamento alpini (Val Chiese, Val Camonica, Valtellina, Val d'Intelvi)</p>
<p>Réserve d'armée : Div. fant. Legnano (67^o et 68^o reg. fant, 58^oreg. art., XXVI bat CCNN)</p>	

Le chef du GAO, le général Umberto di Savoia, apprend la déclaration de guerre à la radio le 10 juin 1940, confirmée par téléphone par le général Graziani, chef d'état-major du Regio Esercito. Ordre est donné de rester sur la défensive, de n'entreprendre aucune action au-delà de la frontière. Étrange situation pour un pays agresseur, que le général Pintor, commandant de la 1a Armata, définit en « guerre sans hostilités ». Cependant, le premier bulletin de guerre italien ne concerne pas le front des Alpes mais un raid aérien effectué sur Malte.

1 - Les premiers jours de guerre -10 au 20 juin 1940

Dès les premières heures, à l'instar de ce qu'il se passe du côté français, les villages frontaliers sont évacués: la Thuile, Courmayeur, ou Morgex en Val d'Aoste et aussi dans le Val de Susa et au Mont-Cenis.

Dans la nuit du 11 au 12 juin, un squadron de bombardiers Armstrong-Withworth Whitley, parti de Londres, bombarde les centres industriels de Turin (FIAT) et Gênes (Ansaldo). La Regia Aeronautica riposte en faisant bombarder par les Savoia-Marchetti SM-79 le port de Toulon, Bastia et Bizerte en Tunisie.

Au col de la Maddalena (col de Larche), une SES d'une quarantaine d'hommes s'accroche avec une patrouille italienne, des renforts viennent débloquent la situation. Le sottotenente Beppino Nasetta est le premier mort au champ d'honneur, la Medaglia d'Argento al Valore Militare (MAVM) lui est conféré à titre posthume.

A l'aube du 13 juin, une S.E.S. entreprend l'occupation du col de la Galise mais est repoussée par le bataillon alpin Intra du Raggruppamento Levanna. La 2e S.E.S du 97e RIA, commandée par le capitaine Albouy, tente de s'en prendre à un avant-poste au sommet du Grand Cocor est repoussée rudement par les Alpini du bataillon Intra. Luigi Rossetti est le premier alpine mort au combat.

Le 14 juin, un coup de main des S.E.S. permet l'occupation du col de la Galise et de la côte 2760 au nord du col de la Seigne. De leur côté, les Italiens prennent pied au col des Aiguilles, au Mont Aimé et au Mont Agu.

Ce 14 juin est le jour du bombardement du port de Gênes (opération Vado) et des installations portuaires de Vado Ligure par la 3eme escadre navale de Toulon, divisée en deux groupes. Seul le contre-torpilleur Calatafimi présent au large de la Ligure tente d'attaquer la puissante armada en lançant des torpilles. Les batteries côtières ouvrent le feu, endommageant le contre-torpilleur Albatros. La présence de la 13e flottille MAS dissuade l'escadre de continuer ses opérations et retourne à Toulon.

Entre le 15 et le 20 juin, l'activité militaire est réduite alors qu'en France les événements politiques se précipitent. Le 17 juin, le maréchal Pétain annonce à la radio «...C'est le cœur serré que je vous dit aujourd'hui qu'il faut cesser la combat...» Mais si les Italiens comptent sur un effondrement moral de l'armée française, pour l'Armée des Alpes et le général Olry il n'est pas question de déposer les armes. L'état-major du GAO entreprend de passer à l'offensive du côté du Mont-Cenis lorsque Superesercito retransmet l'ordre suivant: «Les hostilités avec la France sont suspendues dès réception de cet ordre. » Le 18 juin, Mussolini qui s'est rendu à Munich, rencontre Adolf Hitler pour lui faire part d'extravagantes exigences: occupation de la Corse et de la Tunisie, l'occupation de la rive gauche du Rhône, la livraison de la flotte française, toutes repoussées par Hitler. Seules les zones conquises seront occupées par l'armée italienne. La seule concession obtenue est que les armistices puissent entrer en vigueur le même jour: le 25 juin.

Le 19 juin, les Allemands pénètrent à Lyon, déclaré ville ouverte. Pour l'Armée des Alpes, une nouvelle menace se profile sur ses arrières. Le groupement Cartier, rassemblé à la hâte, doit empêcher le 16.Panzer-Korps de prendre par revers l'armée des Alpes par la Savoie et de faire la jonction avec les Italiens.

Le 20 juin, Mussolini ordonne de passer à l'offensive générale sur tout le front, sur trois axes majeurs :

- Par le Petit Saint-Bernard (opération B), le Mont-Cenis et aux ailes (col de la Seigne et de la Galise)
- Le col de la Maddalena (col de Larche) : opération M.
- Le long de la Riviera (opération R).

Passer d'une position défensive à une offensive est très compliqué, mais le temps joue contre Mussolini, il déclare au maréchal Badoglio : « Je ne veux pas subir la honte que les Allemands occupent le pays niçois puis nous le remette. », l'armée doit immédiatement attaquer. Le général Pintor, commandant la 1a Armata obtient un délai de 24 heures.

2 - La bataille de 4 jours 21/24 juin 1940

Le plan B (IVa Armata - Generale d'armata Guzzoni)

- Les opérations du II° Corpo Alpino (Tarantaise, Maurienne)

Le II° Corpo Alpino du général Luigi Negri occupe l'aile droite du dispositif de la IVa Armata. Au nord, au col de la Seigne, la division alpine Tridentina lance les bataillons Edolo, Tirano et Morbegno sur les pentes du Glacier des Glaciers en direction de Chapieux.

Le bataillon Edolo a réussi à transporter un canon de 75/13 en pièces détachées afin de tirer sur les postes-avancés, Ville des Glaciers est occupée. Le P.A. de Bellaval est pris par la 52e compagnie de l'Edolo. Curzio Malaparte raconte la mort héroïque du sous-lieutenant de Castex dans le Soleil est aveugle :

« ...tout-à-coup l'officier français soulève lentement son fusil-mitrailleur, et Pasini le regarde comme s'il ne savait quoi faire -l'officier français soulève lentement le fusil-mitrailleur et tire- et deux hommes derrière Pasini tombent la face dans l'herbe et Pasini marche à sa rencontre lentement, très lentement, le regardant fixement et enfin un alpin derrière Pasini lève son mousqueton et fait feu...alors l'officier français plie sur les genoux et tire et tombe face dans l'herbe. Il s'appelait Jean de Castex. »

L'ouvrage de Seloge stoppe la progression des Alpini.



CURZIO MALAPARTE

Le bataillon alpin Duca degli Abruzzi qui a pour mission d'atteindre le Beaufortin par le Cormet de Roseland effectue une approche nocturne le 22 juin au col d'Enclave, exploit plus sportif que militaire mais est stoppé par les tirs de l'artillerie des batteries du Cormet de Roseland et du plan de la Laie.

Le col du Mont est pris par les bataillons alpins Val Cordevole et Ivrea atteignant les rives de l'Isère, dépassant le hameau de la Motte, arrivent à Sainte-Foy, au prix de combats livrés au corps-à-corps.

Au Petit-Saint-Bernard, zone d'opération de la division alpine Taurinense, le 22 juin, après un tir d'artillerie et un bombardement aérien effectué par des FIAT BR-20 qui se révèle peu efficace, le bataillon alpin Aosta parvient à 300 m du fort de Traversette (La Redoute Ruinée). Difficile à atteindre en raison des fortes pentes, il a pour mission d'interdire la route du Petit Saint-Bernard. Défendu par 47 hommes du 70e Bataillon Alpin de Forteresse, commandés par le sous-lieutenant Dessertaux, le fort reçoit l'appui des batteries du Courbaton, Vulmix et de celles du fort du Truc. Le général Guzzoni croyant la Redoute Ruinée occupée par le bataillon Aosta ordonne à la division motorisée Trieste de se mettre en marche. Les mitrailleuses Hotchkiss du fort entrent en action, bloquant le XXXIIe bataillon motocycliste, avant-garde de la colonne motorisée de la division Trieste. Durant la nuit du 22 au 23 juin, les pontonniers remettent en état le pont de la Marquise, détruit dès le début des hostilités.

Le bataillon Aosta contourne le poste-avancé, coupe les lignes téléphoniques ainsi que le téléphérique de la Redoute Ruinée. Le 23 juin, la division Trieste tente à nouveau de forcer la route, suivie de la division cuirassée Littorio, équipée de tankettes L3/35, mais l'action de l'artillerie et le terrain miné entravent leur progression et les contraignent à faire demi-tour. Cloués à 200 du fort, les Italiens n'iront pas plus loin et c'est bien après l'armistice signé le 25 juin, qu'ils ne prendront possession du fort, le 3 juillet. Les défenseurs quitteront l'ouvrage, invaincus, avec les honneurs des armes rendus par un piquet des GAF. Le commandement français décide l'évacuation de la Haute-Maurienne jusqu'aux rives de l'Isère laissant seule la Redoute-Ruinée, encerclée. La division Trieste atteint Seez le 23 juin.



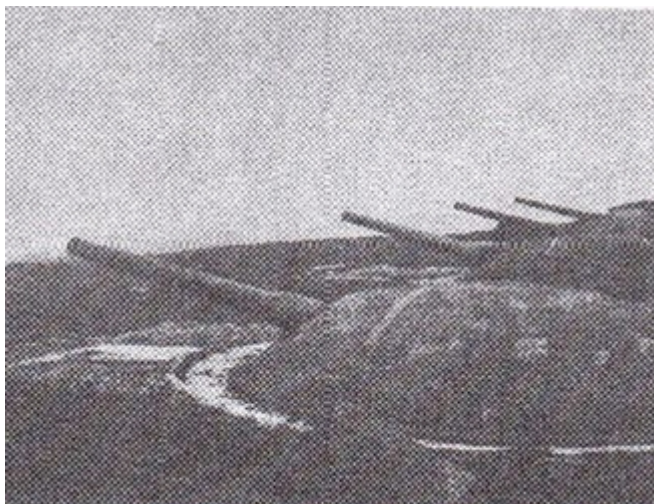
CARTE DES OPERATIONS DU CORPS ALPIN

-Les opérations du 1^{er} Corpo d'Armata (général Carlo Vecchiarelli)

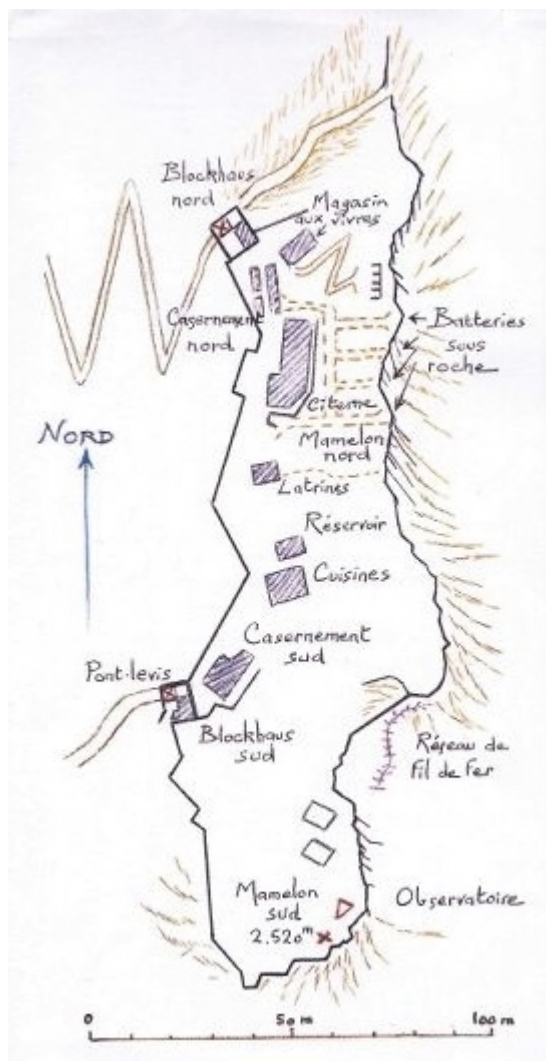
Secteur du Mont-Cenis

Le 21 juin, après une préparation d'artillerie, une colonne commandée par le major des Alpini Costantino Boccalatte composée du bataillon alpin Susa et du XI^e battaglione CCNN s'élance du pic de la Rocciamelone (Rochemelon), à plus de 3000 m, s'engage dans la vallée du Ribon et débouche sur Bessans sans rencontrer de résistance, les Français les ayant pris pour les leurs, jugeant impossible toute infiltration par ce côté.

Le 24, la colonne fait la jonction à Lanslebourg avec une unité du 64^{er} Reggimento Fanteria (division Cagliari) poussant jusqu'à Termignon. Au col du Mont-Cenis, l'avancée de la 11^e division d'infanterie Brennero est bloquée par les tirs du fort de la Turra et de l'ouvrage des Revets. Le 23, l'ouvrage des Revets repousse de nouveaux assauts, le fort de la Petite Turra commandé par le lieutenant Prudhon, reçoit 2000 projectiles tirés par les batteries Paradisio (6 canons de 149/35) et de la Court.



LA BATTERIE PARADISO



PLAN DU FORT DE LA PETITE TURRA

Le 24 juin, une colonne de L3/35 débouchant sur le col du Mont-Cenis est stoppée par les champs de mine et doit se replier sous les tirs de l'ouvrage des Revets. Une attaque des Arditi de la GAF, conduite par le sottotenente Guglielmi sur le poste-avancé des Arcellins (alt. 1985M à 2280 m) connaît un meilleur sort: les défenseurs (un sergent et trois soldats du 281 RI) doivent hisser le drapeau blanc. Les positions restent figées jusqu'à l'armistice du 25 juin.

Dans le Val d'Ambin, les colonnes de la 59e division d'infanterie de montagne Cagliari (colonel Antonio Scuero) sont bloquées par les tirs provenant du Mont-Froid. Au col Sollières, des combats acharnés contraignent les Italiens à retourner sur leurs positions de départ.

Le colonel Roussel, commandant le secteur de la vallée de l'Arc, décide de faire sauter les ponts et de se replier sur la zone fortifiée de Modane. Le 22 juin au soir, le 63e régiment d'infanterie de la division Cagliari et le bataillon alpin Val Cenischia atteint Bramans, évacué par les SES du 47e BCA. Le lendemain, sous une pluie battante, ils atteignent le cours de l'Arc, en direction de Modane mais sont arrêtés par les feux des ouvrages de Saint-Gobain, du Replaton et du Sapey.



Au sud de Modane, les deux régiments ((91e RI et 92e RI) de la 1a division fanteria Superga sont cloués au sol par le déchaînement de toutes les bouches à feu des ouvrages du Pas du Roc, du Lavoir et du Sapey. Pour la Superga, le bilan des pertes est élevé : 42 morts, 153 blessés et 548 gelés, certains soignés par les Français.

Le bataillon alpin Val Dora, après avoir escaladé le Mont Rond réussit à prendre pied sur les rives de l'Arc, vers Fourneaux.



L'OUVRAGE DU PAS DU ROC
(SCE : WWW.FORTWEB.NET)

- Les opérations du IV Corpo d'Armata (generale di Corpo d'Armata Camillo Mercurio)

Dans le secteur de Montgenèvre, la division Sforzesca tente le forçement du col, ainsi que plus au sud, la division Assietta. Les tirs d'interdiction du fort Chenaillet empêche toute progression.

Le fort Chaberton, ouvrage du Valle Alpino, déclenche le feu de ses huit canons de 149/35 sur Briançon mais la réplique française ne tarde pas. Le 21 juin, la 6eme batterie du 154e Régiment d'Artillerie de Position composée de 4 mortiers Schneider de 280 mm, commandée par le lieutenant Miguet, entame des tirs de cadrage et à 17h15, la tourelle n°1 est hors d'état de nuire. A 20h00, six des huit tourelles ont été mises hors combat (voir annexe).



Le lendemain, 22 juin, les FIAT BR-20 bombardent sans succès les forts du Briançonnais. La division Sforzesca reprend son attaque, appuyée par l'artillerie, pénétrant dans le bois de Cestrières. Une unité de la GAF avec des carabinieri réussit à entrer dans Montgenèvre.

Le 23 juin, le fort des Trois-Têtes doit être évacué. De son côté, le 30° Reg. Fant. de la division Assietta s'empare du fort de Chenaillet grâce à l'appui de vieux canons Skoda de 100/17 et des deux tourelles restantes du Chaberton. Le fort de Janus résiste encore, repoussant toutes les velléités italiennes.

Le lendemain, les opérations sont suspendues en raison des mauvaises conditions climatiques. Les combats ne reprendront pas, l'armistice entrant en vigueur le 25 juin à 0h30, heure française.

Le IV Corpo d'Armata n'aura avancé que de quelques kilomètres dans le secteur de Montgenèvre. Dans le Queyras, secteur du Raggrupamento Germanasca Pellice, la progression du bataillon Pine-rollo, après s'être emparé de Ristolas, est stoppée dans le secteur d'Abriès par les tirs d'arrêts de l'artillerie de Château-Queyras, de même pour les bataillons alpins Fenestrelle et Val Pellice.

- *Le plan M (II^o Corpo d'Armata - général Francesco Bertini)*

La zone d'opération du II^o Corpo d'Armata est le col de la Maddalena (col de Larche), dont le forçement est la mission des divisions Acqui et Forli. Les sentiers muletiers rendus boueux par les pluies torrentielles ne permettent pas aux fantassins italiens d'avancer et ils ne sont pas suffisamment équipés pour affronter les températures extrêmes. Le brouillard empêche l'artillerie d'ajuster ses tirs et l'aviation est clouée au sol. La division Acqui parvient à atteindre Larche aux prix d'efforts immenses et doit être retirée, remplacée par la division Pistoia.

La division Forli bute sur le fort de Viraysse ((2772 m), mais des éléments réussissent à prendre pied sur la terrasse de l'ouvrage sans pouvoir s'en emparer. L'annonce de l'armistice met fin aux combats.

Dans le secteur du III^o Corpo d'Armata, la division Ravenna s'empare du village de Fontan dans la vallée de la Roya, le 22 juin.

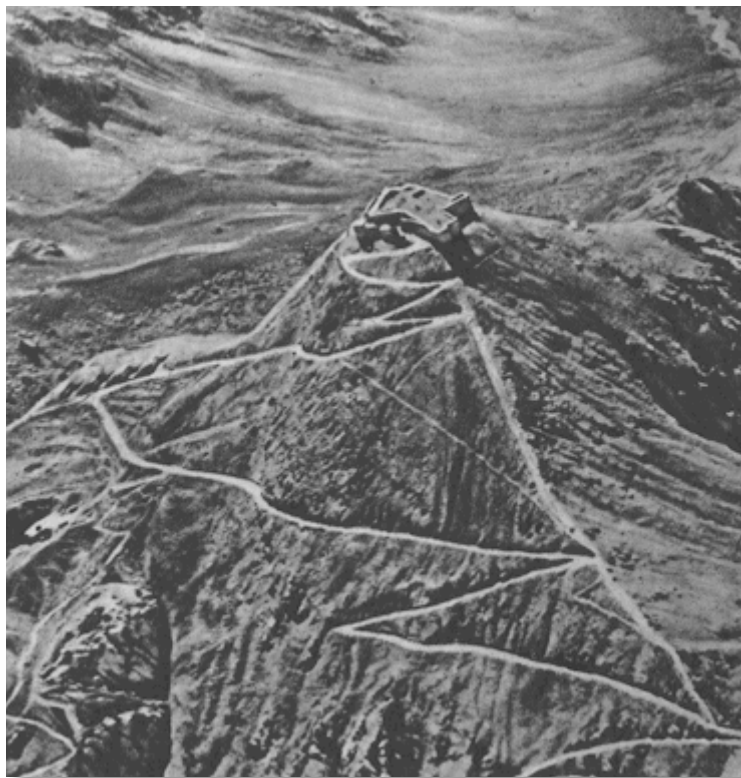


LA DIVISION ACQUI AU COL DE LARCHE

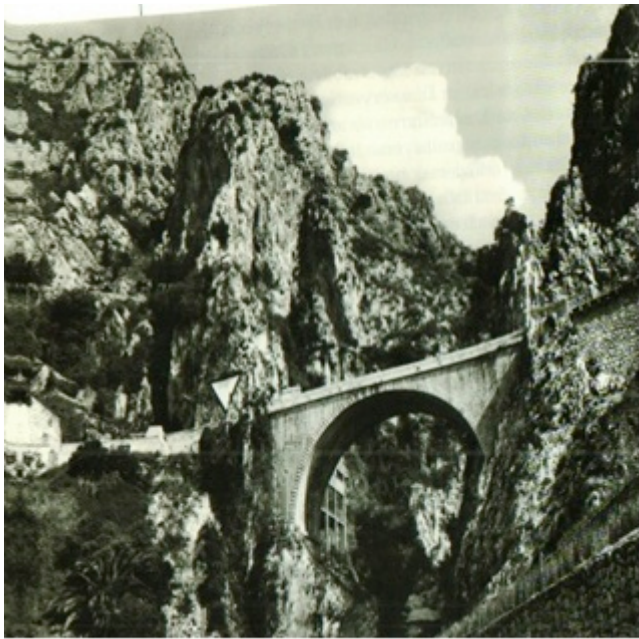
- *L'opération R - XV^o Corpo d'Armata.*

Le XV^o Corpo d'armata est chargé de mener l'opération R (pour Riviera). Dans la nuit du 3 au 4 juin, Menton est vidée de ses habitants (opération Exécutez Mandrin), relogés dans les Pyrénées-Orientales.

Le 22 juin, la division Cosseria franchit la frontière le long de la Corniche sans pouvoir parvenir à dépasser l'ouvrage du Pont Saint-Louis (1 officier: s/lieutenant Charles Gros, 1 sergent et 7 hommes), barrée par les tirs des batteries du Cap Martin. Un bataillon de la Cosseria contourne l'ouvrage et parvient à atteindre les faubourgs de Menton. Quelques chars Renault participent aux combats. Le train blindé n^o2 de la Regia Marina caché dans le tunnel du Capo Mortola est repéré par l'artillerie et mis hors d'état de nuire par les batteries du Mont Agel.



LE FORT DE VIRAYSSE



LE PONT SAINT-LOUIS



OUVRAGE DU PONT SAINT-LOUIS

Le 23 juin, les avant-gardes ont atteint le torrent Gorbio. L'ouvrage du Pont Saint-Louis empêche l'acheminement de renforts et de munitions. Une opération de débarquement est envisagée mais le manque d'embarcations et les conditions atmosphériques rendent caduques toute tentative, la pleine lune ne favorisant pas une action nocturne.

Le 4^e régiment de Tirailleurs Sénégalais, engagé sur Menton n'aura pas le temps de se mêler aux combats en raison de la cessation des hostilités à 1h30 le 25 juin.

Menton, la ville des citrons, est gravement endommagée : 2600 habitations ont été détruites.

Au nord, la division Modena atteint le mont Razet mais les tirs des ouvrages du Mont Saint-Ours et du Mont Agel empêchent toute avancée, les Français se permettent le luxe de lancer des contre-attaques. Les Italiens se contentent de rester sur la défensive.

L'armistice du 25 juin 1940

Hitler, le vainqueur, consent à Mussolini, le non-vainqueur, que les deux armistices entrent en vigueur le même jour le 25 juin. La délégation française, conduite par le général Huntziger et l'ambassadeur Léon Noël, est la même qui a déjà signée à Rethondes l'armistice franco-allemand le 22 juin. Elle arrive à Rome, dans des Junker JU-52, le 23 juin et reçue à la Villa Incisa all'Olgiate. Le lendemain, l'accord est signé. Les plénipotentiaires français sont soulagés de voir que les conditions sont finalement assez modestes : une bande de terre de 840 km² avec 20000 habitants, le long de la frontière. Le général Huntziger, ayant reçu l'aval de son gouvernement réfugié à Bordeaux déclare au maréchal Badoglio : « Vous êtes un vrai soldat, Badoglio, et pas seulement un Maréchal ».

A 19h30, l'armistice est signé et entre en vigueur le lendemain à 01h30. Pour Badoglio, c'est aussi un soulagement et s'adressant à Huntziger : «Voilà, c'est firmé (sic), comme çà il y aura moins de morts», mais à ce moment-là, il tombe plus d'Italiens que de Français.

Le bilan est très lourd, pour une campagne de 15 jours, 642 morts, 2631 blessés, 2151 gelés, 516 disparus probablement dans les crevasses.

Le froid extrême a provoqué plus de pertes que les combats, mettant en évidence le sous-équipement du Regio Esercito. Le blocus depuis la guerre d'Éthiopie a forcé l'Italie à vivre en autarcie. Les tenues en lanital, matière qui remplace la laine, n'étaient pas adaptées aux rigueurs du froid.

L'artillerie, obsolète, était trop à l'arrière pour soutenir l'infanterie et venir à bout des fortifications. Les chars légers L3/35, incapables de franchir les barbelés, à la merci des canons adverses furent bloqués par les champs de mines. Le froid a endommagé les radios, empêchant la coordination des manœuvres.

Quant à l'aviation, les conditions climatiques ne lui permirent pas d'effectuer efficacement des bombardements sur des objectifs militaires. Pour terminer, les mitraillages de convois civils sur les routes de l'exode, par des avions italiens aux cocardes tricolores est une légende tenace, le signe distinctif étant un cercle blanc comportant trois faisceaux de licteurs. Il n'a été retrouvé aucune trace de douilles ou fragments de bombes. L'état-major de l'aviation italienne ne mentionne pas ce genre d'opération, le faible rayon d'action opérationnel ne le permettait pas.

Quelques mois plus tard, l'Italie attaquera la Grèce, au début de l'hiver dans l'Épire, sans avoir retenu les leçons de la campagne des Alpes. ■

SOURCES

- GALLINARI Vincenzo, *Le operazione del giugno 1940 sulle Alpi occidentali*, USSME, Rome 1994.
- FRANCOIS-PONCET André, préface de Maurizio Serra, *A Palazzo Farnese, Memorie di un Ambasciatore a Roma 1938-1940*, Le Lettere.
- ARALDI Vicinio Araldi, *Dalla non belligeranza all'intervento*, Capelli editore.
- MINOLA Mauro, *Battaglie di confine della Seconda Guerra Mondiale*, Susalibri.
- MALAPARTE Curzio, *Le Soleil est aveugle*, Le Livre de Poche.
- BERRAFATO Enzo et Laurent, *L'Italie en chemise noire*, Ed. L'Homme Libre.
- CIANO Galeazzo, *Diario*, Supersaggi, Biblioteca universal Rizzoli.
- OSTENC Michel, *Ciano, un aristocrate face à Hitler et Mussolini*.
- ROCHAT Giorgio, *La Campagne italienne de juin 1940 dans les Alpes Occidentales*, RHA.
- BERTHIER Bruno et BORNECQUE Robert, *Les Pierres fortes de Savoie*, Ed. La Fontaine de Siloé.



LA SIGNATURE DE L'ARMISTICE



MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DE LA CAMPAGNE

Le fort Chaberton, le fort dans les nuages (alt.3130m)

Alors que les relations franco-italiennes sont tendues après les accords du Bardo concernant le protectorat tunisien, le gouvernement Crispi se rapproche avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie en 1882 pour former la Triple-Alliance.

La construction du fort du Chaberton est entreprise en 1898 pour protéger le col de Montgenèvre. Les travaux sont dirigés par le capitaine du génie Luigi Pollari Maglietta. Achevé en 1910, il est composé de huit tours cylindriques avec chacune une casemate contenant un canon de 149/35 modèle Armstrong-Montagna, et pouvant pivoter à 360°. La portée peut atteindre 19 km. 7 servants aux ordres d'un chef de pièces sont nécessaires pour manœuvrer le



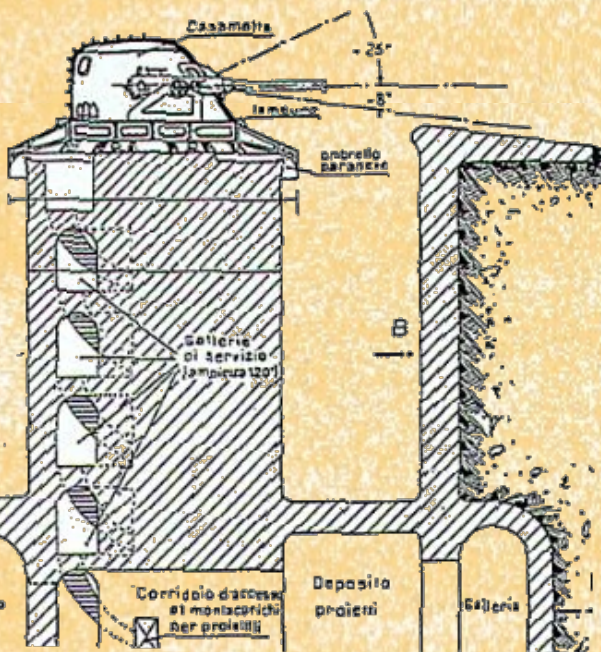
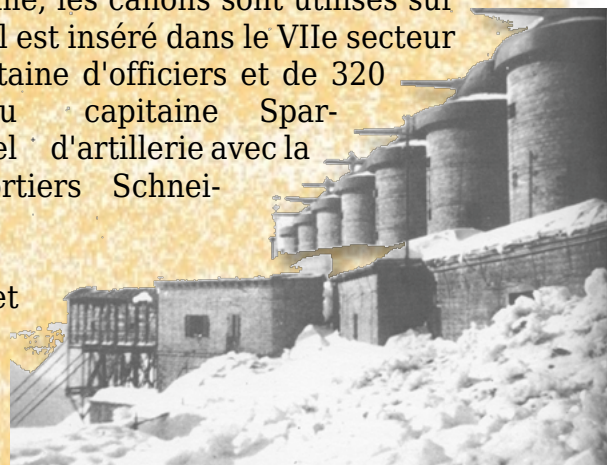
canon.

Le blindage varie entre 1,5 cm et 2,5 cm, n'offrant que peu de protection, le rendant vulnérable à un éclat d'obus. Un téléphérique partant de Cesena permet l'approvisionnement. Durant la 1ere Guerre Mondiale, le fort est désarmé, les canons sont utilisés sur le front de l'Isonzo. Avec la construction du Valle Alpino il est inséré dans le VIIe secteur de Montgenèvre. La garnison est composée d'une vingtaine d'officiers et de 320 artilleurs de la 515e batterie de la GAF sous les ordres du capitaine Spartaco Bevilacqua. Le 21 juin 1940, le fort entame un duel d'artillerie avec la 6eme batterie du 154e R.A.P. composée de quatre mortiers Schneider de 280 mm.

A 17h15, la tourelle N°1 est touchée, suivie de la n°3, 4 et 5. Un début d'incendie se déclenche dans la n°3. A 18h05, c'est au tour de la tourelle n°2 puis de la n°6,

lorsque le pilonnage cesse, six des huit tourelles sont détruites. Le sergent Ferruccio Ferrari bien que grièvement touché, dans un élan altruiste, aide ses camarades blessés à évacuer une tourelle atteinte. Il décédera à l'hôpital de Pinerolo et médaillé de la Medaglia d'Oro al Valore Militare à titre posthume. 9 artilleurs ont été tués et 50 blessés. Le téléphérique est également hors service.

Le 23 juin, les tourelles n°7 et 8, encore en état de marche, appuient l'attaque du 30° reggimento de la division Assietta sur le fort de Chenaillet. Au traité de Paris, la rectification de la frontière au Montgenèvre fait passer le fort Chaberton à l'intérieur du territoire français.



Les trains blindés de la Ligurie.



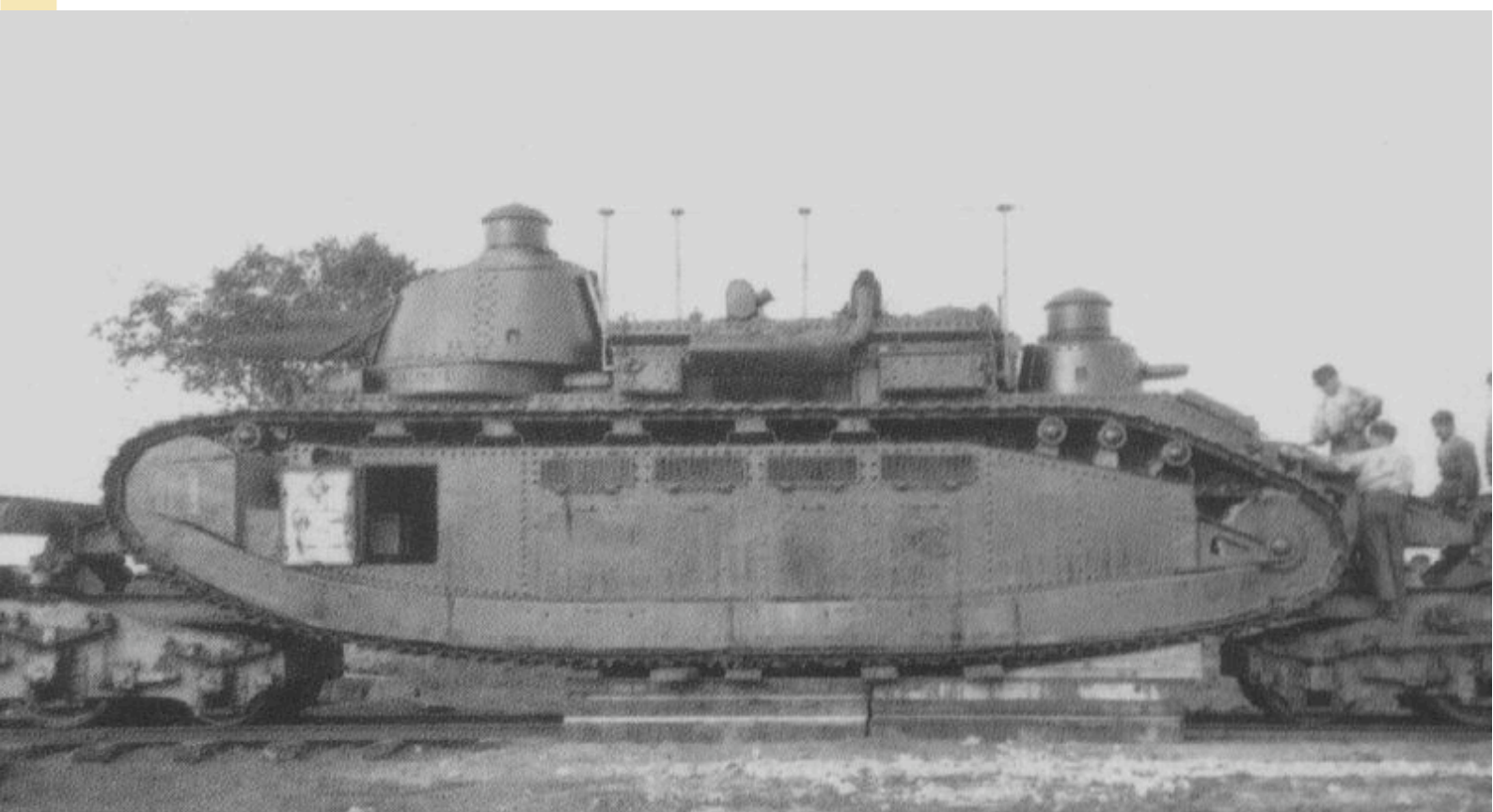
Le groupe des trains blindés de la Ligurie dépendant de la Regia Marina (marine royale) est composé de quatre unités. Chaque train dispose de quatre canons de 120/45. Le treno armato n°2 commandé par le tenente di vascello Giovanni Ingrao est caché dans un tunnel ferroviaire de la Villa Hanbury, au cap Mortola, près de la frontière française. Pour tirer, le train sort de son repère puis rentre à nouveau, la locomotive manœuvrant de l'intérieur. Son principal objectif est l'ouvrage du cap Martin.

Repéré, Ingrao demande à faire rentrer le train afin d'éviter sa destruction mais le général Gambaro, commandant le XV° Corpo d'Armata ordonne la poursuite des tirs. Dès sa sortie, le train devient la cible des tirs de la batterie du Mont Agel. Ingrao descendu de la plate-forme de tir pour aider les artilleurs est tué avec les servants par l'explosion d'un obus. Finalement, gravement endommagé, le train blindé est évacué sur Vintimille. Les autres treni armati n°1 et n°5 ne joueront qu'un rôle très limité.



Le char lourd FCM 2C

par Frédéric Bailloeuil



Le char lourd ou « char de rupture » est né d'un concept appliquant aux blindés les technologies de la marine, ainsi ces engins devaient posséder plusieurs tourelles afin de faire feu tous azimuts. Ces cuirassés terrestres devaient forcer les réseaux de barbelés et les tranchées ennemies, permettant ainsi à l'infanterie de progresser. Capable de franchir des tranchées, aidé en cela par une queue passe obstacle, très rarement montée, le 2C pouvait franchir un fossé à bord franc de 4,25 m correspondant au gabarit des écluses des canaux du Nord. Fin 1916, le général Estienne, le « père des chars français » demande aux FCM, Forges et Chantiers de la Méditerranée à La Seyne sur Mer, de concevoir un prototype, et en 1918 il prévoit même la livraison de plus de 700 unités pour l'offensive de 1919. L'armistice sonne le glas des commandes et des essais, et finalement seuls 10 unités sont livrées en 1921.

Engin en avance sur tous ses concurrents étrangers, ce mastodonte de 68 tonnes, le char le plus lourd jamais construit en France, présente des particularités comme ses deux tourelles orientables sur 320 et 260° alors que les Mark IV britanniques ne possèdent que des armes en barbottes disposant d'un champ de tir limité. Sa motorisation combine deux moteurs thermiques Maybach de 250 cv chacun, moteurs de dirigeables Zeppelin, acquis au titre de dommages de guerre auprès de l'Allemagne fournissant l'énergie à deux génératrices électriques Sauter Harlé entraînant chaque chenille. Dernier point notable, la vision du chef de char s'effectuait au moyen d'un stroboscope, c'est à dire de deux cylindres perforés tournant en sens inverse à la vitesse de 300 t/mn, plus efficace et plus sûr que les habituelles fentes de vision. Le FCM2C, en apparence invulnérable souffrait de nombreux défauts, par exemple son manque de fiabilité ; il tombait en panne en moyenne tous les vingt à trente kilomètres, quand il acceptait de démarrer ! Sa consommation était gargantuesque : 12 à 13 litres... au kilomètre ; et son transport d'un point du front à l'autre ne pouvait se faire qu'en train, et monté sur deux bogies spécialement adaptés. Les 10 exemplaires se voient attribuer un numéro de 1 à 10 puis au début des années trente de 90 à 99 et un nom de baptême correspondant à des provinces françaises. C'est le cas du char représenté dans cet article, le 97 Normandie.

Considéré comme le meilleur char du monde dans les années vingt, en 1940 il fait figure de pièce de musée. Pourtant l'Etat-major va envoyer au combat les exemplaires survivants au sein du 51e BCC à Briey près de Metz, ils seront sabordés le 15 juin près de Vittel. Signalons que les Allemands récupèrent le 99 Champagne et l'expédient en Allemagne comme trophée de guerre. On perd sa trace en 1945, cependant des rumeurs font état que les Soviétiques s'en seraient emparés et qu'il serait stocké en Russie, à Kubinka ? Une autre piste le situerait en Hongrie. De plus, quelques photos prouveraient que deux autres exemplaires auraient été envoyés en Allemagne...



Données techniques :

- Longueur : 10,27m
- Largeur : 2,95m
- Hauteur : 4,05m
- Poids : 68t
- Blindage entre 22 et 45mm
- Motorisation : deux Maybach 6cylindres de 16,95 l de cyl de 250 cv chaque et deux génératrices électriques Sauter-Harlé fournissant 600v et 165 Amp.
- Capacité du réservoir : 1280 litres.
- Vitesse maximale sur route 12 km/h
- Autonomie sur route 140 km
- Armement principal un canon de 75 mm APX mod 1897, dotation de 124 projectiles.
- Armement secondaire 4 mitrailleuses Hotchkiss de 8mm, dotation de 9504 projectiles.
- Equipage : 12 hommes, certaines sources parlent de 13 hommes.
- Exemplaires construits : 10.

Montage

C'est avec une surprise non feinte que j'ai découvert la sortie du FCM 2C, ou Char 2C chez la marque chinoise MENG. Il n'existait auparavant au 1/35e qu'un kit en résine produit par AZIMUT, fort cher, résine oblige, et épuisé depuis longtemps. Il semble que la perspective du centenaire du début de la Première Guerre mondiale ait particulièrement inspiré les fabricants ; ainsi Meng nous propose t-il également un Renault FT 17, utilisé lui aussi en 1940 lors des combats de mai-juin.

Ce kit est référencé par Meng dans une série intitulée « Tyrannosaurus »... ! La boîte au boxart attrayant est bien remplie avec plus de 700 pièces en plastique, une planche de photodécoupe consacrée aux grilles du moteur, une planche de décals et une pièce en plastique transparent.

Le montage débute de façon classique sur un kit de blindé par le train de roulement. Et là les choses se compliquent : le dit train de roulement se compose de 37 petits galets doubles par côté, il faut coller deux pièces pour obtenir un galet soit $37 \times 4 = 148$! Après ce travail vaguement fastidieux à savoir dégrapper, ébavurer, poncer et coller, en faisant attention à ne pas inverser les deux types de galets...

Et lorsque l'on imagine que sur l'exemplaire que je souhaite représenter ces galets seront cachés par des jupes de protection contre les projections de boue, on se dit que l'on s'est bien fatigué pour pas grand-chose. J'ai enlevé un élément de ces jupes pour montrer les roues.

On peut passer à l'assemblage et à l'habillage des côtés de la caisse, de l'arrière, des barbotins et roues tendeuses... Heureusement les ajustages sont très bons et ne nécessitent quasiment pas l'emploi de mastic. Attention cependant à la préparation et au collage des durites des réservoirs aux phases 15 et 16. Ces pièces outre le fait d'être très fragiles – j'en ai cassé une, recollée rapidement – sont difficiles à mettre en place, et il faut prêter attention à l'ordre de leur positionnement. La phase suivante concerne l'assemblage des tourelles et de leur stroboscope respectif. Aucune trappe ne peut s'ouvrir, de toute façon il n'était possible de le faire qu'une fois la tourelle positionnée à 90° à droite ou à gauche... Aucun aménagement interne non plus dans la caisse bien que les portes d'accès soient des pièces à rapporter. J'ai laissé celle de gauche entrouverte en vue d'y placer une figurine pour un futur diorama... A noter que les mitrailleuses possèdent une extrémité de canon percée ce qui évite une délicate opération étant donné la finesse de ces pièces. J'ai monté le modèle from the box, à part l'ajout d'un canon en aluminium tourné produit par Lion Marc Models, qui évite le ponçage du canon original en deux parties. On colle le bloc moteur et pots d'échappements en dernier, après avoir placé une figurine du mécanicien sortant la tête de sa trappe d'entrée, ou d'évacuation, fort petite. Une autre figurine produite par Des kits en résine lui fera face. Vient ensuite un autre moment de bravoure du montage, les chenilles. Celles-ci se composent de maillons à encliqueter, permettant, en principe, de rendre l'ensemble mobile. Mieux vaut ne pas s'y risquer car l'ensemble reste très fragile et j'ai d'ailleurs cassé quelques picots de plusieurs maillons. Heureusement Meng nous en propose en supplément au cas où. Il faut assembler 67 patins par chenille et pas un de plus, sinon celle-ci pendouille lamentablement...

La peinture

Meng fournit des indications précises qui n'appellent pas de commentaire particulier. Les références sont données dans la gamme VALLEJO, ou PRINCE AUGUST en France, mais dans la gamme AIR, spécialement conçue pour l'aérographe. Pour ceux qui préfèrent les acryliques, je donne les correspondances.

71006 Camouflage green= 833 (80) Camouflage allemand vert clair.

71015 Olive brown= 888(92) Gris olive.

71027 Light brown= 847(123) Sable foncé, teinte approchante.

Meng nous propose trois décorations, avec des décalés bien imprimés aux couleurs franches et bien définies. Un seul reproche, les drapeaux tricolores placés à côté ou sous le nom du char sont imprimés... à l'envers soit rouge blanc bleu. Il suffit de découper ledit drapeau, de le retourner et le tour est joué ! Le premier char est le n° 93 ALSACE camouflé en deux tons, vert olive et ocre clair, très seyant, avec le blason sur le côté gauche de la tourelle. Le second est le n° 90 POITOU affublé d'une splendide tête de mort, insigne porté temporairement et qui sera vite effacé, camouflé en vert foncé uni. Le troisième, que j'ai choisi est le n° 97 NORMANDIE en vert foncé uni également.

Désirant intégrer cette maquette dans un futur diorama, le vieillissement et la patine s'avèrent indispensables. Après avoir passé un apprêt gris clair afin d'unifier les différents matériaux et déceler les quelques imperfections du montage, j'ai réalisé un pré ombrage en noir puis passé le gris-vert, puis éclairci certaines parties du char, par exemple le centre des panneaux de la caisse, les parties supérieures, en suivant la technique de la « lumière zénithale », brillamment illustrée par les maquettistes espagnols. J'ai ensuite déposé des petites quantités d'huiles fondues à l'essence à briquet pour varier quelque peu la teinte unie. Enfin, le passage des chenilles a été abondamment "tartiné" de pigments pour artistes en deux tons de brun et fixé à l'essence F ou essence à briquet. Les coulures de boue sur les flancs ont été reproduites de la même manière, mais en ayant la main beaucoup plus légère.

Le « dinosaure » est maintenant terminé et n'attends plus qu'un diorama qui le mettra en valeur. 📷

Bibliographie.

Jean MAYET, *Le char 2C*. Milidoc n°2, Musée des Blindés.

Jean-Michel ADENOT, « Le FCM 2C » in *Dernière Guerre Mondiale* n°7 avril 2013 pp4-19.

Collectif, *Les engins de combat de l'armée française en 1940* ; Trucks and Tanks HS n° 5. mai-juin 2010, éd. Caraktère.

Dominique RENAUD, « Le char de rupture FCM2C », in *Trucks and Tanks*, n° 13, mai-juin 2009 ; pp 60-73. Éd Caraktère.

Gilles PEIFFER, Olivier SAINT LOT, « La drôle de guerre du 2C », in *Steelmasters* n° 16, août-septembre 1996, pp 38-43. Éd Histoire et Collections.

Kamil Félix SZTARBALA, « Le FCM2C », in *Steelmasters* n° 124, avril-mai 2014, pp 55-57 et *Steelmasters* n° 124, juin-juillet 2014, pp 46-55. Éd Histoire et Collections.

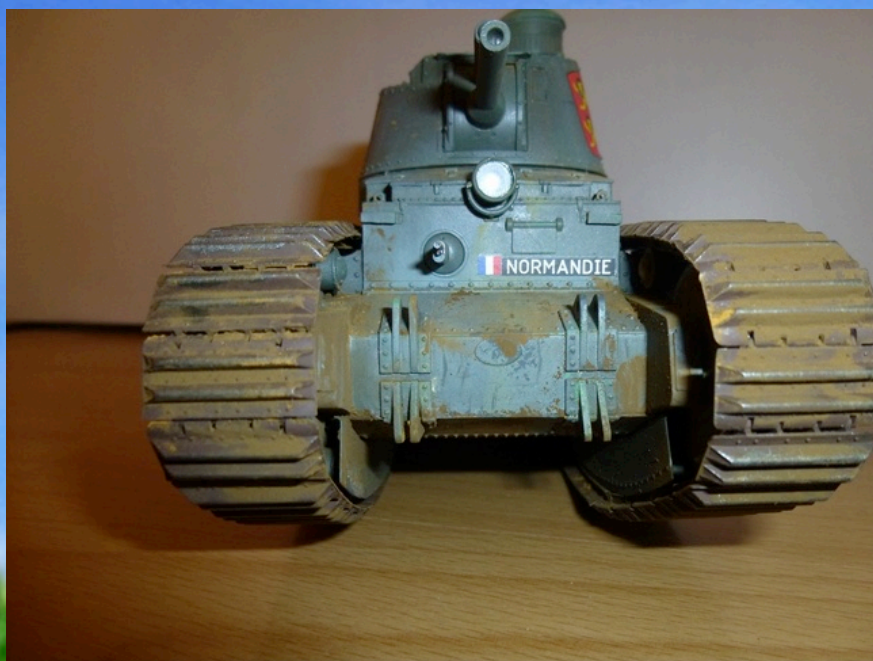
Jean-Pierre VALANTIN, *Notice sur le char 2C* in www.chars-francais.net

Sources photographiques :

http://lecharenfrance.canalblog.com/albums/fcm2c/photos/8776399-le_2c_n_1.html

<http://huitiemecuirassiers.forum2x2.ru/t222-char-super-lourd-fcm-2c>

<http://www.meng-model.com/new.php?id=379>



Le capitaine Jean Fougère

par Nicolas Moreau



LE CAPITAINE FOUGÈRE À ST CYR.

Né le 2 novembre 1912 à Paris, Jean Fougère s'est rapidement destiné à une carrière militaire. Il rentre en 1932 à l'école de Saint-Cyr, dans la promotion « de Bournazel », d'où il sort lieutenant en 1934.

Il commence ensuite sa carrière dans le 4^{ème} régiment de cuirassiers de Reims, avant de partir en 1938 pour la Syrie pour commander un escadron de Tcherkesses. Après la déclaration de guerre, il revient en France pour se battre, dans le 4^{ème} régiment d'automitralleuses lors de sa reformation en Février 1940.

Après la campagne de France, Jean Fougère veut rejoindre l'Afrique du Nord pour continuer la guerre. Retenu en Espagne jusqu'en juin 1943, il parvient enfin à rejoindre les Français Libres. Il reçoit alors le commandement du 2^e escadron du 2^e régiment de Cuirassiers. Ce 2^o escadron embarqua à Oran sur le LST « Thruster » le 7 août 1944, et débarque le 14 à Sainte-Maxime avec la 1^{ère} Armée. C'est là que commen-

cent les glorieux combats du 2^{ème} Cuirassiers. Le deuxième escadron progresse en direction de l'Est et participe aux combats d'Aubagne le 21 août.

Quelques jours plus tard, Les chars du Capitaine Fougère approchent de Notre Dame de la Garde, infestée d'Allemands. Ecrasant tout sur leur passage, les chars du 2^e escadron progressent vite. Alors qu'ils sont pris à parti à coups de lance flammes, de grenades incendiaires et d'armes anti-char, le Jeanne d'Arc et son équipage sont réduits au silence, tombant glorieusement pour la libération de leur patrie.



VAREUSE MODÈLE 39 AYANT APPARTENU À JEAN FOGÈRE LORSQU'IL FUT LIEUTENANT AU 4^{ÈME} RÉGIMENT D'AUTOMITRAILLEUSES. (COLLECTION N.

Le Jourdan vient prendre sa place près de la basilique, mais est immobilisé à son tour par une mine et prend feu, ce qui ne le fait pas taire, son armement est intact et il continue à se battre féroce-ment, alors que le Maréchal-des-Logis Chef Loillot éteint l'incendie. Rapidement, un barrage de mortiers allemands empêche toute progression, et les chars commencent à manquer de munitions. La prise de la ville devient plus difficile, en ajoutant à cela que les pelotons d'infanterie demandés par le Capitaine Fougère ne sont pas encore sur place. Le maréchal-

des-logis Chef Loillot dans son char Jourdan bout d'impatience si bien que, pris d'une im-

pulsion inconsciente mais néanmoins héroïque, il jaillit de son char avec le drapeau tricolore en main, suivi par un FFI, et se précipite vers la basilique pour y hisser ses couleurs. Stupéfaits, les quelques allemands restant se rendent à ces deux hommes.



GROS PLAN SUR LES PATTES DE COL DU 4^{ÈME} RAM. LES SOUTACHES, INITIALEMENT VIOLETTES ONT ÉTÉ BIEN DÉCOLOREES. (COLLECTION N. MOREAU).



LE CAPITAINE FOUGÈRE LORS
DES COMBATS DE LA LIBÉRA-
TION.

Début septembre, suivi de près par le 2^e escadron du Capitaine Fougère, le 4^e escadron du 2^e Cuir pénètre dans Chalon-sur-Saône, et c'est encore un glorieux fait d'armes pour ce régiment : les Allemands reculent devant les chars, et le Capitaine Fougère dans le Duguesclin embourbé tire les fuyards au colt.

Continuant leur route, les chars du Capitaine Fougère vont ensuite participer à la prise du fort de Langres : En contournant la ville par l'ouest, le 2^e escadron participe à l'encercllement de la ville. Ils gravissent la pente abrupte qui mène à la forteresse qu'ils réussissent enfin à surplomber. Là encore, les chars du 2^e escadron subissent de violents tirs : pour la seconde fois, le Jourdan prend feu, et pour la seconde fois encore, le Maréchal-des-Logis Chef Loillot parvient à sauver sa machine.

A 13h45, le regroupement de l'escadron est ordonné par le colonel. Pendant que ce regroupement s'organise, le Capitaine Fougère en profite pour faire la liaison avec le capitaine du groupe FFI local, Henri, prêt à intervenir à l'intérieur de la ville. Rejoint par plusieurs sections de zouaves, l'attaque contre la ville est lancée et est victorieuse, mais quelques éléments allemands se sont retranchés dans la citadelle. Après de violents combats, un Hauptmann prêt à parlementer se montre, mais, pour le Capitaine Fougère, pas question de négocier. Il leur laisse 15mn pour se rendre, après quoi, il menace de « tout massacrer ». Il les laisse tout de même sortir en rang et en armes pour se rendre. Pour ce fait d'armes, le Capitaine Fougère reçut la légion d'honneur de la main du général de Gaulle.

Il fut cité comme suit :

« Splendide commandant d'escadrons de chars animé d'une foi ardente et dont la bravoure se communique à tous. Le 21 Août en s'engageant avec son peloton de tête et sous un feu violent a permis le maintien de la position devant le village d'Aubagne, puissamment tenu et organisé. Le 25 Août 1944 a lancé son escadron à l'assaut de Notre Dame de la Garde où ses chars sont arrivés les premiers, malgré une résistance opiniâtre de l'ennemi. S'y est maintenu toute la journée au prix de lourdes pertes jusqu'à l'enlèvement complet de la position. »

Le 2^e escadron participera ensuite aux combats dans les Vosges. Le 7 octobre, notre capitaine commande l'attaque sur la ville de Ramonchamp, toujours à bord du Duguesclin. Vers 10h15, alors que les chars arrivent près de Ferdrupt, Le Capitaine Fougère descend de sa machine pour faire la liaison avec les fantassins, après quelques pas, il chancelle et s'effondre, atteint au ventre par des éclats de 88. Il est rapidement évacué. Les combats continuent.

Quatre mois plus tard, le 19 Février 1945, un visage connu fait irruption dans le PC du Colonel du 2^e Cuir : le Capitaine Fougère est revenu. Pas encore remis de sa blessure au foie, il ne tenait plus en place et a décidé de revenir auprès de ses hommes et de ses chars, lorsqu'il apprit que l'officier qui l'avait remplacé à la tête du 3^e escadron avait été tué. Tout le régiment est à reformer.

Quelques semaines plus tard, le 18 avril 1945, le 2^e Cuirassiers pénètre en Allemagne, et les combats se multiplient, mais les chars du 2^e Cuirassiers ne ralentissent pas. Le 22 avril, le Capitaine Fougère atteint Sigmaringen, petite ville du Sud Est de l'Allemagne. Le lendemain à 17h, il reçoit l'ordre de se porter sur l'axe d'Herbertingen, Ober-Marchtal pour intercepter les convois ennemis qui viennent du Nord Ouest.

Ne pensant qu'à sa mission, le capitaine Fougère arrive à 22h à Unlingen, Il prend alors avec son escadron la direction d'Ober-Marchtal. Deux kilomètres après la sortie du village, il s'engouffre dans un bois, quand soudain, un nuage d'explosions survient, dévastant l'escadron. Le capitaine Fougère est tué.

Biographie

Il sera enterré le 25 Avril 1945 à Uttenweiler, sa dépouille transportée sur son glorieux Duguesclin, sous les regards de nombreux soldats du 2^e régiment de Cuirassiers, qui signifiaient l'admiration qu'ils avaient pour cet homme. Le Capitaine Fougère sera cité dans « l'histoire de la 1^{ère} armée » du Général de Lattre de Tassigny, qui dira à son sujet : « Je cite son nom glorieux parmi tant d'autres parce que son unité, le 2^e escadron du 2^e régiment de Cuirassiers, symbolisa douloureusement l'héroïsme de la 1^{ère} Armée. »

4750 A

LÉGION D'HONNEUR. NOM : Fougère D60

NUMÉRO DE LA MATRICULE : 31870 PRÉNOMS : Jean, Chrysostome, Marie

né le _____

à _____

T. S. 1939

a été nommé **Chevalier** de la Légion d'Honneur

par décret du 11 NOV 1944 rendu sur le rapport du Ministre de la Guerre

pour prendre rang du 24 Septembre 1944 en qualité de _____

NUMÉRO D'INSCRIPTION : _____

Capitaine du 2^e Cuirassiers

Date de départ } de la délégation : _____ du brevet : _____ du livret de traitement : _____

55778

promu au grade d' **Officier** de la Légion d'Honneur

par décret du _____ rendu sur le rapport du Ministre de _____

pour prendre rang du _____ en qualité de _____

NUMÉRO D'INSCRIPTION : _____

Fougère, Jean, Chrysostome, Marie

Date de départ } de la délégation : _____ du brevet : _____ du livret de traitement : _____

promu au grade de **Commandeur** de la Légion d'Honneur

par décret du _____ rendu sur le rapport du Ministre de _____

pour prendre rang du _____ en qualité de _____

NUMÉRO D'INSCRIPTION : _____

Date de départ } de la délégation : _____ du brevet : _____ du livret de traitement : _____

Date du décès : 12-7-60

J.-10 711-J. 2030-40 (32903)

478 0 A



Le Capitaine Fougère au milieu de ses chars



Obsèques du Capitaine Fougère à Uttenweiler (25 Avril 1945)

La vie d'Audie Murphy 3^o partie

par Philippe Gruslin



AUDIE AVEC JAMES CAGNEY ET WANDA HENDRIX EN 1947

Comme nous l'avons vu lors de l'article précédent, Audie Murphy revint au Texas avec le titre de soldat américain le plus décoré de la seconde guerre mondiale. Il portait à ce moment-là 21 décorations. Vinrent s'y ajouter, en 1946, deux décorations françaises, dont la croix de guerre avec palmes et en 1947, la croix de guerre décernée par la Belgique. Ce qui porte à 24 le nombre de ses médailles. Il avait à son actif 240 allemands tués, blessés ou faits prisonniers (plus deux officiers italiens tués lors de son premier combat). Retournant à la vie civile, Audie, comme il l'écrira dans les dernières pages de son livre, allait « retrouver son pays, l'Amérique. Il espérait pouvoir trouver une femme qui l'aimerait et, comme tant d'autres, allait devoir réapprendre à vivre ».

Les premiers contacts avec Hollywood :

Durant ces années de guerre, Hollywood a produit de nombreux films de guerre et, si la guerre en Europe est terminée, nul ne peut prédire quand se termineront les combats dans le Pacifique. L'invasion du Japon qui est envisagée laisse entrevoir de nombreuses pertes. L'image d'un jeune américain qui a fait son devoir et, qui plus est, est un héros, a tout pour plaire au public américain. Parmi les Américains qui vénèrent Audie Murphy figure James Cagney, une gloire du cinéma US de l'époque. Non seulement il respecte ce jeune américain auréolé de gloire mais il se reconnaît un peu « en ce jeune irlandais combattif », les deux hommes ayant des ancêtres irlandais. Cagney envoie un premier télégramme à Audie pour l'inviter à Hollywood mais il refuse. Il craint en effet que l'acteur ne veuille qu'être mis lui-même en valeur en posant aux côtés du célèbre GI. L'acteur lui renvoie un second télégramme en motivant ses arguments. Audie accepte et, le 18 août 1945, lorsque sa procédure de démobilisation est terminée, il prend l'avion pour la ville du cinéma. Il est vêtu de son uniforme et emporte une valise contenant des effets civils. James Cagney avait réservé une chambre d'hôtel pour Audie Murphy mais, en voyant le jeune homme, il est tellement frappé par son apparence fatiguée et nerveuse qu'il décide de le faire loger chez lui à Beverly Hills. Il craint de le laisser seul dans un monde qu'il ne connaît pas. Il va loger là jusqu'en 1946.

Sous l'impulsion de Cagney, Audie suit des cours de comédie et joue dans son premier film, un western intitulé « Beyond glory » aux côtés d'Alan Ladd. Le film n'obtient pas de succès. Audie n'a qu'un petit rôle. Il a 8 mots à dire et, selon ses propres termes : « C'était 7 mots de plus que ce que je pouvais retenir ».

N'ayant pour survivre que sa pension de combattant (GI bill), Audie ne peut s'offrir un logement digne de ce nom. Il loge dans un gymnase appartenant à l'un de ses amis et, comme il l'a fait des centaines de fois dans l'infanterie, il dort à même le sol.

voulant plus connaître les conditions de vie qu'il a connues dans sa jeunesse, il décide de mettre tout en œuvre pour percer dans le monde du cinéma. Pendant cette période, il fera connaissance de l'actrice Wanda Hendrix avec laquelle il se mariera quelques mois plus tard. Wanda mettra en œuvre son réseau social de façon à pouvoir aider Audie et lui permettre d'obtenir des rôles.

La rencontre avec un admirateur qui deviendra un ami :

Un jour de 1947, parlant d'Audie, l'acteur Henry Morgan déclare à ses confrères : « Ils peuvent me traiter de communiste s'ils le souhaitent, mais, quand je vois notre soldat le plus décoré dormir dans un gymnase, je trouve ça affreux. ». Est présent à ce moment le journaliste du cinéma David Mc Clure. Celui-ci trouve également cela révoltant et décide de rencontrer Audie Murphy afin de faire un article sur lui pour rappeler au public ce qu'il a vécu. La rencontre avec Audie sera le début de leur amitié.

En 1948, grâce aux contacts qu'il a dans le cinéma, Mc Clure apprend que va se tourner un film intitulé « Texas Brooklyn heaven ». Il use de son influence pour qu'Audie Murphy ait le rôle principal en argumentant : « Comment voulez-vous faire un film sur le Texas sans le texan Audie Murphy ? ».

Mais la même année Audie est invité en France afin de recevoir officiellement ses décorations et sa participation au film tombe à l'eau.



Lors de ce séjour en Europe, accompagné de Mc Clure, il décide de se rendre sur les lieux de ses combats et d'aller se recueillir sur les tombes de ses camarades inhumés dans les cimetières militaires. Aux différents endroits où il a combattu, Audie donne des explications détaillées sur ses actions. Il montre les places avec précision ; il refait les gestes qu'il avait fait alors, montrant où il s'est jeté sur le sol ; où il a rampé, où il s'est couché pour tirer. Lorsqu'ils arrivent à Holtzwihr, la carcasse du Tank Destroyer est encore là. Audie montre comment il a grimpé sur le char ; comment il a fait glisser le corps du lieutenant et comment il s'est mis à tirer... Sur le lieu où son ami Tipton a été tué, Audie montre l'endroit exact où celui-ci s'est écroulé. Lors de ses commentaires il se met à pleurer tant l'émotion est grande.

David Mc Clure propose alors à Audie d'écrire ses souvenirs de guerre mais le héros ne se sent pas de taille à se lancer dans l'écriture.

Qu'à cela ne tienne, Mc Clure lui propose alors de devenir son « Ghost writer », son « Nègre » comme on dit en français. Il interrogera Audie et mettra en forme son récit. Les paroles et les actes étant ceux d'Audie Murphy, seul son nom figurera en tant qu'auteur. Ce livre paraîtra sous le titre « To hell and back ». En français, il sortira sous le titre « L'enfer des hommes »



A Paris, Mc Clure organise une conférence de presse. Aux journaux qu'il contacte pour inviter les journalistes, tous lui demandent : « Qui est Audie Murphy ? » et personne ne se déplace pour interroger le héros. Cela révolte Mc Clure et le motive d'autant plus pour écrire le livre.



AFFICHE BELGE DU FILM

Vers le vedettariat :

Murphy est intégré dans la « National Guard », la 36th Infantry Division « The Texas Division ». Alors que l'écriture du livre débute, un premier grand rôle lui est proposé. Le réalisateur est John Huston, qui a réalisé de nombreux documentaires sur les troupes américaines dont le célèbre « Battle for San Pietro » qui montrait les combats menés par l'infanterie pour la prise de ce village.

Le film s'intitule « The Red badge of courage » (sorti en français sous le titre « La charge victorieuse ») basé sur le best seller de Stephen Crane, paru peu après la fin de la guerre de Sécession.

Audie a le rôle principal, celui d'un jeune soldat qui participe à son premier combat. Rôle paradoxal pour le héros de guerre car ce jeune soldat a peur et s'enfuit (par la suite, il revient et entraîne ses camarades à l'assaut en reprenant le drapeau tombé au sol)

Un autre GI célèbre fait partie du casting. Il s'agit de Bill Mauldin, un ami d'Audie qui fit paraître dans la revue « YANKS » les personnages humoristiques des GI's Joe et Bill (Willie)

Si le réalisateur a énormément de respects pour les anciens combattants car il a partagé leurs peines, il n'en est pas de même pour le producteur, un sinistre individu nommé Reinhardt. Lors d'une pause sur le plateau de tournage, Reinhardt se présente devant Audie qui était habillé en soldat de l'Union, avec fusil et baïonnette au ceinturon.

Biographie

- Avez-vous déjà vu des rations K et savez-vous comment les mâcher ? dit-il.

Audie secoue la tête. D'un mouvement des lèvres, l'individu fait se dresser le cigare qu'il fumait afin de bien le montrer et tape du doigt sur la poitrine d'Audie en disant :

- Voici la mienne ! Vous pensez que les Allemands étaient de bons soldats ?

Pour la réalisation de ce film, Huston et son équipe participèrent aux combats en compagnie des GI's, filmant au péril de leur vie ; partageant les mêmes peurs ; devenant camarades des soldats et ressentant de la tristesse lorsque certains se faisaient tuer. Lors d'un bref moment de repos, Huston avait filmé les GI's qui riaient, mangeaient ou plaisantaient entre eux. Après l'attaque, il filma leurs corps lorsqu'on les mettait dans les housses de matelas avant de les ensevelir. Lors du montage, il avait envisagé de faire apparaître, en surimpression, le visage des soldats filmés lors de la pause mais, par respect, il s'en abstint. Le film fut projeté dans une tente cinéma pour des officiers supérieurs. Certains, trouvaient le film démoralisant ; d'autres le trouvaient indécent. D'après John Huston, beaucoup devaient se sentir mal à l'aise de ne pas avoir participé aux combats. La tente se vida au fur-et-à-mesure si bien qu'à la fin seuls restaient Huston et son équipe. Ayant eu vent du film, le général Mark Clark convoqua le réalisateur et demanda à visionner le film. Il lui demanda de donner les explications supplémentaires lors de la projection. Clark trouva le documentaire magnifique et ordonna qu'il soit projeté à tous les nouveaux soldats avant qu'ils ne rejoignent le front. Ils sauraient ainsi ce qui les attendaient et comment ils devraient se comporter avec l'ennemi. En 1945, John Huston réalisa un autre documentaire choc consacré aux GI's victime du traumatisme résultant des combats (Post Traumatic Stress Disorder).

- Nous avons du respect pour les Allemands, dit Audie, ça a été une erreur de les sous-estimer.

Reinhardt ne se montre pas impressionné et éclate de rire.

- Vous savez, il y a 3 sortes d'intelligence : l'intelligence de l'homme, l'intelligence de l'animal et l'intelligence du militaire. Dans cet ordre !!!

Audie ne dit rien mais sort brusquement sa baïonnette et la tient en main comme s'il allait se battre au corps-à-corps. Le sinistre personnage comprend alors qu'il doit se montrer très prudent. Le film rencontre un grand succès et remplit les poches d'Audie. Compensant les manques rencontrés dans sa jeunesse, il dépensera très vite cet argent (c'est d'ailleurs un de ses défauts comme nous le verrons plus loin) mais sa popularité naît et les films vont s'enchaîner.

En revanche, dans sa vie privée, son mariage avec Wanda bat de l'aile car non seulement Audie est réputé pour être un séducteur mais elle a souvent peur. En effet, Audie dort avec un pistolet allemand chargé (souvenir de guerre) sous son oreiller et quelques fois, en plein cauchemar, il lui arrive de s'éveiller et de tirer dans la chambre.

Plus tard, lorsqu'il sera remarié avec l'actrice Pamela Archer, celle-ci, pendant leur lune de miel le trouvera assis sur le lit, un pistolet à la main. Lorsqu'elle lui demande ce qu'il se passe il répond : « Il y a quelqu'un à la fenêtre » et il s'y dirige prêt à tirer.

Audie Murphy est souvent invité à des émissions radiophoniques ou télévisées. Lors de l'émission « That's your life » l'organisateur, sans le lui dire avait invité la sœur de Latie Tipton avec qui Audie avait régulièrement correspondu durant la guerre. Lorsqu'il la voit surgir, l'ancien soldat qui a vécu tant de choses se jette dans ses bras et éclate en sanglots. Ce fut, pour les personnes présentes sur le plateau un grand moment d'émotion.

Audie fait aussi l'objet d'un article de journal pour son courage et son dévouement en tant que citoyen. Un jour, alors qu'il est en ville, il entend quelqu'un hurler au voleur et voit un homme qui s'enfuit en courant. Il le prend en chasse, le rattrape et se bat avec lui. Il le neutralise et attend l'arrivée de la police. Peu après, le voleur figurera en photo aux côtés d'Audie et d'un policier.

Ce courage et la détermination d'Audie seront aussi relatés par Robert Stack, l'inoubliable interprète d'Eliot Ness dans la série « Les Incorruptibles » (The Untouchables). Eliot Ness, le chef des agents fédéraux qui mirent fin au règne d'Al Capone durant la prohibition est un personnage réel. Comme tout acteur soucieux de donner une « touche » supplémentaire au personnage qu'il incarne, Robert Stack s'est basé sur les deux personnes les plus courageuses qu'il ait jamais connues. L'un était un pilote de l'US Navy avec lequel il avait combattu durant la guerre et l'autre était son ami Audie Murphy. A ce sujet, il relate les faits suivants... Audie et lui buvaient un soir un verre dans un bar très tranquille lorsqu'arriva un homme ivre, très grand, « un véritable géant » dit Stack. L'homme faisait beaucoup de bruit et dérangeait tout le monde. Après un moment, lassé, Audie Murphy s'est avancé vers lui, l'a regardé, lui a dit que cela suffisait et qu'il ferait mieux de partir. Le géant regarda Audie et tout le monde appréhendait ce qui allait se passer.

- Quand on pense à la taille d'Audie Murphy, dit Stack. Ce géant aurait pu l'écraser. L'homme a du voir dans les yeux d'Audie les fantômes des Allemands qu'il avait tués car il est sorti sans demander son reste.

Ce courage et ce dévouement ont été de nombreuses fois démontrés pendant la guerre, comme lorsque, pendant les combats dans la carrière de Cleurie, dans les Vosges, il apprend que deux hommes de la section d'armes lourdes ont été tués d'une balle tirée au milieu du front par un sniper.

- Je ne connais pas ces hommes mais la nouvelle me met en colère, écrit Audie dans son livre. Peut-être suis-je fatigué d'attendre dans un trou boueux. En tous cas, j'ai besoin de me détendre les nerfs. Il se présente au PC en disant :
 - Je voudrais essayer d'avoir ce tireur.



AUDIE MONTRANT À SA SOEUR LE FUSIL DU SNIPER QU'IL A TUÉ DANS LA CARRIÈRE DE CLEURIE (SOURCE LIFE)

Le commandant de compagnie lui dit de prendre deux hommes avec lui. Il demande des volontaires, l'un est un indien nommé Owl ; l'autre, Barker, doit partir en permission d'un jour à l'autre. Audie refuse qu'il prenne des risques mais le courageux Barker n'en a cure. Le CO Company demande une suspension des tirs des mortiers pendant une heure afin qu'Audie et ses hommes puissent régler son compte au sniper. Les trois GI's arrivent à l'endroit où gisent encore les victimes du tireur. Vu les nombreux arbres aux alentours, ils pensent qu'il ne peut être loin et estiment la direction de sa position. Retirant son casque, Murphy décide de continuer à avancer seul, les deux autres restant en position pour le couvrir. Il avance lentement. Comme souvent, il ressent la peur qu'il définit comme « Une main glacée qui lui tord les entrailles. »

- Un intense sentiment de solitude m'envahit, écrit-il, il n'y a plus que mon ennemi et moi sur la terre me semble-t-il. Je m'arrête, la peur me rend le corps flasque [...] La colline s'infeste de milliers d'yeux qui me surveillent à travers des lunettes de visée, dont les réticules sont pointés au centre de ma tête. Ma terreur s'accroît [...]

Mais il continue à avancer et arrive au rocher. S'accrochant d'une main, il se hisse à découvert et continue sa progression.

- Tout se déroule avec la rapidité de l'éclair, dit-il.

Il entend un bruissement de feuilles. Son regard scrute vers l'avant ; les branches d'un arbre remuent.

- Je me laisse tomber sur un genou. Nous nous apercevons simultanément. Il a le visage aussi noir que celui d'un cadavre en décomposition et une lueur méchante emplît ses yeux froids.

Audie tire deux fois. L'Allemand s'effondre. Dans la foulée, Murphy lance deux grenades à l'intention des éventuels compagnons du sniper, puis il s'effondre. Lorsque Barker et Owl le rejoignent, il est en train d'essuyer la sueur froide qui couvre son front.

Ils se penchent sur le cadavre. Les deux balles ont atteint le sniper en plein front et une grenade lui a arraché le bras. Fouillant le corps, ils découvrent des documents et de l'argent. Audie a envie de vomir. Consultante sa montre, il constate qu'il leur reste dix minutes pour quitter le secteur avant la reprise des tirs. Audie emporte le fusil. En juillet 1945, une photo dans LIFE le montrera le présentant à sa sœur. Lors du retour, ils passent près des cadavres gonflés d'Allemands tués la veille. L'envie de vomir le reprend.

Rentré au PC, il fait son rapport puis rejoint la pièce qui leur sert de cuisine, démonte sa carabine et se met à la nettoyer. Comme on peut le constater Audie est également soucieux de la sécurité de ses hommes, préférant prendre les risques seuls. De même, un jour où, avec un de ses hommes, alors qu'il contrôle le nom des morts et des blessés, les nerfs de son compagnon le lâchent.

Compréhensif Audie écrira :

- Ce n'est pas sa faute. Il a du courage à revendre mais il a entendu une explosion de trop, vu mourir un homme de trop.

Il veut le renvoyer vers l'arrière mais le soldat refuse. Murphy insiste. Finalement le soldat acquiesce mais le lendemain il est de retour. Il a demandé à rejoindre son unité. Audie l'injurie copieusement. Lors du premier tir d'artillerie, l'homme se met à trembler au point qu'il lui est impossible d'introduire un clip de cartouches dans son Garand. Murphy le renvoie vers l'arrière en écrivant un mot à son colonel afin qu'on le garde à l'arrière.

Le tournage de « L'enfer des hommes »

Dans les années 50, de nombreux films de guerre sortirent sur les écrans. Le film « Iwo Jima » (Sand of Iwo Jima), réalisé en 1949 avait obtenu un immense succès et John Wayne, acteur principal, avait été nommé aux Oscars.

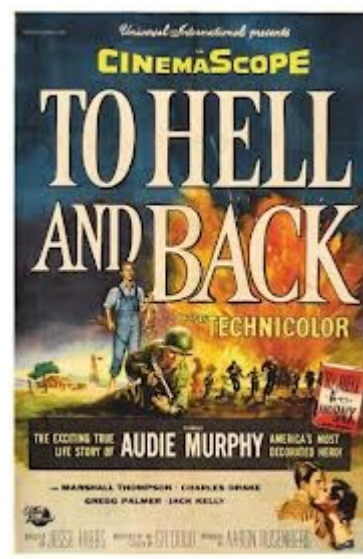
En 1954, c'est-à-dire peu après la fin de la guerre de Corée et en pleine guerre froide, Hollywood décide de réaliser un film basé sur le livre d'Audie Murphy.



SCÈNE DU FILM. AUDIE MURPHY PORTAIT SON ÉQUIPEMENT DE LA MÊME FAÇON QU'IL LE PORTAIT DURANT LA GUERRE

Le réalisateur Jesse Hibbs, qui connaît bien Audie pour avoir tourné plusieurs westerns avec lui, lui propose de jouer son propre rôle. Audie Murphy refuse ! Non seulement par modestie mais parce qu'il se voit mal revivre ses faits d'armes avec de simples acteurs qui ne représentent rien pour lui et qui n'ont pas connu la guerre telle que vécue par les fantassins. Mais il apprend que l'acteur qui est alors pressenti pour l'incarner est quelqu'un qui, non seulement a servi dans la Navy, mais est un acteur qu'il n'apprécie pas. Il s'agit de Tony Curtis (qui, en 1960 incarnera le Marine d'origine indienne Ira Hayes dans le film « Le héros d'Iwo Jima » (The outsider). (Ira Hayes était un des six Marines rendus célèbre par la photo de Joe Rosenthal prise au moment de la levée du drapeau sur le mont Suribachi) Pour éviter que Curtis ne joue son rôle, il accepte de participer au film mais

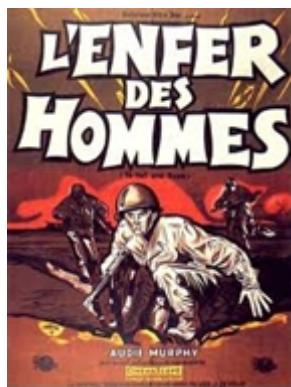
insiste pour que l'on mette surtout en avant le courage de tous les fantassins qui avaient combattu avec lui. Dans le rôle de son meilleur ami (Latie Tipton appelé Brandon dans le film), il souhaite voir un de ses meilleurs amis, l'acteur Charles Drake.



AFFICHE AMÉRICAINE DU FILM.

Biographie

Le scénario est basé sur son livre mais les événements sont concentrés et certains sont même transformés. C'est le cas notamment de la partie consacrée à sa jeunesse. En réalité, Audie avait pour voisin un ancien « Sammy » qui avait combattu durant la Première Guerre mondiale. Le jeune garçon passait de nombreux moments avec l'ancien combattant qui lui relatait ses souvenirs. Audie le questionnait afin d'obtenir moult détails et lui avait déclaré que, lui aussi, entrerait dans l'armée. Dans le film, il est montré comme un jeune qui envisage de s'engager par dépit, sur les conseils d'un voisin, afin de pouvoir subvenir aux besoins de ses frères et sœurs après la mort de leur mère. L'attaque de Pearl Harbour va accélérer les événements. Comme on l'a vu, et comme cela apparaît dans le film, il sera refusé par les Marines puis par les troupes aéroportées.



AFFICHE FRANÇAISE

Par patriotisme et afin de susciter des vocations le Pentagone apporte sa contribution en mettant à la disposition du réalisateur les hommes, les terrains de manœuvre et le matériel de Fort Lewis. C'est le général Bedell Smith, alors commandant de l'armée qui fera la présentation du film.

Audie demande à avoir un œil sur les décors de façon à être le plus proche possible de la réalité. Hélas le terrain est fort différent de ce qu'il a connu. Lors de la scène finale, par exemple, les lieux ne ressemblent en rien au terrain d'Holtzwhir. Le terrain réel était une zone dégagée entourée de bois « en forme de fer à cheval » selon les propres termes d'Audie et la région alentour consistait en un environnement de collines boisées. Dans le film, il s'agit d'une vaste zone dégagée dans laquelle se trouvent ici et là des arbres éparpillés.

De plus, aucun Tank Destroyer M10 n'étant disponible, c'est sur un tank Sherman que Murphy jouera la scène illustrant l'acte de bravoure qui lui vaudra sa Médaille d'Honneur.

Cependant, il supervise les décors du mieux qu'il peut, comme par exemple lors de la construction de la ferme que lui et ses hommes durent conquérir, abandonner puis reconquérir. Servant de poste d'observation idéal pour l'artillerie, la ferme avait été abandonnée plusieurs fois tant par les Américains que par les Allemands. Chacun étant conscient de son importance, de nombreuses attaques avaient été menées pour l'occuper. Pour les besoins du tournage, la distance de 1700 yards qu'avaient du parcourir les GI's fut ramenée à 300 yards.



LA FERME DANS LE FILM. SCÈNE OÙ DES GI'S L'ABANDONNENT ALORS QUE LE PELOTON D'AUDIE EST EN APPUI FEU. PEU DE TEMPS APRÈS, C'EST SON PELOTON QUI VA PARTIR À L'ATTAQUE POUR LA RÉCUPÉRER.

- Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à tous les hommes qui étaient morts sur cette différence de 1400 yards, dira Audie Murphy.

Au moment du maquillage Audie se met à rire lorsque des maquilleuses viennent vers lui en tenant des pinceaux et des récipients contenant de la boue afin d'en enduire son uniforme. Il se roule alors dans la boue et se relève et disant qu'il avait maintenant le maquillage adéquat.



AFFICHE BELGE DU FILM

Mais le tournage le replonge dans le passé. Lors d'une scène, au moment où un acteur se lève pour faire un bond, Audie se lève et hurle :

- Ne vas pas par là, tu vas te faire tuer !
- La fine membrane qui me séparait du passé était en train de se déchirer dira-t-il lors d'une interview.

Une autre fois, Audie, pénétrant dans la ferme tirait avec sa Thompson. Alors que le metteur en scène venait de crier « Coupez ! », il continue à tirer. Un assistant va vers lui et lui pose la main sur l'épaule en disant que c'est terminé. Audie se retourne alors les yeux hagards avant de se rendre compte de la situation. De même il ne comprend pas qu'on lui fasse recommencer une scène parce qu'il y a trop de fumée. Il est surpris et choqué en voyant lors des pauses les soldats de Fort Lewis servant de figurants jouer aux cartes avec des Allemands.

- A Anzio, quand un GI rencontrait un Allemand, c'était pour le tuer, dit-il.

La scène la plus pénible à tourner fut celle de la mort de son meilleur ami. Après avoir neutralisé les Allemands avec la mitrailleuse, il se rend auprès du corps de Brandon (Tipton). A l'écran, on voit les larmes couler sur ses joues. Il ne s'agit pas d'un artifice de cinéma, Audie, une nouvelle fois plongé dans le passé venait de revivre ce pénible moment et ce sont ses propres larmes. Il y eut beaucoup d'émotion dans l'équipe de tournage et, par respect, Jesse Hibbs décida de suspendre les prises de vue pendant un jour complet afin qu'Audie puisse s'isoler.

A la fin du tournage, il passe de longs moments à se promener sur les lieux représentant la ferme.

- Tout avait été nettoyé dit-il. C'était comme si rien n'avait eu lieu. C'était tellement différent dans la réalité.

Au moment de la scène finale illustrant la remise de la M.O.H, le commandant de la division, en hommage, décide de faire défiler toute la division devant Audie Murphy. Peu avant le défilé il lui propose de prendre place dans la tribune d'honneur.

Audie refuse en disant :

- Si les hommes défilent pour moi, je ne veux pas les regarder en restant assis. Je dois être debout pour leur rendre les honneurs.

Cette scène correspond à la fin du film et, au moment où la division passe devant lui, apparaissent les visages des compagnons d'armes d'Audie Murphy.

Le film fut un succès. Malheureusement, conformément aux moyens de l'époque, il pourrait paraître un peu simpliste et n'illustre pas suffisamment l'enfer tels que l'ont connu les GI's.

A l'aube des années 2000 avait été envisagé un film qui ne devait pas être le remake mais qui devait reprendre plus d'éléments du livre. De plus, dans la lignée de « Il faut sauver le soldat Ryan » sorti peu avant, les scènes de combats auraient du être plus réalistes. Le projet est tombé à l'eau et semble oublié.

Après ce film, Audie jouera dans un autre film à succès « Un américain bien tranquille » d'après le roman de Graham Greene, film qui se déroulait en Indochine et qui laissait sous-entendre un engagement américain dans cette région. Le reste de ses films seront pour la plupart des westerns. Films à propos desquels il dira, non sans humour :

- J'ai joué plusieurs fois le même film. Je changeais seulement de cheval.

Nous en parlerons dans la dernière partie. Nous verrons également comment Audie Murphy était perçu par le peuple américain et comment il termina sa vie.

Dans les années 50-60, les magazines de la série Star ciné VAILLANCE, Star ciné BRAVOURE et Star ciné AVENTURES proposaient, sous la forme de roman photos, de nombreux films sortis sur les écrans les années précédentes. Le No 18 de Star ciné VAILLANCE du 9 juin 1962 proposait le film « L'enfer des hommes ». A droite, scènes reconstituant les combats à Holtzwhir lorsqu'Audie Murphy arrête à la .50 l'attaque allemande. 📺

Biographie



SUR LE PLATEAU AUDIE MONTRE UN CASQUE ALLEMAND À SON FILS



SCÈNE DU FILM. AUDIE MURPHY EST DÉCORÉ DE LA M.O.H

Les dents des résistants

par *Xavier Riaud*

*Docteur en Chirurgie Dentaire, en Epistémologie, Histoire des Sciences et des Techniques,
Lauréat de l'Académie Nationale de Chirurgie Dentaire,
Chercheur au Centre François Viète d'Histoire des Sciences et des Techniques (EA - 1161),
Directeur de Collection aux Editions L'Harmattan.*



LE DR RENÉ MAHEU, LORS DE SA REMISE DE
DIPLOME DE D.D.S. (DOCTOR OF DENTAL

Les problèmes dentaires des résistants

Les résistants ont beaucoup souffert des dents. Voici à cet effet le témoignage de deux dentistes résistants déportés. D'après le Dr Paul Le Caër (1972), chirurgien-dentiste résistant et déporté, « nombreuses furent les gingivites, les stomatites ulcéreuses, bien souvent en rapport avec des évolutions de dents de sagesse, - compte tenu du jeune âge des maquisards -, des aphtes, des ulcérations non spécifiques, des trismus ou des luxations de la mandibule. La pathologie en l'absence d'hygiène et de soins s'étendait à la pulpite ou à l'abcès évoluant par tous les stades. Les fistules et ostéites résultaient du manque de traitement local et général.

Pour les résistants actifs, les soins n'étaient pas pensables, d'où de nombreuses édentations, pertes irréparables pour l'avenir dentaire. L'angoisse et l'anxiété de certains résistants se traduisirent par des parafonctions autodestructrices entraînant des maladies des gencives, lésant le tissu de support des dents.

Pour les porteurs de prothèses, se fut souvent un petit drame au moindre accident prothétique ou à la perte d'un pilier de bridge. »

Ceci est confirmé par le Dr Henri Stroweis (1973), chirurgien-dentiste déporté.

« Qu'il ait été maquisard ou résistant sans uniforme, sa pathologie buccale et dentaire a été semblable à celle des soldats d'une armée de campagne : nourriture mal équilibrée, manque d'hygiène, fatigue excessive, traumatisme, psychisme perturbé par des angoisses et par la peur.

Parmi les maquisards, beaucoup très jeunes, présentaient des accidents d'évolution de dents de sagesse qui, ne pouvant être traités correctement, revêtaient des formes graves. Pour tous les Résistants vivant dans la clandestinité, la difficulté de se faire soigner entraînait des complications : caries pénétrantes, édentations, infections diverses.

Pour certains, cette vie en insécurité permanente, donna naissance à des angoisses se traduisant par des tics, des parafunctions amenant des lésions du parodonte et des gingivopathies.

Pour les porteurs de prothèse, le moindre accident de leur appareillage, l'impossibilité de le faire réparer ou rectifier, fut souvent ressenti comme un drame tant sur le plan moral, par la création d'un sentiment de perte d'intégrité, que sur le plan physique : leurs difficultés de mastication aggravant leur état de malnutrition. »

A cela s'ajoute évidemment, après les arrestations par la Gestapo, les tortures de toutes sortes responsables de pathologies dentaires. Lors de leurs arrestations, tous ont subi un interrogatoire serré, très souvent émaillé de tortures diverses, subtilement mises au point par la Gestapo. Ainsi, la Gestapo de Rennes ou celle de Paris a une pratique courante et affectionnée parmi tant d'autres qui est « *le limage des dents jusqu'au nerf* » ou les extractions dentaires, bien sûr, sans anesthésie (Dumont, 1971). « *Beaucoup ont perdu jusqu'à la totalité de leurs dents en refusant de parler. Après la guerre, les prothèses ont été faites gratuitement.* », comme le souligne le Dr Henri Mainguy (1995), autre chirurgien-dentiste déporté. Enfin, le Dr Stroweis (1973) précise :

« Les interrogatoires menés avec une extrême brutalité, ont été la cause de nombreuses dents cassées, lèvres traumatisées, ulcérations labiales, jugales et linguales, fractures des maxillaires, luxation de l'articulation temporo-mandibulaire, etc. » La Gestapo parisienne n'a pas hésité à se servir des locaux de l'École dentaire de Paris pour mener ses interrogatoires, locaux qui ont servi également, après la guerre, lors de l'épuration.

Dentistes de la Résistance en cabinet

Un cabinet dentaire (ou médical) est un lieu propice aux échanges d'informations, de par les gens qui y vont et viennent. C'est un flot permanent de renseignements qui peut ainsi y être véhiculé. C'est pourquoi les médecins et les dentistes ont participé activement aux différents réseaux de résistance. Beaucoup d'entre eux ont été capturés, peu en sont revenus. Mais, leur fonction de façade leur a aussi servi à délivrer des soins à leurs camarades de combat.

Le Dr René Maheu obtient son D.D.S. (Doctor of Dental Surgery) en 1930, à Philadelphie aux U.S.A. De par ce diplôme, il est automatiquement fiché par les Américains. Il est démobilisé en juillet 1940 et rentre à Tours où il reprend son exercice. Très vite, il est excédé de voir les Allemands en conquérants dans son pays. Il vend son cabinet et revient chez ses parents à Rennes. Il part installer son nouveau cabinet en Ille-et-Vilaine, à la Guerche de Bretagne. En juillet 1943, un lieutenant de l'armée américaine le contacte et lui demande de diriger un réseau de résistance. Il accepte. Il vient d'entrer dans un réseau affilié au réseau Sacristan, lui-même appartenant au réseau Buckmaster. Il a pour mission de rechercher des terrains de parachutages auxquels il participe, d'entreposer et de cacher ce qui y est envoyé, de rechercher des maisons isolées pour abriter des soldats parachutés le jour J, de recruter des jeunes susceptibles de combattre qu'ils soignent aussi, de constituer des stocks de vivres pour ces soldats et de recueillir des renseignements sur l'emplacement et l'importance des effectifs ennemis. Une perquisition des agents de la Gestapo est faite à son cabinet dentaire de La Guerche. Celle-ci ne donne rien. Les informations qu'ils cherchent sont dissimulées dans les produits dentaires de son cabinet. Il est arrêté par la Gestapo de Rennes, le 27 décembre 1943 et renvoyé devant celle d'Angers. C'est son radio qui le dénonce sous la torture. Il est déporté du 27 janvier 1944 au 1^{er} mai 1945. Il survit à sa déportation.

Georges Paulin s'engage dans la Résistance, le 18 juin 1940, sans avoir entendu l'appel du général de Gaulle. En 1940, en zone non occupée, il rencontre Walter Sleator, un agent du MI6 ou Secret Intelligence Service. Sleator dirigera le réseau depuis Madrid et fournira le premier poste émetteur en relation avec Londres (Paulin, 2006). Paulin incorpore le réseau Phill. Il comporte 14 personnes dont plusieurs franchissent régulièrement, en fraude, la zone interdite et relèvent les plans, les équipements, les effectifs des bases aériennes de la Luftwaffe. Toutes les données sont transmises à Londres guidant ainsi les interventions de la chasse et des bombardiers britanniques. Ce réseau est composé d'hommes et de femmes qui n'ont aucun secours à attendre sur place, qui exécutent leurs missions en dépensant leur propre argent. Ce n'est que vers la fin de 1941 qu'ils reçoivent pour la première fois des fonds venus d'Angleterre (Paulin, 2006). Pour couvrir leurs activités d'espionnage, Georges Paulin et ses compagnons exercent, fictivement ou à mi-temps, une activité professionnelle. Ainsi, Georges, qui a été dentiste, entre en novembre 1940, au service de Durren-Berger, un dentiste français d'origine alsacienne qui parle couramment l'allemand et qui soigne des membres de l'Ambassade d'Allemagne déjà bien avant la guerre. Ce cabinet a maintenant une clientèle allemande exceptionnelle : l'ambassadeur Otto Abetz, le Ministre Schleier, le Ministre Rode, le général von Stülpnagel commandant les troupes allemandes en France, Hermann Brandl dit Otto le chef de l'Abwehr en France, Daniel Dubois le n°1 français de la Gestapo à Paris, le capitaine Otto Rahn envoyé de Himmler, les consuls Quiring et Studer,... Les agents du réseau Phill se succèdent dans le cabinet dentaire de Paulin qui les soigne. C'est dans une statue creuse du cabinet de Georges que sont déposées les informations. Les Allemands n'ont jamais rien vu (Paulin, 2006). Sur dénonciation d'un « ami » suisse allemand, ils sont arrêtés sur ordre d'Otto et de Radecke de l'Abwehr au mois de novembre 1941. C'est Lafont, le chef de la Gestapo française de la rue Lauriston, et trois de ses acolytes qui se chargent de cette mission. Durren-Berger, terrorisé, livre toutes les fiches dentaires des membres du réseau Phill qui sont tous arrêtés.

Ils sont jugés à Paris, le 20 mars 1942 et condamnés à mort. Pendant 4 mois, ils sont torturés et vivent une lente agonie. Aucun d'entre eux ne parle et les autres membres du réseau n'ont jamais été inquiétés. Paulin doit être plâtré au cou et au torse pour être attaché au poteau d'exécution. Ils sont fusillés au Mont Valérien (Paulin, 2006).



GEORGES PAULIN (1902-1942)
(PAULIN, 2008).

Dentistes dans les maquis

Le service de santé au Mont-Mouchet est créé au début du mois de mai 1944. Il a pour vocation de soigner les blessés des actions militaires engagées contre les occupants allemands. Placé sous l'autorité de Max Menut, il est composé d'une équipe de médecins, d'infirmiers et d'aides-soignants. Des pansements et toutes sortes de chirurgies y sont assurés. Charles Béréholc, alors étudiant en dentaire, en fait partie. Ce maquis organisé comme un véritable corps d'armée voit flotter aux vents, le drapeau tricolore. Étendu sur une trentaine de kilomètres de diamètre, les principaux responsables de la région 6 de la Résistance française s'y trouvent. Dans les compagnies ou bataillons, des petites structures médicales correspondent régulièrement avec l'organisation centrale (Béréholc, 1994). Ce service de santé est composé principalement de : Max Menut qui en est le commandant, Georges Canguilhem, Paul Reiss, Pierre Nugou, pharmacien à Aurillac, Roger Guignard, Marcel Chomard, Fernand Lafaye, Anne-Marie Menut, Laurette Meyer, Jean Simon, Daneel, Charles Béréholc, Louis Mallet et Henry Ingrand. C'est là que Charles Béréholc a rencontré notamment Paul Malassagne, tous deux (futur) dentistes (Béréholc, 1994).

Les soins sont délivrés dans une grande rigueur médicale, sous des tentes faites de parachutes. Les grands blessés sont mis sur des brancards (Béréholc, 1994). Si le rôle des deux dentistes est de faire des pansements et d'assister les chirurgiens, il est aussi de solutionner les divers problèmes dentaires de leurs camarades avec les moyens du bord. Bien souvent, leur arsenal thérapeutique s'est résumé à des extractions réalisées avec un davier et un peu d'anesthésiant, quand il y en avait, l'essentiel des stocks étant dévolu aux chirurgies.

Mais, si ce maquis d'envergure disposait d'un service médical, de nombreux autres, en revanche, n'étaient pas pourvu. Aussi, lorsque le résistant souffrait, soit il endurait son mal sans qu'aucun traitement ne lui soit donné, ce qui était dangereux, car un homme qui souffre devient un danger pour une mission, par manque de lucidité au combat, soit il allait dans une ville voisine consulter un praticien civil, avec le risque que celui-ci le dénonce ou soit un camarade non dentiste muni d'une pince pouvait traiter le problème radicalement, et définitivement.

Après la guerre...

Face à l'ampleur du nombre de victimes de guerre, l'Etat français a été contraint d'avoir recours à des réformes de ses modes de cotisations. De celles-ci, est née la Sécurité Sociale. Dans les services de stomatologie, dans les cliniques ou hôpitaux, le Dr J. Billet (1995), stomatologue au C.H.U. de Nantes, s'est rappelé que les soins étaient délivrés sans distinction de personnes. Ils étaient souvent adressés par des chirurgiens-dentistes de la ville, mais il n'y avait aucune infrastructure spécifique. En attendant, son père, M. R. Billet (1995), chirurgien-dentiste à Nantes, voyait sa salle d'attente pleine en permanence. En effet, le parcours dentaire des rescapés a été jalonné de nombreuses extractions, de soins de caries multiples, de prothèses mobiles, de couronnes et de bridges de plus ou moins grande étendue.

Pensions pour les victimes de guerre

- Décret n° 53-438 du 16 mai 1953 déterminant les règles et barèmes pour la classification et l'évaluation des invalidités résultant des infirmités et maladies contractées pendant l'internement ou la déportation (J.O. du 17 mai 1953, p. 4467).

« Deux faits donnent la détermination du droit à pension des internés et déportés :

- Le 1^{er} est l'impossibilité où ils se trouvent de faire la preuve légale de l'origine exacte des infirmités dont ils sont atteints.
 - Le 2^{ème} est l'existence du syndrome de la misère physiologique chronique progressive des camps (traumatismes, carences,...) accompagné d'un vieillissement hâtif de l'organisme plus ou moins réversible, dont ont souffert tous les déportés sans exception. »
- Décret n° 74-1198 du 31 décembre 1974, complétant le décret n° 53-438 du 16 mai 1953. « Affections carencielles : est imputable par preuve l'édenture partielle ou totale à condition qu'elle soit reconnue comme d'origine carencielle et constatée dans les 10 ans suivant la libération ou le rapatriement. »

Aujourd'hui, ce délai n'est plus exigé pour la reconnaissance de l'imputabilité à la déportation. Dans les cas litigieux, une commission spéciale consultative, la C.N.R.S.D.I.R.P. (Commission Nationale de Réforme Spéciale des Déportés, Internés, Résistants et Politiques) peut exprimer un avis sur les conditions d'imputabilité. Elle peut être saisie soit par l'administration, soit par l'intéressé s'il n'est pas d'accord avec la décision du ministère des Anciens combattants et des victimes de guerre. Elle siège à Paris pour les déportés et internés, résistants ou politiques. Pour les autres catégories, la décision est prise au niveau des Centres de réformes des directions interdépartementales. La pension n'est jamais refusée pour édenture et est presque reconnue à 100 %. Ces cas touchent d'autres affections et sont plus relatifs à l'indemnisation.

- Loi du 9 août 1948 : « Un déporté politique bénéficie de la présomption d'origine sans condition de délai. »

De faux bien-portants ont été remis dans le circuit de la vie quotidienne et ont fait provisoirement illusion par leur reprise de poids et leur activité fébrile (Obadia, 1975). Personne, à l'époque, n'aurait pu se douter de l'existence d'une phase de latence qui a séparé le rapatriement de l'apparition des premiers troubles. Il a fallu plusieurs années pour que les pouvoirs publics s'émeuvent en comprenant la réalité du « Syndrome post-concentrationnaire » et pour que des textes soient votés afin de garantir l'avenir incertain des survivants.

Parmi ceux-ci, la loi du 9 août 1948 (Article L179 du Code des pensions militaires d'invalidité) connue sous le nom de « Loi Lambert » fait apparaître la notion de « présomption d'origine sans condition de délai ».

Depuis cette loi, toute affection survenant chez un déporté est présumée avoir été contractée durant la déportation et donc, imputable à cette dernière en l'absence de toute preuve contraire et ceci, sans aucune limitation de délai d'apparition de l'affection.

- Article L4 (loi du 9 septembre 1941) du Code des pensions militaires d'invalidité (Rénié, 1996).

« Les pensions sont établies en fonction du degré d'invalidité. Sont prises en considération les infirmités entraînant une invalidité égale ou supérieure à 10 % »

Il est concédé une pension :

- au titre des infirmités résultant de blessures si le degré d'invalidité qu'elles entraînent atteint ou dépasse 10 %.
- au titre d'infirmités résultant de maladies associées à des infirmités conséquentes à des blessures si le degré total d'invalidité atteint ou dépasse 30 %.

Un déporté fait sa demande de pension. Un expert estime en fonction du barème, le pourcentage d'invalidité qu'il juge approprié après examen de la personne.

Après contrôle du compte-rendu de l'expert par le Centre de Réforme Pension de la Direction Interdépartementale du Ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre de rattachement, la proposition de pension est adressée au service liquidateur du Ministère du Budget et des Finances lequel concède ou non la pension.

Obadia (1975, p. 71) affirme que les victimes de guerre bénéficiaires de l'Article L115 du Code des Pensions militaires d'Invalidité et Victimes de Guerre recevaient des soins médicaux gratuits. Ceci était valable au 23.4.1976. Qu'en est-il aujourd'hui ? Je n'en sais rien.

Les Drs Ségelle et Ellentogen ont étudié 2 300 dossiers de déportés (1 716 hommes et 584 femmes) à partir desquels ils ont établi des pourcentages sur le nombre d'invalidités constatées, sur les taux indemnisables et sur le nombre des déportés, en rapport avec la sphère dentaire (Obadia, 1975, pp. 69-70).

Sur 2 300 déportés et internés examinés, 131, soit 5,7 %, sont atteints d'affections dentaires. Le taux d'invalidité accordé par les experts est de :

- 10 % d'invalidité examinés	:	80 déportés
- 15 % d'invalidité examinés	:	17 déportés
- 20 % d'invalidité examinés	:	30 déportés
- 25 % d'invalidité examinés	:	1 déporté
- 40 % d'invalidité examinés	:	2 déportés
- 60 % d'invalidité examinés	:	1 déporté

Une minorité de déportés examinés a réclamé une expertise pour affection dentaire, l'imputabilité à la déportation de la perte des dents et de la carie post-carencielle étant jusqu'alors, systématiquement rejetée par les commissions de réformes locales. Grâce à la courtoisie du Dr Touboul, Médecin chef du Centre de réforme des Anciens Combattants et Victimes de Guerre de Dijon, Obadia a eu accès directement aux dossiers des déportés. Après que le Dr Touboul ait insisté sur l'importance de la Loi Lambert, il a constaté les faits suivants : *« Chaque déporté est pensionné pour un certain nombre d'infirmités. Certaines portent la mention « Origine par preuve » tandis que d'autres affichent « Origine par présomption ». Quelle que soit l'origine de l'infirmité, elle donne lieu à un degré d'invalidité et donc, à une pension. Dans tous les dossiers consultés, les termes « édenture » ou « mauvaise dentition » reviennent constamment et les taux d'invalidité relevés varient entre 10 % et 40 %. Dans la plupart des cas, l'invalidité concernant les dents porte la mention « Origine par présomption ». Enfin, le coefficient dentaire des déportés diminuant de plus en plus avec l'âge, la perte des dents en 1975 est encore imputable à la déportation »* et elle l'était toujours en 1999.

Une pension est un droit à réparation dû aux déportés au vu de la misère et des malheurs qu'ils ont pu rencontrer. Une pension donnée à un déporté est acquise à vie et peut être revue à la hausse. Elle est définitive au bout de 3 ans (Rénié, 1996).

Par contre, les internés (dans les camps ou prisons françaises) doivent apporter la preuve de leur maladie qui a pu être traitée lors de leur internement par un médecin co-interné (constat) et faire la preuve aussi d'un traitement suivi de cette maladie de l'internement au jour de la demande de pension. C'est la filiation médicale de soins (Article 180 de l'ordonnance du 3 mars 1945).

Brièvement, la commission de la C.N.R.S.D.I.R.P. est composée du :

- Directeur des pensions du secrétariat d'Etat ou son suppléant
- Président de la commission consultative médicale ou son suppléant
- Président de la commission de réforme spéciale des déportés et internés ou son suppléant
- Médecin ancien prisonnier de guerre, désigné par le Secrétaire d'Etat
- Médecin ancien interné désigné par le Secrétaire d'Etat

Ces deux derniers sont choisis à partir des listes d'associations concernées.

Cette commission prend connaissance de tous les documents ou témoignages portant sur les conditions de la captivité, de l'internement ou de la déportation présentés par l'intéressé ou par un représentant en son nom.

D'après le Dr Billet (1995), stomatologue ancien expert pour les demandes de pensions à la Direction Interdépartementale des Anciens Combattants et Victimes de Guerre des Pays de la Loire, une pension est systématiquement accordée pour les déportés si la demande est faite n'importe quand dans leur vie à leur retour en France. Sauf si bien sûr, la preuve du contraire est apportée (Exemple : si un accident était responsable d'édenture longtemps après leur retour).

Dans les autres pays, des aménagements spécifiques ont été également effectués. Pour le Dr Zobel (1954), « *En Autriche, la loi d'assistance aux victimes ne prévoit qu'un remboursement minime des traitements conservateurs ou des prothèses dentaires. Bien que cette loi soit assez vague, les décisions prises le sont généralement en faveur du requérant.* »

Références bibliographiques :

Bérénholc Charles, « Le service de santé de l'état-major des maquis d'Auvergne : un épisode des combats de Margueride-Truyère », in *Revue de la Haute-Auvergne*, avril-septembre 1994, pp. 241-249.

Billet J. & R., communication personnelle, Nantes, 1995.

Dumont Jean, *Histoire secrète de la Gestapo*, Crémille (éd.), Genève, tome 4, 1971.

Le Caër Paul, *Pathologie buccale et dentaire pendant la Résistance, l'Internement et la Déportation*, Deauville, 1972, pp. 1-4, communication personnelle, 1995.

Maheu Alain, manuscrit inédit de son père, le Dr René Maheu, communication personnelle, Saint Malo, 1999 et 2003.

Mainguy Henri, communication personnelle, Saint-Mars-la-Jaille, 1995.

Obadia Yves, *Pratique dentaire dans les camps de concentration*, Thèse Doct. Chir. Dent., Lyon, 1975.

Paulin Jérôme & Paulin Michel, « Le combattant de la liberté », in <http://www.georges-paulin-lesite.com>, 2006.

Paulin Michel-Georges, communication personnelle, 2008.

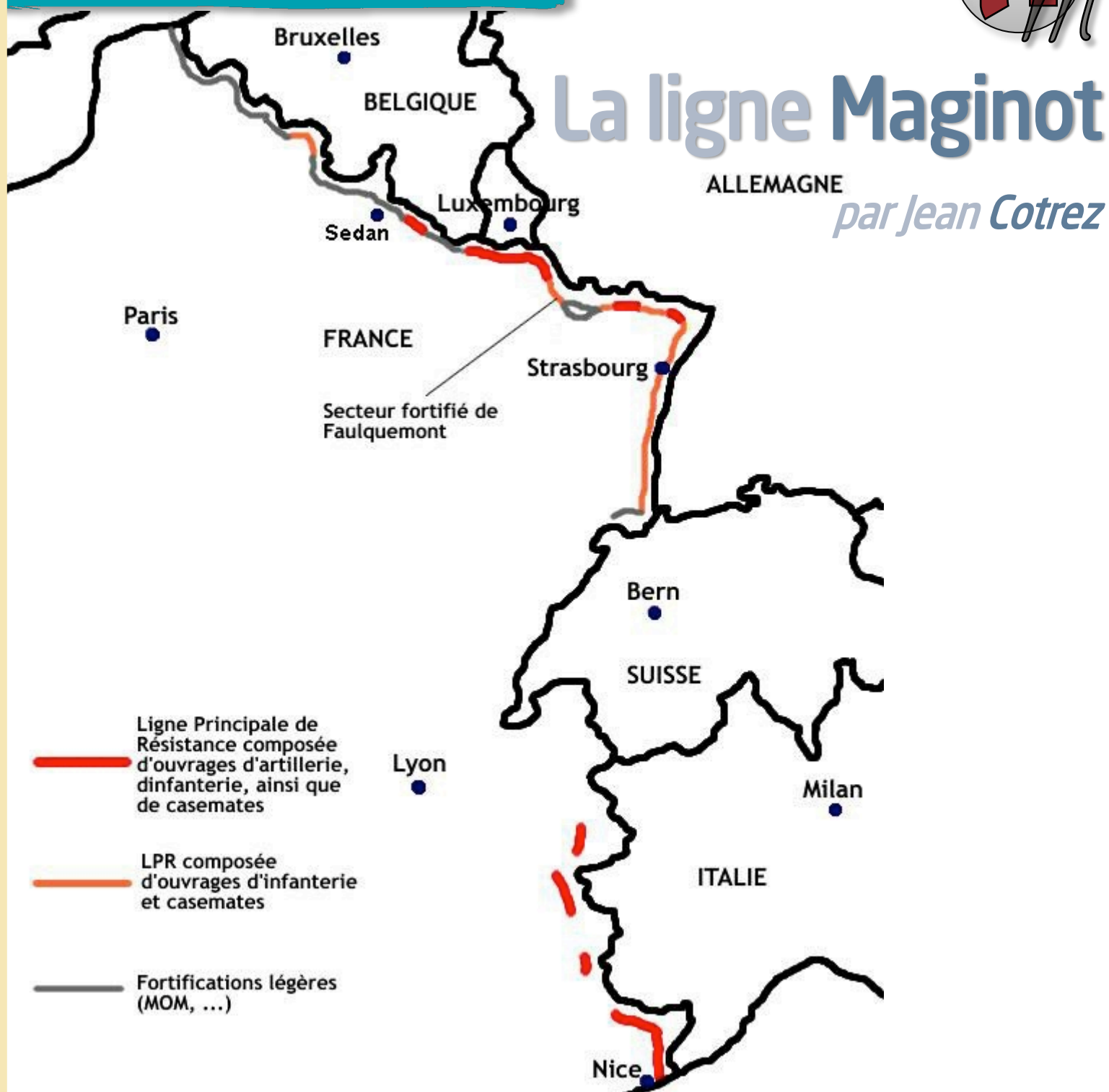
Rénié G., communication personnelle, Nantes, 1996.

Documents tirés du Guide barème des invalidités (critères, décrets, modes de calcul) du ministère des Anciens combattants, de statistiques semestrielles touchant seulement les Pays de la Loire, datées du mercredi 31 janvier 1996 et d'extraits du Code de pensions militaires d'invalidité.

Stroweis Henri, *Pathologie bucco-dentaire dans les camps de concentration allemands, 1944-1945*, Thèse Doct. Chir. Dent., Paris, 1973.




Zobel J., *Stomatologie des anciens Déportés*, Conférence médico-sociale Internationale sur la pathologie des anciens Déportés et Internés, Archives de la Fédération Internationale de la Résistance (F.I.R.), Copenhague, 1954, n°184B, tome II, j27 à j29.

(*) Docteur en chirurgie dentaire, Docteur en épistémologie, histoire des sciences et des techniques, Lauréat et membre associé national de l'Académie nationale de chirurgie dentaire, membre libre de l'Académie nationale de chirurgie.



La ligne Maginot

par Jean Cotrez

-  Ligne Principale de Résistance composée d'ouvrages d'artillerie, d'infanterie, ainsi que de casemates
-  LPR composée d'ouvrages d'infanterie et casemates
-  Fortifications légères (MOM, ...)

Pour ce nouveau numéro de l'Histomag 39-45 consacré à la bataille de France, la rubrique « fortifications » ne pouvait passer à côté d'un article sur la ligne Maginot (LM). Mais des milliers de pages ont déjà été écrites par de nombreux spécialistes, des cartes, des photos inondent le web, les avis sur cette ligne de fortifs sont divers et variés. Utile, inutile, elle a rempli son rôle, elle a coûté des milliards qu'il aurait été plus judicieux d'investir dans les blindés et surtout l'aviation, etc...

Donc je vous propose de résumer la ligne Maginot en quelques pages, depuis la genèse de celle-ci, de vous donner quelques chiffres, décrire les ouvrages et armements et enfin évoquer les hommes qui occupaient ces fortifications qui font partie de notre patrimoine national. N'oublions pas les nombreuses associations de bénévoles (que nous vous présentons régulièrement dans la rubrique « ceux qui restaurent... » ici même) qui passent leur temps à répertorier, découvrir, dégager, restaurer et enfin faire revivre ces témoins de l'histoire militaire de notre pays.

LA GENESE :

Les historiens s'accordent désormais pour dire que la seconde guerre mondiale est née le 28 juin 1919 dans la galerie des glaces du château de Versailles, lors de la signature du traité éponyme. Les dommages de guerre réclamés à l'Allemagne vaincue, le déséquilibre démographique entre la France et l'Allemagne (population allemande supérieure de 45% à la population française) et les accords de coopération militaires entre les Etats-Unis, l'Angleterre et la France en cas de nouvelle agression de l'Allemagne contre elle, n'étant pas ratifiés, la France se sent un peu seule face à l'ennemi de toujours d'outre Rhin pour les années à venir.

Foch dira « on a gagné la guerre pour rien » ! L'Allemagne ne pouvant payer sa dette, les militaires français occupent la Ruhr en 1923. Les frictions montent encore d'un cran entre les 2 pays.

Dès le début des années 20, le conseil supérieur de la guerre s'inquiète de la protection des frontières du nord et de l'est du pays. Une première commission¹ éphémère qui vivra 15 jours aura le grand mérite de mettre en exergue les fortes dissensions au sein des très hauts gradés de l'armée française, (Joffre, Pétain, Foch...)

En août 1922 Maginot, ministre de la guerre crée une deuxième commission². Même résultat, c'est le grand écart entre les différents intervenants étoilés. A noter quand même que le président de cette deuxième commission, le général Guillaumat, propose l'idée saugrenue de porter la guerre en territoire ennemi, c'est à dire une guerre offensive de mouvement. Idée non retenue mais qu'Hitler appliquera de manière redoutable. De l'autre bord, on fait dans le défensif (parmi les tenants de cette doctrine de fortification, se trouve un certain capitaine De Gaulle). On fait des places fortes avec des espaces dans lesquels l'ennemi se jettera. En 14 on avait les forts Séré de Rivières (désarmés car jugés inutiles !), on a creusé des tranchées et on a gagné.



ENTRÉE DES MUNITIONS DU HACKENBERG
(NOTER LES RAILS)

Cette commission s'endort profondément jusqu'en 1926 année pendant laquelle Painlevé, nouveau ministre de la guerre, la réveille, en change le nom³ et lui demande un rapport sur la défense des frontières. Son rapport tombe :

1/ Création des régions fortifiées (RF) de Metz, La Lauter et Belfort, séparées par 2 intervalles que sont la plaine du Rhin et le plateau lorrain. Le long du Rhin, infranchissable, comme les Ardennes, on construira quelques petits blockhaus équipés de simples mitrailleuses sur la rive gauche (ligne de berges) et un peu en arrière la ligne des abris.

2/ La trouée de la Sarre, grâce aux étangs déjà présents, sera facile à inonder et à la rendre infranchissable aux troupes ennemies. Cette portion de la LM prendra le nom de « ligne Maginot aquatique ».

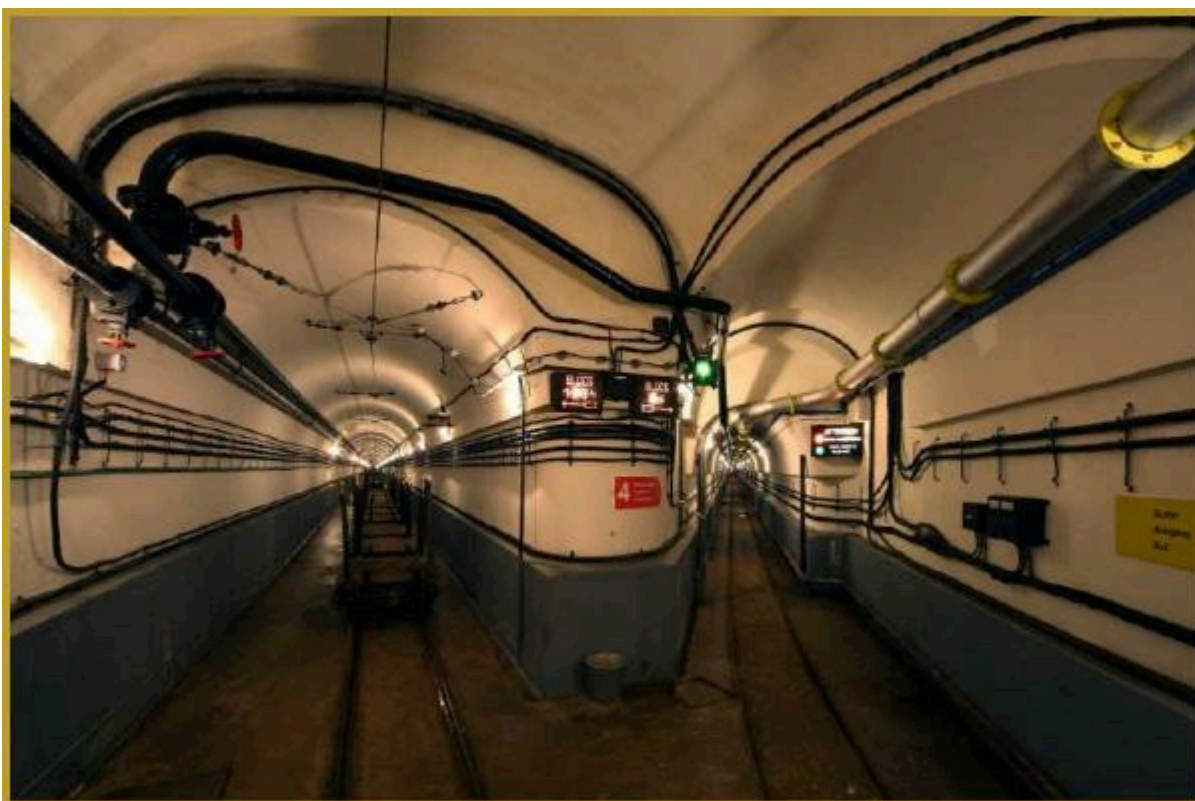
3/ Devant les bruits de bottes en Italie, on envisage de prolonger la LM dans les Alpes afin de freiner si nécessaire, les vues de Mussolini sur Nice et la Savoie. En fait en ce qui concerne le front des Alpes, 70% du budget sera englouti dans la fortification des Alpes maritimes autour de Nice. Rien face à la Suisse neutre et rien de spécial dans les hautes Alpes puisque le relief sert de défense naturelle, obligeant l'attaquant à utiliser les cols et les vallées qu'il suffira de surveiller et de renforcer.

4/ Le Nord et la Belgique ne sont pas défendus. On obligera les Allemands à contourner la LM par les ailes et à emprunter la route qu'ils connaissent déjà via la Belgique et le Nord. Mais là, on positionne un corps d'Armée et hop, on arrête tout ce petit monde. Cependant les discussions continuent de plus belle. Régions fortifiées ? Ligne de défense continue ?

Les premiers ouvrages à sortir de terre (c'est une image !) seront ceux de Rimplas dans le parc du Mercantour, à cause des velléités italiennes, puis ceux du Hackenberg et de Rochonvillers en Lorraine et enfin celui du Hochwald en Alsace. On est en 1930.

Maginot qui succède à Painlevé fait voter un crédit de 2.9 milliards de francs. La ligne aura coûté

finalement 5 milliards de francs (un peu plus de 3,5 milliards d'euros actuels...) à la fin des travaux principaux en 1936. La CORF est dissoute le 31 décembre 1935. Mais en mars 1936, les troupes d'Hitler réoccupent la Rhénanie et en octobre la Belgique déclare sa stricte neutralité. Face à ces 2 faits qui chamboulent les plans français, le HQG décide de renforcer à la hâte les secteurs dépourvus d'ouvrages puissants. C'est ainsi que va débuter la construction de plusieurs milliers de petits blockhaus hétéroclites de construction médiocre bâtis par la MOM⁵. Elles seront appelées les casemates STG (section technique du génie) et/ou blockhaus MOM. Faute de plans pré-établis de constructions, d'emplacements et de plans de feux, l'ensemble est d'une grande incohérence.



GALERIES DU GO DU SCHOENENBOURG

En octobre 1927 le conseil supérieur de la guerre se réunit en présence de l'élite de la nation. Pétain, son vice-président, met tout le monde d'accord en proposant de mélanger les 2 concepts. Le ministre ayant enfin une décision à annoncer, s'empresse de la communiquer à une 3ème commission créée en septembre 1927, la CORF⁴. C'est un peu l'acte de naissance officiel de la ligne Maginot. Il aura fallu 5 ans pour décider de la forme que devrait revêtir la ligne de fortifications... Restait encore à traduire tout cela sur le terrain. C'est là que la CORF entre en jeu.

LA CORF :

Son rôle est simple, elle doit tout faire. Désigner les régions fortifiées, définir le type des ouvrages, leur armement, leur rôle, trouver le financement et enfin construire le tout. Tâche immense et complexe.

LA LIGNE MAGINOT, POURQUOI FAIRE ? :

Dans les années 30, la tendance de ce côté ci du Rhin est au pacifisme à tout va. L'hécatombe de 14-18 est encore dans toutes les mémoires et le slogan à la mode est « plus jamais ça ». Cette ambiance déteint sur le HQG qui opte pour la défensive. On construit une ligne de fortification imprenable, on ne construit rien le long de la frontière belge, pays ami et neutre et suivant le plan Dyle Breda, comme les Allemands passeront par là, (plan Schlieffen de 1914) car ils devront contourner la LM, on envoie la crème de l'armée française ainsi que le BEF⁶ en Belgique et en Hollande pour arrêter les troupes ennemies. La LM doit permettre, en retenant l'attaque ennemie avec un effectif limité, de permettre la mobilisation du gros de l'armée, de préserver la sidérurgie lorraine et si l'ennemi attaque de front, le canaliser dans des trouées volontairement dégarnies dans lesquelles l'attendent les 40 divisions du général Prételat (groupe d'armée 2). Par contre la marche vers le Belgique ne se fait qu'avec 20 divisions, celles du général Billotte (groupe d'armée 1).



FORT DE SAINT-AGNÈS (SFAM)

DESCRIPTION DE LA LIGNE MAGINOT :

Quelques chiffres d'abord. La LM c'est 12 million de m³ de terrassement, 1.5 million de tonnes de béton, 150.000 tonnes de ferrailage et 100 km de galeries souterraines.

Longueur de la ligne 700 km, 2000 ouvrages (tous types confondus) répartis en 24 secteurs fortifiés comme suit :

- 45 gros ouvrages d'artillerie (GO)
- 65 petits ouvrages d'infanterie (PO)
- 358 casemates d'intervalle
- 81 abris d'intervalle
- 17 observatoires
- 150 tourelles à éclipse
- 1500 cloches fixes
- Des milliers de blockhaus légers construits par la MOM et les avant-postes et autres maisons fortes

Officiellement, en ce qui concerne les ouvrages, ils sont répertoriés en 5 classes :

Classe 1 : gros ouvrages (GO)

Classe 2 : ouvrages moyens

Classe 3 : petits ouvrages (PO)

Classe 4 : petits ouvrages d'infanterie

Classe 5 : très petits ouvrages d'infanterie

Mais dans la pratique, on parlera surtout de GO et de PO.

L'ensemble que constitue la LM est étalé en profondeur. Les premiers éléments sont les postes frontières (maisons fortes). Ce ne sont que de petits ouvrages très légers voire de simples mai-

sons qui abritent des observateurs chargés de donner l'alerte en cas d'attaque.

A 2 ou 3 km derrière ces postes frontières, on trouve la ligne des avants postes.

Ce sont des blockhaus armés d'anti-char de 47 et

de FM. Les 5 hommes qui occupaient ces blockhaus avaient pour mission de retarder l'attaque ennemie afin que l'échelon suivant ait le temps de s'organiser.

L'échelon suivant est la ligne principale de défense. Elle est composée d'ouvrages d'arrêt parmi lesquels :

- les grands ouvrages d'artillerie (GO) : les plus grands ouvrages de la LM pouvant accueillir entre 500 et 1000 combattants. Ils sont armés de canons, d'obusiers et de mortiers. Les plus connus sont le Hochwald, le Hackenberg... Ces ouvrages comptent entre 5 et 19 blocs de combat et 2 entrées principales, celles des hommes et celle des munitions. Par exemple pour le GO du Hackenberg qui est le plus gros ouvrage de la LM, on compte 19 blocs répartis comme suit : 7 blocs d'artillerie, 7 d'infanterie, 1 mixte, 2 observatoires, 1 EH, 1 EM. Effectif 1034 hommes dont 36 officiers.
- Les petits ouvrages d'infanterie (PO) : plusieurs blocs de combat reliés entre eux et équipés du jumelage de mitrailleuses et canon antichar, de cloches blindées GFM7, de cloches d'observation et de tourelles de mitrailleuses à éclipse (TM).
- Les casemates d'infanterie (ou d'intervalle), avec un armement identique à celui des PO. En général situées dans les intervalles, ces casemates peuvent abriter une trentaine d'hommes.
- Les abris d'intervalles situés entre 500m et 1 km en arrière des lignes. Ce sont en fait des casernes autonomes pouvant abriter jusqu'à 250 hommes.
- Enfin, les lignes arrières où l'on trouve les casernements de sécurité qui abritent la troupe en temps de paix. Ils sont également des lieux de détente et d'accueil pour les familles des hommes de la ligne. Cette zone accueille également les dépôts de matériel, de munitions souvent reliés aux gros ouvrages par des voies ferrées Decauville de 60 cm.

Le principe retenu était une répartition de GO tous les 10 km pour le soutien d'artillerie. Entre les GO tous les 3 km des PO et des casemates d'infanterie pour assurer une ligne de feu continue. Tous les ouvrages se couvraient mutuellement.

La faiblesse des PO était qu'équipés seulement de mitrailleuses, leur défense opérationnelle ne dépassait guère 2000 mètres. Au-delà, l'assaillant pouvait se déplacer sans trop de risque et surtout installer de l'artillerie qui elle, à 2000 mètres pouvait occasionner de gros dégâts sur l'ouvrage.

Envisageant malgré tout le débordement de la 1^{ère} ligne, on ébauche une seconde ligne. Elle prendra la forme de plusieurs blockhaus isolés armés de mitrailleuses et dont la construction, pour des raisons budgétaires, sera confiée à la MOM, évoquée plus haut. On peut douter de la capacité de ces blockhaus isolés, équipés d'armes légères à stopper un ennemi qui serait arrivé à franchir la 1^{ère} ligne autrement redoutable...

Seul atout de cette seconde ligne, l'artillerie d'intervalle sous forme de batteries hippomobiles et de canons lourds sur voie ferrée qui devait compléter l'artillerie des forts de la LM, limitée aux canons de 75.

LE BETON ET L'ACIER : 4 niveaux de protection existaient selon la nature de l'ouvrage.

Niveau de protection	Épaisseur des murs	Épaisseur dalle de toit	Résistance au calibre
Protection 1	1.75 m	1.50 m	160 mm
Protection 2	2.25 m	2 m	240 mm
Protection 3	2.70 m	2.50 m	300 mm
Protection 4	3.50 m	3.50 m	420 mm

En ce qui concerne les cloches blindées, elles étaient de 6 modèles différents :

- les cloches GFM (6 modèles)
- les cloches AM (armes mixtes mitrailleuses/canon antichar) – 2 modèles
- les cloches JM (jumelage de mitrailleuses) – 3 modèles
- les cloches LG (lance grenades)
- les cloches VP (observatoire à vue périscopique)
- les cloches VDP (observatoire à vue directe et périscopique)

Les cloches avaient une épaisseur de 18 à 33 cm d'acier et pesaient entre 10 et 50 tonnes. Le défaut de ces cloches est qu'elles dépassaient des ouvrages (jusqu'à 1.26m) et qu'elles étaient donc visibles de loin car se détachant nettement de l'horizon. Elles furent la cible privilégiée de l'artillerie allemande comme le prouve nombre de photographies célèbres prises à l'issue des combats. (coup au but sur la cloche GFM de l'ouvrage de la Ferté causant la mort des 3 occupants de la cloche) Autre organe cuirassé, les tourelles à éclipse. 152 de 4 modèles étaient en service sur la LM. Les tourelles de mitrailleuses, celles pour canons de 75, celles pour mortiers de 81 et enfin celles pour mortiers de 135. Leurs poids sont dans l'ordre de 96, 125, 265 et 165 tonnes.

Le système à éclipse est mû par un moteur électrique et en cas de coupure de courant, la manœuvre peut-être faite manuellement par le biais de manivelles. Le blindage de la coupole est de 30 cm et son diamètre est compris entre 2 m pour les mitrailleuses jusqu'à 4 m pour le canon de 75.

A/ Les entrées :

Les ouvrages peuvent, selon leur taille, être équipés de 3 types d'entrée :

- entrée des hommes (EH) : comme son nom l'indique permet à la troupe d'accéder à l'ouvrage. Le passage se fait par une chicane et l'entrée est protégée par une ou plusieurs cloches. A noter que l'EH était la prise d'air frais principale de l'ouvrage et c'est également par elle qu'étaient évacuées les fumées de l'usine (groupes électrogènes...)

- entrée des munitions (EM) : permet également le ravitaillement en vivre et matériel. Le passage est flanqué par 1 chambre de tir de chaque côté. L'accès est de plus barré par une grille, une porte blindée et un pont-levis. 2 types d'EM existent, type A pour le ravitaillement par voie ferrée (le convoi entre directement dans l'ouvrage) et type B pour le ravitaillement par camions.

- entrée mixte : les 2 entrées hommes et munitions sont dans le même bloc.

B/ Les magasins à munitions :

Cet organe essentiel doit répondre à 2 critères principaux : être à proximité immédiate des pièces à alimenter mais aussi ne pas être exposé aux tirs de l'adversaire. 3 types de magasins vont voir le jour :

- Le type M1 : c'est le magasin principal de l'ouvrage, situé à proximité de l'EM. C'est là que sont stockées les munitions pour tous les types d'armes de l'ouvrage dans des alvéoles. Des normes strictes de construction et de sécurité étaient appliquées lors de la construction de ce type de magasin. Ce magasin contenait 30.000 coups.

- Le type M2 : était plus spécialisé puisqu'il était à proximité immédiate du bloc de combat et ne contenait donc que les munitions destinées au type d'arme qui équipait le bloc.

- Le type M3 : était en fait constitué d'armoires directement dans la chambre de combat et approvisionnait la pièce pour le tir immédiat. (600 coups pour un canon de 75).



BLOC CUISINES DU SCHOENENBOURG

C/ L'usine : c'est le cœur industriel de l'ouvrage qui fournit l'électricité à toutes les servitudes (éclairage, ventilation, chemin de fer, cuisines, tourelles à éclipse etc...)

En temps de paix, l'ouvrage est alimenté par le réseau public. La ligne de 65000volts arrive à une sous station électrique qui le transforme en différents voltages selon l'utilisation (alternatif ou continu).

En temps de guerre ou si le secteur public n'est plus disponible, des groupes électrogènes prennent le relais. L'ouvrage abrite donc des réserves de fuel, d'huile et de liquide de refroidissement. Pour se faire une idée, l'ouvrage de Métrich avait des réserves de fuel de 225.000 litres, 3000 litres d'huile et 225.000 de liquide de refroidissement.

- casernement pour la troupe : hommes et sous-officiers : pour la troupe, les chambrées étaient prévues pour héberger 24 hommes avec 2 lits pour 3 hommes, un tiers étant toujours de service. Les sous-officiers étaient selon les grades 9 ou 4 par chambre. L'hygiène était elle aussi réglementée ; 1 robinet pour 12 hommes, 12 douches pour 1000, 1 WC turc pour 40 hommes. Poussant le détail très loin, on avait prévu 10 feuilles de papier toilette par

homme et par jour. En cas de dysenterie...fallait se débrouiller !

Enfin une citerne de 45.000 litres d'eau alimentée par un puits permettait de subvenir aux besoins des équipages. En outre, on trouvait le poste de garde, le bureau du vaguemestre et le quartier disciplinaire.

- casernement pour les officiers : une chambre pour le commandant, un bureau, un poste téléphonique, une salle de réunion/réfectoire et salle de bains.

- infirmerie

-cuisines et magasins, chambres froides, boulangerie, cave à vin etc...

- les PC : dans les GO on trouve 2 types de PC, le général (PC d'ouvrage) et les PC de bloc de combat. Le premier regroupe le PC du commandant, le PC d'infanterie, le PC d'artillerie.

Contrairement aux fortifications allemandes, tous ces organes sont enterrés sous plusieurs dizaines de mètres de terre ou de roches selon la nature du terrain, les mettant à l'abri de tout dégât provenant d'un bombardement aérien ou d'artillerie. Les seules parties apparentes d'un ouvrage de la LM sont les blocs de combat dont nous allons parler maintenant.

Ils se répartissent en 3 catégories :

- les blocs d'artillerie sous béton ou sous tourelle armés de tubes de 75, 81 et 135 mm auxquels il convient d'ajouter leurs observatoires.
- Les blocs d'infanterie équipés de mitrailleuses (JM)⁸, de FM, de canons antichars et de mortiers de 50.
- Les blocs mixtes qui mélangeaient les 2

La ventilation des ouvrages et des blocs de combat en particulier fonctionnait sous 2 régimes :

Temps de paix ; l'air est aspiré depuis l'EH et un puissant ventilateur le propulse dans tout l'ouvrage.

Temps de guerre ; l'air provient toujours de l'EH mais il passe à travers les filtres de la salle de neutralisation avant d'être distribué. Les gaz et les fumées dus au tir des armes de l'ouvrage sont évacués par la mise en surpression des blocs de combats.

L'ARMEMENT :

Sur la LM, pas de pièces d'artilleries démesurées comme sur L'AW. Pas de calibre de 406, 380, 240 ou 150. On s'appuie sur des armes qui ont fait leurs preuves.

A/ L'armement offensif :

- Canon de 75 :

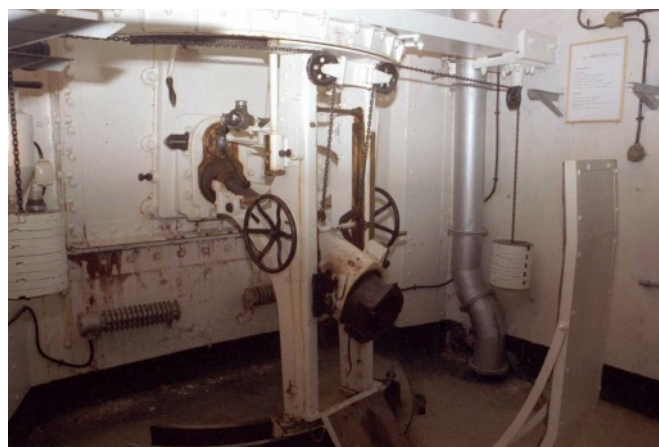
Le seul canon présent sur la LM est le 75 Mle 1897 qui fit preuve de son efficacité pendant le premier conflit mondial. Modifié, il fut décliné en plusieurs versions afin de l'adapter à l'artillerie de fortification. Selon les modèles (sous béton ou sous tourelles) sa portée va de 9000 à 12000 mètres et sa cadence de tir peut atteindre 30 coups/mn. En période de combat, le refroidissement de son tube nécessite 500 litres d'eau/jour.

- Le lance bombes de 135 mm :

Arme spécialement étudiée pour la fortification. Le modèle utilisé sur la LM est le Mle 1932 d'une portée de 5700 mètres. Comme le 75 il peut être installé sous casemate ou sous tourelle. Son refroidissement nécessite moitié moins que le 75. Seuls 43 tubes de ce type seront installés sur toute la LM.

- Le mortier de 81 :

Mle 1932 à chargement par la culasse, d'une portée de 3200 mètres. Cette arme toujours inclinée à 45° servait à la défense rapprochée des ouvrages. L'explosion de son obus avait un rayon « d'efficacité » de 10 mètres. La distance de tir était réglée par un système de charges relais. Plus la charge était élevée, plus l'obus allait loin. Egalement refroidi par eau on en installera 132 sur la LM.



CANON DE 75 SOUS CASEMATE

Ainsi se termine le paragraphe sur les armes « lourdes » de la LM... Avec le recul et si l'on compare avec l'artillerie dont disposait l'AW allemand, cela paraît faible. C'est cependant un choix délibéré considérant que la rapidité et la précision du tir de ces armes, étaient prépondérantes sur l'importance du calibre. Des canons de plus gros calibres auraient nécessité des blocs plus imposants, donc plus chers mais aussi plus vulnérables. De plus un des principes de base de la LM étant la couverture mutuelle des ouvrages entre eux, si on arrose le fort voisin et ami avec du 280, ce n'est plus de la couverture, c'est de la destruction...

B/ L'armement défensif :

Cet armement léger est celui qui est destiné à la défense de l'ouvrage contre l'infanterie et les chars.

- Le FM 24/29 :

La défense anti-personnel était assurée par le FM Mle 24/29, installé dans les caponnières, les cloches GFM, les créneaux de tirs etc...D'un calibre de 7.5mm, sa portée de 600 mètres et sa cadence de tir de 500 coups/mn. Alimentation de l'arme par chargeurs droits de 20 cartouches.

- La mitrailleuse MAC 31^{re} :

Montée en jumelage (jumelage Reibel). Elle équipait les cloches JM, les tourelles et les créneaux d'infanterie. D'un calibre de 7.5 mm, sa portée était de 1200 mètres et sa cadence de tir de 750 coups/mn. Son alimentation se faisait par chargeurs camembert de 150 cartouches. Refroidie par eau, on utilisait les tubes en alternance pour en refroidir un pendant que l'on utilisait l'autre.

- La mitrailleuse Hotchkiss Mle 1930 : Arme mixte (anti-personnel et anti-char) d'un calibre de 13.2 mm. Sa portée était de 7000 mètres avec une cadence de tir de 450 coups/mn. Alimentation par boîtes de 30 cartouches. Son pouvoir de perforation était de 18 mm à 500 mètres.

Enfin après plusieurs essais infructueux, il fut commandé à la MAC un mortier de 50 mm à chargement par la culasse Mle 1935. A angle fixe de 20°, il pouvait expédier un obus de 900 grammes à 320 mètres. Il était destiné à une installation dans les cloches GFM. Plus de 1000 exemplaires de cette arme seront fabriqués.



BARRAGE ANTICHAIR

La défense anti-char reposait sur 2 canons :

- le canon AC 47 Mle 1934 d'un calibre de 47 mm, d'une cadence de tir de 20 coups/mn et d'un pouvoir de perforation de 45 à 60 mm à 1000 mètres.
- Le canon AC 37 Mle 34, d'un calibre de 37 mm, avec la même cadence de tir que le précédent et un pouvoir de perforation de 30 à 40 mm à 1000 mètres. Ce dernier canon plus léger était utilisé dans les tourelles AM (armes mixtes), généralement couplé à un jumelage Reibel.

Quelques blocs d'intervalles furent équipés de vénérables canons de marines Mle 1888 de 65 mm, tirant des obus en fonte ou du même calibre Mle 1902 tirant des obus en acier et même quelques pièces de 47 mm Mle 1887. La portée de ces canons d'un autre siècle était de 1000 mètres.



L'INSIGNE DE LA LM

C/ Protection des blocs de combat :

La protection passive des blocs était assurée de différentes manières. D'abord, un réseau de barbelés, souvent double dont la largeur pouvait atteindre 12 mètres. Ensuite les embrasures de tir étaient entourées d'un fossé « diamant » (à cause de sa forme anguleuse). Déjà utilisés dans la fortification de la WW1, son rôle était double. Recueillir les éboulements découlant d'un bombardement et qui s'accumulent pourrait masquer les créneaux de tir et interdire l'accès des créneaux à l'assaillant. La protection de ces fossés était assurée par des goulottes lance grenades ou des caponnières. Le franchissement de ce fossé était assuré par une passerelle type pont-levis, soit par une passerelle coulissante, soit par un pont roulant devant les EM.

La défense passive anti-char était assurée par des réseaux de rails de 3 m de long et s'enfonçant à des profondeurs variables dans le sol. Il pouvait y avoir jusqu'à 8 rangées successives de rails, ce qui représentait un obstacle sérieux pour les blindés. Un autre système était le piquet anti-char Ollivier, du nom de son inventeur qui consistait en un pieu surmonté d'une charge explosive de 3.5 kg. En cas de choc, la charge explosait.

LES HOMMES DE LA LIGNE MAGINOT :

Les principaux régiments qui occupent la LM sont :

- les régiments d'infanterie de forteresse (RIF)
- les bataillons alpins de forteresse (BAF)
- les régiments d'artillerie de position (RAP)
- les régiments d'artillerie mobile de forteresse (RAMF)
- les bataillons de génie de forteresse (BGF)

Un des buts secondaires de la fortification est de la faire occuper par des troupes de qualité moyenne voire pire afin de réserver les troupes d'élite aux combats « à découvert » et autres offensives. La LM se distingue encore une fois puisque les troupes qui l'occupent sont des troupes de première qualité, souvent des spécialistes, et commandées par des officiers de grande valeur. La troupe était scindée en 3 armes : l'infanterie, l'artillerie et le génie. Les RIF¹⁰ étaient en charge de l'occupation des ouvrages et des intervalles. Très vite on s'aperçut que l'occupation des intervalles ne pouvait être menée à bien par les RIF, pour des problèmes de mobilité surtout et cette tâche revint aux troupes normales. Cette dernière mesure posera quelques problèmes de commandement et de cohésion au niveau des actions à entreprendre.

En ce qui concerne l'artillerie, 2 troupes cohabitent. Celles qui occupent les ouvrages, les régiments d'artillerie de position (RAP) ou de forteresse et les régiments d'artillerie mobile de forteresse (RAMF) qui occupaient les intervalles. Les régiments du génie quant à eux étaient en charge de l'entretien et du fonctionnement des ouvrages. Ces régiments reprendront le nom « d'équipage » comme dans la marine, le service dans les ouvrages s'apparentant à celui à bord des navires. La ligne devant être continuellement être occupée même en temps de paix et capable de réagir en cas d'alerte, son effectif est constitué de 2/3 de soldats d'active et 1/3 d'appelés renouvelables par contingents.

La vie des équipages était rythmée par les quarts. Une équipe aux postes de combats, une en attente (équipe de piquet) et enfin une 3^{ème} au repos. La vie s'écoulait par une température constante de 12° avec une humidité assez importante et seuls ceux qui étaient aux créneaux savaient s'il faisait jour ou nuit et quelle était la météo du jour.

CONCLUSION :

Pour faire court, un spécialiste de la fortification a dit à propos de la ligne Maginot, qu'ils avaient besoin de montres et qu'on leur a distribué des chronomètres. Mais finalement vu le coût du chronomètre, on leur a finalement livré des sabliers parce que l'on n'avait même plus assez d'argent pour acheter des montres... 📖

Sources : J-Y Mary – la ligne Maginot – éditions SERCAP

- 1 : commission chargée des études d'organisation de défense du territoire
- 2 : commission de défense du territoire (CDT)
- 3 : commission de défense des frontières (CDF)
- 4 : commission d'organisation des régions fortifiées
- 5 : main d'œuvre militaire. Les soldats se transforment en constructeur de blockhaus
- 6 : BEF : British expeditionary force (corps expéditionnaire britannique)
- 7 : cloche GFM : guetteur fusil-mitrailleur
- 8 : jumelage de mitrailleuses
- 9 : manufacture d'armes de Châtellerault, modèle 1931
- 10 : Régiment d'infanterie de Forteresse



TOURELLE ÉCLIPSABLE POUR LANCE BOMBES DE 135MM

Les Blokchaus de la ligne Maginot des Vosges

par Jean Cotrez

Pour ce 11^{ème} volet de la rubrique « Ceux qui restaurent... », nous revenons sur la ligne Maginot et pour être plus précis dans le secteur des Vosges. Nous allons mettre en lumière le travail remarquable d'une association qui restaure les ouvrages du secteur. C'est l'AFVN, l'association des amis de la fortification des Vosges du Nord. Son président Robert Haag, a bien voulu répondre à notre petit questionnaire habituel. Merci à lui .



ROBERT NOTRE INTERLOCUTEUR

Histomag 39-45 : Pouvez-vous nous présenter votre association, l'AFVN ? (Depuis quand, nombre de membres, buts etc...)

Robert Haag : Notre association a été créée en 1999 avec une partie des anciens guides de l'ouvrage du Simserhof qui venait de fermer. Elle avait à l'origine pour vocation la préservation et la mise en valeur du patrimoine fortifié de la Ligne Maginot de la région de Bitche. A l'époque l'un des secteurs les mieux préservés de l'Est de la France. Mais face à l'inertie de l'administration militaire, le manque d'aide des politiques locaux et de la FASF, nous nous sommes investis dans les Vosges du Nord.

L'association compte une douzaine de membres dont plus de la moitié sont des membres actifs.

Elle a pour but de préserver et de mettre en valeur les fortifications du Secteur Fortifié des Vosges ainsi que de présenter le soldat Français (uniformes, équipements, armement et matériels) de la période 1935-1940 lors de reconstitutions historiques.

HM : Parlez-nous des restaurations que vous avez déjà effectuées et celles en cours ?

RH : Nous avons entamé la restauration de la casemate de Dambach à partir de 2003, mais face à des difficultés techniques liées à des destructions réalisées en 1945 nous nous limitons au gros oeuvre et à la mise en valeur des extérieurs.

Nous avons entrepris aussi le dégagement de certains blockhaus d'intervalle aux alentours de la commune de Dambach-Neunhoffen afin de permettre la (re)découverte de ces fortifications de complément aux amateurs et aux randonneurs nombreux dans la région.

Cet hiver nous avons également remis en valeur les blockhaus de Gunsthal à Saegmuhle (avec l'autorisation des propriétaires des lieux) soit un ensemble de 6 petites casemates.

Nous participons aussi à l'entretien de la casemate de Neunhoffen qui est régulièrement ouverte au public.

HM : Comment choisissez-vous les ouvrages dont vous allez vous occuper ?

RH : Nous choisissons les ouvrages à restaurer en fonction de leur architecture, des combats qui ont eu lieu en juin 1940 et de leur accessibilité via les chemins de randonnée du Club Vosgien.

HM : Comment se passe une restauration et combien de temps cela vous prend ?

RH : Nous effectuons un nettoyage intérieur (déblaiement, enlèvement des débris et objets dangereux), un débroussaillage/déboisement (en coordination avec l'exploitant forestier) des alentours dans le but de les rendre photogéniques. Dans la mesure du possible nous essayons de verrouiller les portes afin d'empêcher l'intrusion de la faune sauvage ou de risques de chutes éventuelles. Nous nous efforçons de rendre les abords sûrs et agréables à visiter.

Nous travaillons de une à 3 journées en fonction de l'état du blockhaus à nettoyer.

HM : Quels sont vos projets à court/ moyen terme ?

RH : Nous allons poursuivre cet automne et cet hiver notre progression à travers les Vosges du Nord en nettoyant d'autres blockhaus mais aussi entretenir ceux déjà dégagés précédemment car la nature reprend ses droits relativement vite.



Ceux qui restaurent

HM : Je suppose que certains ouvrages sont sur des terrains privés ? Quelles sont vos relations avec les propriétaires ?

RH : Nos relations avec les propriétaires sont courtoises et amicales. Nous avons des contraintes imposées par les propriétaires car nous sommes au cœur d'un parc naturel et nous les respectons.

HM : Est-ce que les casemates de votre région sont aussi victimes de vandalisme (dégradations volontaires, tagueurs...) comme ailleurs en France ?

RH : Nous sommes quelque peu préservés du vandalisme car nombre de fortifications sont éloignées et nécessitent de marcher beaucoup pour les rejoindre.

Néanmoins ces dernières années pas mal de vestiges furent démontés par des collectionneurs soit pour les remettre en valeur dans les musées ouverts au public ou plus malheureusement pour leur plaisir personnel.

HM : Etes-vous soutenus par des entités communales ou départementales ? Si oui sous quelle forme ?

RH : Nous sommes soutenus localement par le prêt de matériel ou l'entretien de certains espaces verts par la commune. Sinon comme beaucoup d'autres associations, nous sommes soutenus "moralement".



MEMBRES AFVN ET DE FRANCE 40 DEVANT LA CASEMATE DE NEUNHOFFEN

HM : Touchez-vous des subventions pour vous aider dans vos activités ? Si oui de la part de qui ? Sinon quels sont vos moyens de subsistance ?

RH : La commune de Dambach-Neunhoffen dispose d'un budget qui ne lui permet pas de nous subventionner. Le département lui avait imposé la création d'une fédération d'associations de sauvegarde de la Ligne Maginot et autres fortifications afin d'avoir un interlocuteur unique. Chose a été faite dans les années 2000, mais pour le moment aucun budget n'a été alloué à quiconque par le biais de cette fédération.

Nous vivons de nos cotisations, des entrées lors de visites payantes à la casemate de Neunhoffen lors des ouvertures faites par l'association et de dons.

HM : Entretenez-vous des liens avec les autres associations qui poursuivent les mêmes buts que vous ? Si oui sous quelle forme ? Avez-vous des projets en commun ?

RH : Nous avons des liens avec bon nombre d'associations alsaciennes et lorraines qui œuvrent pour le même but. Nous faisons des visites de courtoisie et des échanges de matériel. Nous participons aussi à certaines manifestations organisées par ces associations (Camp 39/45 à Uffheim, Fête de la Myrtille à Neunhoffen) soit dans une aide à l'organisation, soit dans la participation des spectacles présentés.



CASEMATE D'ARTILLERIE WINDSTEIN

Ceux qui restaurent

HM : Quel est votre rêve secret concernant AFVN ?

RH : Notre rêve secret serait de pouvoir restaurer l'abri du Kindelberg. C'est un abri caveau toujours sur le domaine militaire du Camp de Bitche; il est assez bien préservé et a en outre la particularité d'avoir été modernisé dans les années 50. Si nous avions la responsabilité de le préserver et de le remettre en valeur, ce serait l'unique abri-caveau de la Ligne Maginot ouvert au public!



INTÉRIEUR DE LA CASEMATE DE NEUNHOFFEN

HM : Organisez-vous des événements autour des ouvrages dont vous vous occupez ? (visites, journées du patrimoine, etc...)

RH : Nous participons 3 grands événements annuels au niveau de la commune de Dambach-Neunhoffen.

La Fête de la Myrtille (3ème dimanche de juillet), Photofo-
lie's (premier dimanche de sep-
tembre) et aux Journées
Européennes du Patrimoine.
Lorsque nous ouvrons la case-
mate de Neunhoffen nous y
exposons bon nombre de maté-
riels de fortification et nous
sommes l'une des rares asso-
ciations en mesure de présenter
une cloche GFM équipée de son
optique et de son armement.
Par ailleurs, nous installons à
l'extérieur un petit bivouac

Retrouvez l'AFVN (association des amis de la forti-
fication des Vosges du nord) sur leur blog, ici :

<http://a-a-f-p-b.blog.fr/>

Photos : Robert Haag

Le coin des lecteurs

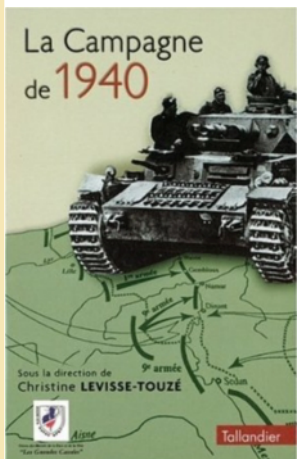
par Vincent Dupont

Bonjour à toutes et à tous,

Nous allons comme à notre habitude vous présenter quelques ouvrages références sur le sujet que nous avons abordés dans le dossier thématique de ce numéro. Ensuite ce sont les dernières sorties littéraires concernant le conflit qui nous intéresse tant et qui ont retenu l'attention de la rédaction que nous présenterons, en espérant qu'ils vous plairont tout autant !



Sur la campagne de 1940 nombreux sont les livres références ! Et il s'agit la plupart du temps – et c'est sans doute là le plus difficile pour le lecteur novice – de trier le bon grain de l'ivraie. Aussi il me semble que l'on devrait commencer par :

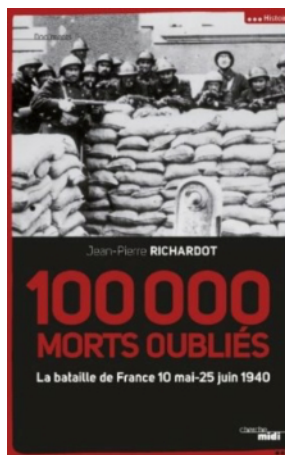


La Campagne de 1940 par un collectif sous la direction de Christine Levisse-Touzé Editions Tallandier 585 pages – env. 27,00 euros (mais le livre se fait rare !)

La défaite de l'Armée française en mai-juin 1940 était-elle inéluctable ? Soldats et officiers se sont-ils comportés avec courage ? Qui a pris les décisions qui se sont révélées catastrophiques ? Qu'ont fait nos Alliés, les Anglais mais aussi les Belges, les Néerlandais et les Suisses ? L'armée allemande était-elle mieux préparée que la nôtre ? C'est à toutes ces questions, parmi d'autres, que cet ouvrage souhaite répondre non pas à partir de considérations a posteriori mais en se replongeant dans le contexte de l'époque. Des historiens et des officiers qui souvent ont vécu, dans leur jeunesse, ces journées tragiques expliquent tour à tour, dans ces pages, les raisons de la stratégie d'attente des Alliés, c'est-à-dire la "drôle de guerre" les opérations sur le terrain, la vie à l'arrière du front et la portée de la défaite dans l'histoire immédiate de la France et dans les mémoires. Le regard de chercheurs belge, anglais, suisse et allemands élargit encore l'analyse de tous les aspects du conflit.

Enfin la retranscription de débats animés permet de mieux comprendre la pensée de chacun.

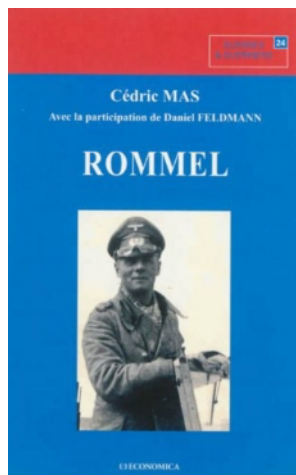
En version plus courte, les lecteurs qui souhaiteraient en savoir plus sur cette campagne qui se révéla être une défaite peuvent toujours se reporter au « Que sais-je » d'Henri Michel intitulé La défaite de la France (septembre 1939-juin 1940) que l'on peut trouver pour quelques euros. Outre le colloque sur la campagne de France on peut également se reporter à :



100 000 morts oubliés par Jean Pierre RICHARDOT Editions Le Cherche Midi 472 pages – 18,25 euros

Il n'est d'autre exemple dans l'histoire de l'effondrement, en quelques semaines, d'un pays considéré alors comme la première puissance militaire mondiale. État major militaire, pouvoir politique, haute fonction publique, un État miné de l'intérieur se délite pour laisser place à un pouvoir dictatorial à la botte de l'Allemagne nazie. Une légende, entretenue par ceux qui considèrent la République comme la gueuse, veut que l'armée française ne se soit pas battue. Or, c'est tout le contraire. En 47 jours et 47 nuits de combats acharnés et souvent désespérés, de la poche de Sedan à Dunkerque, les troupes françaises ont poussé l'héroïsme jusqu'au sacrifice. Le prix à payer en vies humaines sera effrayant : 100 000 morts. Mais les pertes infligées à l'armée allemande pèseront lourd lors de la bataille d'Angleterre ! Jean-Pierre Richardot relate, témoignages à l'appui, la fureur et la violence de la bataille de France.

Ceci étant dit c'est encore chez Economica que l'on pourra trouver le plus grand nombre d'ouvrages spécialisés sur cette campagne et ses conséquences. En premier lieu nous ne pouvons manquer de citer l'ouvrage écrit par notre ami Cédric Mas :

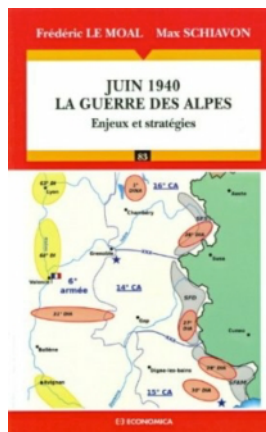


Rommel
par Cédric Mas
avec la participation
de Daniel Feldmann
Editions Economica
168 pages – 19,00
euros

Erwin Rommel est un mythe de la Seconde Guerre mondiale : la percée de la Meuse, l'Afrikakorps, le mur de l'Atlantique, le Renard du désert, c'est lui. Tacticien génial et chef redoutable, maître absolu de l'exploitation sur les arrières ennemis, comparé à Hannibal ou à Napoléon, officier droit et intègre, se levant contre Hitler : Ou, à l'inverse, présenté comme piètre stratège et plutôt chef de bande, chanceux d'avoir échappé au front de l'Est, couvrant les exactions de la Wehrmacht en Italie, humiliant ses subordonnés, en guerre avec ses pairs, frondeur avec ses chefs, carriériste. La réalité est plus complexe : fonceur mais jusqu'à l'excès, plus intuitif que réfléchi, plus tacticien que stratège, il commande au cœur de l'action, est sans recul sur les événements, sans nuance sur la chose militaire ; opportuniste, égoïste, sacrifiant ses hommes et sa santé à ses rêves de gloire, a sa carrière, il marche avec les hochets, des médailles et des honneurs, mais s'en détache quand il devient maréchal.

Plus fragile physiquement et mentalement que le mythe, incapable de s'économiser ; étanche à la peur physique mais lâchant ses troupes dans la débâcle, hyperactif un jour et s'effondrant la semaine suivante, Rommel est insaisissable, imprévisible, impulsif ; comme bipolaire. Cette biographie décrit justement la complexité d'une personnalité exceptionnelle, en éclairant le rôle réel de Rommel dans les deux guerres mondiales, ses relations avec Hitler ; et les sous-jacents de ses succès comme de ses échecs. Le texte s'appuie sur une recherche complète et souvent inédite dans les archives allemandes, italiennes et américaines en recentrant le récit autour de la carrière militaire sans rien omettre de ses compromissions avec le régime nazi.

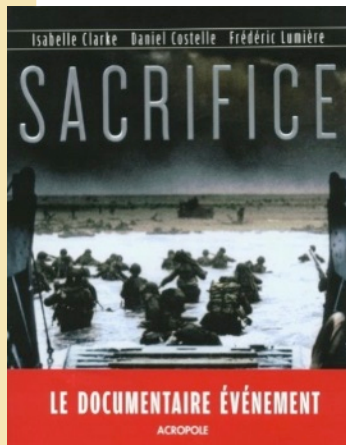
Et pour faire écho, du côté français aussi cette fois-ci, à l'article d'Alexandre Sanguedolce on peut se référer à :



Juin 1940 : La guerre des Alpes
par Max Schiavon & Frédéric Le Moal
Editions Economica
512 pages – 39,00 euros

1940, année totalement noire pour l'Armée française ? Certes, chacun se souvient que le 10 juin 1940, alors que l'armée française bat en retraite face à une Wehrmacht que rien n'arrête, l'Italie déclare la guerre à la France. Dans le Sud-Est, l'armée des Alpes livre une bataille qui s'achève le 25 juin. Son issue est favorable, voire glorieuse pour les Français. Pourtant, elle n'a pas laissé une trace profonde dans les mémoires, même si c'est le seul succès important de l'Armée française durant cette période. De plus, peu de personnes imaginent l'importance politique, diplomatique et stratégique de cette bataille pour les années à venir. Grâce à cette étude rigoureuse, qui s'appuie sur la consultation de milliers de pièces d'archives et de témoignages jusque-là inédits, Frédéric Le Moal et Max Schiavon présentent pour la première fois une vision d'ensemble des rapports franco-italiens, de la préparation des deux armées et des combats qui se sont déroulés dans les Alpes. Ils expliquent en particulier comment les tensions accumulées depuis plusieurs années, auxquelles s'ajoutent les circonstances bien particulières du printemps 1940, ont conduit Mussolini à déclarer la guerre à la France, et pourquoi l'Armée italienne n'est pas parvenue à enfoncer le front français, pourtant bien dégarni. Il s'agit donc à la fois d'une synthèse de ce qui s'est passé dans le Sud-Est en 1939-1940, mais aussi d'une étude fouillée et précise des décisions prises par les responsables politiques et militaires au plus haut niveau, avant et à l'issue de cette guerre. Point de départ de la chute de Mussolini, l'étude de ce conflit est indispensable si l'on veut parfaitement comprendre la suite des événements de la Seconde Guerre mondiale.

On peut enfin se référer, toujours chez Economica, à l'ouvrage de Gilles Ragache sur La fin de la campagne de France : Les combats oubliés des Armées du Centre (15 juin-25 juin 1940), ceux de Gérard Saint-Martin sur l'Arme blindée française, le tome 2 notamment pour la défense de la Loire, ou encore ceux de Jacques Belle sur la défaite française.

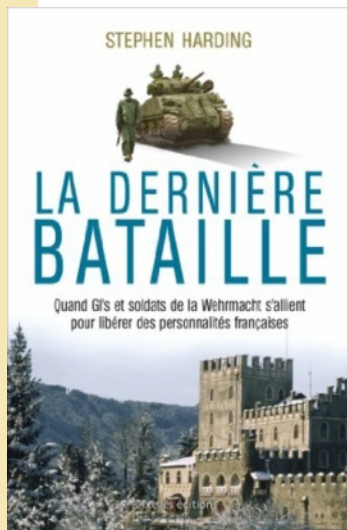


Sacrifice
par Daniel
COSTELLE, Isabelle
CLARKE et Frédéric
LUMIÈRE
Editions Acropole
279 pages – 29,00
euros

Ce beau livre est à l'image de l'évolution chronologique des évènements

qui menèrent au débarquement jusqu'à la libération de Paris. L'action commence donc aux premiers jours de juin 1944 en Angleterre alors que les soldats attendent l'heure de partir. La flotte du débarquement est assemblée dans tous les ports du sud de l'Angleterre et la tension est à son comble, l'attente de l'ordre de départ n'ayant déjà que trop duré.

C'est une gigantesque armée de près de deux millions d'hommes qui est alors rassemblée, les nombreux clichés ne manquent d'ailleurs pas dans ce livre pour montrer la logistique mise en place pour cette armée qui va au-delà d'un grand sacrifice, d'où le nom employé pour le titre de cet ouvrage. Celui-ci se veut être le récit au plus près de la réalité du débarquement de la plus grande flotte maritime et aérienne jamais réunie sur les plages de Normandie le 6 juin 1944 et la bataille qui s'en est suivie jusqu'à la Libération de Paris. Du point de vue documentaire le film qui a été réalisé et dont ce livre marque la continuité représente un tournant supplémentaire dans la représentation de la guerre et de la libération de la France, après Apocalypse et tous les documentaires déjà réalisés par Daniel Costelle. Ce livre est le prolongement idéal des films de TF1 grâce aux plus de 800 photos qu'il propose, mais aussi grâce aux documents inédits réunis par les auteurs. Comme à leur habitude, Isabelle Clarke et Daniel Costelle ont rassemblé différents témoignages : des anonymes, civils ou militaires, de toutes les nationalités ayant participé à cet affrontement comme le cinéaste Samuel Fuller, alors jeune soldat au sein de la Big Red One, mais aussi Kay Sommersby, l'élégante chauffeur et future maîtresse d'Ike Eisenhower ou encore Erwin Rommel. Au fil des pages riches en images d'archives, le spectateur/lecteur est plongé au cœur de l'événement et au cœur de l'intime des principaux acteurs du D-Day. La mise en couleurs exceptionnelle des techniciens de la série donne encore plus de force à la vérité de la narration cinématographique. En résumé ce magnifique ouvrage est à l'image du documentaire réalisé par ses auteurs, riche en images, parcimonieux en textes, qui sont réduits aux mises en contexte, aux citations des témoins et à leur histoire dans la grande Histoire du débarquement.

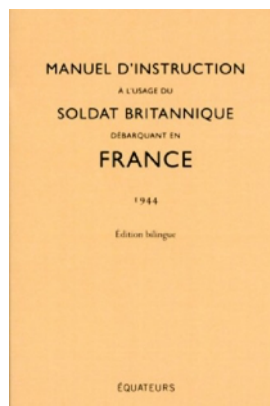


La dernière bataille
par Stephen Harding
Ixelles Editions
384 pages – 23,90
euros

Nous sommes en mai 1945, Hitler est mort et le Troisième Reich vit ses dernières heures sur des décombres fumants. À quelques jours de la fin de la guerre, aucun

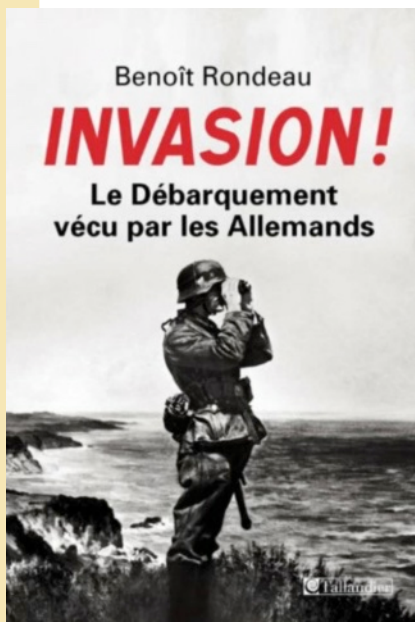
GI ne veut être le dernier homme mort au combat contre les nazis qui s'acharnent encore à tenir le sud de l'Allemagne. Mais c'est sans compter le capitaine Jack Lee. Lui et une poignée de ses hommes ont une dernière mission : sauver quatorze prisonniers français détenus par des forcenés SS dans une forteresse du Tyrol. Là, au château d'Itter, dans les Alpes Autrichiennes, reconfiguré par Albert Speer en prison de luxe pour détenus V.I.P., des politiques et des militaires de haut rang français sont prisonniers d'un groupe de SS déterminés à lutter jusqu'au bout. Parmi ces prisonniers que les nazis comptent utiliser comme otages ou monnaie d'échange, les anciens présidents du Conseil ennemis Paul Reynaud et Édouard Daladier, l'ancien Président de la République Albert Lebrun, la sœur aînée de Charles de Gaulle, Marie-Agnès Cailliau, ou encore le Ministre aux sports de Vichy et fameux tennisman Jean Borotra. Mais aussi le Général Gamelin, chef d'état-major des armées au début de la guerre, son successeur le général Maxime Weygand, et Léon Jouhaux,

le secrétaire général de la CGT dissoute par le régime de Vichy. Stephen Harding narre avec beaucoup d'esprit la cohabitation difficile, mais rendue nécessaire par les circonstances, de ces otages de marque aux convictions politiques divergentes. Le lecteur ne peut d'ailleurs que louer la présentation détaillée de ce que firent chacun d'eux dans ces circonstances, ce qui enrichit la connaissance de leur vie pendant cette période. Retranchés dans leur château, ayant envoyé certains d'entre eux pour tenter de prendre contact avec les Alliés sans savoir qu'une mission est lancée pour les libérer, leur salut viendra à leur grand étonnement du capitaine Jack Lee et d'un major de la Wehrmacht, Josef « Sepp » Gangl. Fondés sur d'importantes recherches historiques menées par l'auteur, qui s'est appuyé sur des mémoires et les témoignages des quatre survivants de l'époque, cet ouvrage est le récit de cet ultime baroud de la Seconde Guerre mondiale, digne d'une épopée comme « *De l'or pour les braves* ». C'est aussi la plus étonnante et la plus improbable alliance entre Américains, Allemands et Français. Bien illustré, on ne peut qu'apprécier également la présence de deux cartes qui manquent cruellement d'habitude dans ce genre d'ouvrage.



Manuel d'instruction à l'usage du soldat britannique débarquant en France (1944)
Traduction d'Agnès Blondel
Editions Equateurs
8,50 euros

Vous êtes anglais, vous avez vingt ans et vous débarquez le 6 juin 1944 sur une plage de Basse-Normandie. Vous croyez à la Reine, à Churchill, mais vous ne connaissez rien à la France, et surtout vous ne parlez pas un mot de français. Quel pays, quels habitants allez-vous découvrir sur une terre en guerre occupée par les Allemands ? Telle est la problématique de ce petit guide destiné à tous les soldats de sa Majesté venus libérer la France. L'histoire française, les relations proches entre Normands et Anglais depuis Guillaume le Conquérant, le sentiment national français, la vie de famille, la prépondérance du chef de famille, mais aussi l'histoire de l'art et de la religion. Soldats, la France profonde n'est pas aussi frivole et brillante que les nuits de Montmartre. Restez toujours smart, surtout vis-à-vis des femmes. Pensez que les Français manquent de tout depuis quatre ans, qu'ils ont été humiliés, et surtout, si vous rencontrez le préfet ou le maire, sachez qu'ils sont les hommes les plus importants du département et qu'il faut s'adresser à eux avec le plus vif respect. Ce petit manuel vaut par son humour et par son regard décalé sur les mœurs françaises. C'est aussi une façon de comprendre la mentalité des libérateurs anglo-saxons, et de partager leur quotidien. Cette édition en fac-similé est publiée à l'occasion de la commémoration du 70e anniversaire du débarquement en Normandie.

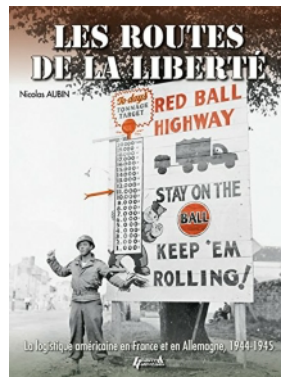


Invasion ! Le débarquement vécu par les Allemands
par Benoît Rondeau
Editions Talandier
446 pages – 23,90 euros

6 juin 1944, au Berghof. Suivant son habitude, Hitler s'est couché tard,

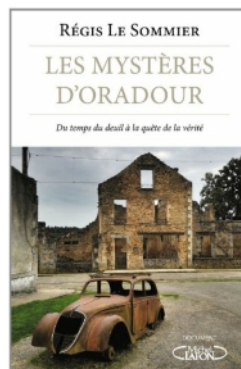
vers trois heures du matin. Il ignore que les combats ont commencé en Normandie. S'agit-il de l'Invasion, du véritable Débarquement ? On hésite à réveiller le maître du Reich. À quoi bon s'il ne s'agit que d'opérations de faible envergure ? À midi, Hitler laisse tomber ce commentaire laconique : « Alors, ça y est. » À ce moment-là, l'armée allemande affronte les Alliés depuis près de dix heures. La bataille des plages est engagée depuis l'aube et, dans les bunkers du mur de l'Atlantique, les soldats allemands luttent avec l'énergie du désespoir. Puis viennent la guerre des haies et les combats pour Caen et Saint-Lô.

Cette bataille, la plus célèbre de la Seconde Guerre mondiale, scelle la défaite du III^e Reich. Or pourquoi et comment l'armée allemande, si expérimentée, a-t-elle finalement été vaincue ? Au jour le jour, Benoît Rondeau retrace le Jour J et les cent jours de la bataille de Normandie tels que les ont vécus les Allemands, du simple soldat au général du Reich. Ce faisant, il nous livre une nouvelle histoire du Débarquement.



Les routes de la liberté : La logistique américaine en France et en Allemagne 1944-1945
par Nicolas AUBIN
Editions Histoire et Collections
220 pages – 39,95 euros

La Red Bali Express est le surnom donné par les Américains à la route de ravitaillement mise en place entre les plages du débarquement et la ligne de front, d'abord dans le Cotentin en Normandie puis dans toute la France. En attendant la fin des réparations du réseau ferré, la route est l'unique moyen de ravitaillement des 28 divisions alliées qui ont besoin chacune de 750 tonnes de ravitaillement chaque jour, soit un total quotidien de 12 500 tonnes. L'ouvrage détaille avec précision tous les moyens logistiques mis en œuvre par l'armée américaine du Liberty ship à la locomotive en passant par les ports flottants et les camions GMC. Ce livre est le premier ouvrage de fond consacré à l'effort logistique américain pendant la Seconde Guerre mondiale : doctrines d'emploi, tactiques, techniques...



Les mystères d'Oradour
par Régis Le Sommier
Editions Michel Lafon
260 pages – 18,50 euros

Le 10 juin 1944, les nazis commirent à Oradour-sur-Glane le pire des massacres sur le sol français en décimant la population de tout un village. Des trois cent cinquante femmes et enfants enfermés dans l'église qui sera livrée aux flammes, il n'y aura qu'une survivante. Par cet épisode atroce, Oradour est devenu, pour tous, le symbole martyr de la barbarie nazie dont il porte aujourd'hui encore les stigmates. Pourtant, si l'horreur du crime ne fait aucun doute et ne saurait poser question, soixante-dix ans après le drame, historiens, politiques, passionnés et survivants des deux belligérants s'opposent et se déchirent toujours sur ses causes profondes qui restent nimbées de mystères. Encore trop de silences jalonnent cette quête de vérité. La douleur est trop grande pour une France qui peine à assumer ses années noires, trop grande pour les habitants d'Oradour, descendants des victimes, fidèles gardiens du souvenir, trop grande aussi pour ces Français dont on oublie qu'ils ont participé au massacre : ces Alsaciens, ces " malgré-nous " enrôlés de force dans l'armée allemande qui, par la suite, firent le choix de n'en plus jamais parler.

Ces malgré-nous incarnent à eux seuls la complexité et le déchirement de la population française à l'heure de la guerre : traîtres et bourreaux à la solde des Allemands aux yeux de la France libre, c'est seuls, sans officiers, qu'ils comparurent au procès de Bordeaux pour répondre de leurs crimes. Acquittés mais condamnés – contraints ou forcés ? – au silence... En se livrant à une enquête de terrain auprès des rares survivants de cet épisode et des spécialistes de la question, Régis Le Sommier, fort de son expérience de la guerre, nous propose un ouvrage nécessaire qui nous fait revivre le climat insurrectionnel d'une époque et rappelle à tous que, sans questionnement, il ne saurait y avoir de vérité historique.



Radio Londres, la guerre en direct
par Jacques Pessis
Editions Albin Michel
400 pages – 18,00 euros

"Ici Londres, les Français parlent aux Français." Cette phrase fait partie de notre histoire. Entre le 18 juin 1940 et septembre 1944, la voix de la France a été celle de "Radio Londres". Chaque soir, dans le studio de la section française de la BBC, des "Voix de la Liberté", se sont relayées pour mener une impitoyable "guerre des ondes".

Répondant à la propagande nazie, ils ont fait passer, de l'autre côté de la Manche, des informations, des messages de combat et d'espoir, souvent personnels et parfois codés. A travers les éditoriaux, des chroniques, ou des sketches, ils ont trouvé les mots, les phrases, les formules qui ont donné aux Français la force de résister. Qui étaient ces "soldats du micro" ? Des journalistes, femmes et hommes, des volontaires de la France Libre, des militaires... La plupart étaient des amateurs qui, avant cela, ne s'étaient jamais exprimés devant un micro. D'où venaient-ils ? Dans quelles circonstances se sont-ils engagés dans cette aventure ? Croyaient-ils en la victoire finale ? Comment vivaient-ils l'éloignement de leur famille ? Mesuraient-ils le prix de leur sacrifice ? Leurs voix étaient devenues tellement identifiables qu'après la victoire des Alliés, il suffisait qu'ils s'expriment dans un lieu public pour que l'assistance les reconnaisse et applaudisse. Ce livre, fourmillant d'anecdotes, est le "roman vrai" de leur époque.



Sur la scène internationale avec Hitler

Paul-Otto Schmidt
Editions Perrin
448 pages – 23,00 euros

Diplomate multilingue devenu l'interprète d'Hitler. Paul Otto Schmidt (1899-1970) raconte en témoin privilégié l'ascension et la chute du III^{ème} Reich ainsi que les principales réunions et rencontres au sommet qui émaillèrent son histoire. Excel-

lent observateur, volontiers sarcastique envers ces " fous " qui le gouvernement, le mémorialiste abonde en anecdotes et portraits savoureux des principaux contemporains, à commencer par Hitler lui-même et sa cour : Ribbentrop (portrait assassin), Goering et ses enfantillages, Goebbels, Himmler. Mais aussi Mussolini, Ciano, Franco, Daladier (excellent récit de Munich), Pétain, Laval (rencontres de Montoire et Saint-Florentin), Antonescu, Molotov, Pavelic, Horthy... et les autres. Un témoignage vivant, au style enlevé, et tranche avec les autres mémorialistes de l'époque.

Les maquis de France - lieux de mémoire

par Sylvie Pouliquen et Jean-Paul Paireault

Editions de Borée
192 pages – 34,00 €

Outre les honneurs et les commémorations,

rappelons-nous ce qu'étaient les maquis... Qui étaient leurs chefs ? Pourquoi de jeunes Français ont été poussés à la résistance par l'injonction d'une réalité inacceptable sans avoir livré un combat d'hommes libres ? Le refus du STO pour les uns, de l'Occupation pour d'autres, en fit des hors-la-loi aux yeux des autorités de Vichy, les poussant à se retrancher dans des « maquis », lieux retirés, souvent hostiles, mais indispensables à leur survie. Depuis les cellules les plus restreintes de maquis - trois ou quatre hommes au plus - jusqu'aux grandes communautés fraternelles militairement organisées, cet ouvrage permet de remettre en lumière la force d'engagement chevillée au cœur et au corps de ces résistants.

Et, au travers de documents, de photographies, de lettres, contribue à perpétuer et à honorer leur mémoire. Ce n'est qu'au prix de mois d'attente et d'incertitudes, de dangereuses livraisons d'armes, d'un entraînement militaire impitoyable, de manque de ravitaillement et de lourdes pertes humaines, que les maquisards vont apporter leur contribution à la victoire de 1945. Parmi les plus illustres, les noms des Glières, du Vercors, du Mont Mouchet évoquent de vastes massifs montagneux, mais de petits maquis ont eux aussi été le théâtre des luttes acharnées menées par des hommes d'exception. Tous ont résonné des rires des compagnons d'armes tout autant que du fracas des batailles... Aujourd'hui, dans le silence de ces lieux désertés, monuments et stèles incitent au respect d'un passé douloureux mais ô combien honorable. Dans ce très beau livre, richement illustré, vous pourrez ainsi mieux comprendre la formation et les événements qui contribuèrent à la formation des maquis et leur développement, des épisodes de la vie des maquis et leurs luttes également. D'ailleurs on peut voir en filigrane l'évolution de la résistance – les différences politiques entre les maquis sont bien abordées – et surtout l'évolution des moyens dont elle disposa face aux Allemands et à l'Etat français dont les mesures mises en place pour lutter contre les maquis sont également traitées. Le lecteur chevronné trouvera sans doute qu'il y a peu de texte, en effet il ne se limite qu'aux explications, donc parfait pour ce genre de « beau livre ». ■

Histomag

39-45

LA SECONDE GUERRE MONDIALE PAR DES PASSIONNES POUR DES PASSIONNES - WWW.39-45.ORG /HISTOMAG

Prolongez votre lecture
avec les suppléments multimédia d'Histomag sur le Forum
Cliquez ou Flashez le QR-CODE ci-dessous



Vous souhaitez
**Participer à
Histomag ?**

Contactez la Rédaction :
histomag@39-45.org



Vous souhaitez
**Commenter
Histomag ?**

Rendez-vous ici :
courrierhistomag.39-45.org